This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

232 L. 19

10/34

232 f.19

# LETTRES
## DE
# MILADI***,
## *PREMIERE PARTIE.*

# *FAUTES A CORRIGER.*

## PREMIERE PARTIE.

*Page* 15, *ligne* 6, conserve, *lisez* pourroit servir.

*Page* 50, *ligne* 3, aux femmes, *lisez* les femmes.

*Pag.* 77, *ligne* 12, des Guerriers, *lisez* de Guerriers. *Ligne* 19, c'est, *lisez* que c'est.

*Page* 117, *ligne dernière*, notre vie, *lisez* votre vie.

*Page* 134, *ligne* 6, sur de sujets, *lisez* sur des sujets.

*Page* 216, *ligne* 19, de Guerrier, *lisez* du Guerrier.

## SECONDE PARTIE.

*Page* 77, *ligne* 10, ne pousser, *lisez* ne pas pousser.

*Page* 169, *ligne* 14, dédomagé, *lisez* dédomagés.

*Page* 122, *ligne* 17, celles, *lisez* celle.

# LETTRES

*DE*

# MILADI***,

*SUR l'influence que les Femmes pourroient avoir dans l'éducation des Hommes.*

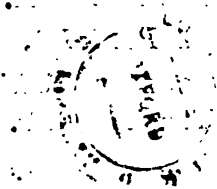
## PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM.

*Et se trouve à PARIS,*

Chez la Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXIV.



# AVIS
## DE L'ÉDITEUR.

CES Lettres ont été écrites en beaucoup plus grand nombre qu'elles ne ſont ici : mais l'on eſt aujourd'hui ſi peu diſpoſé à lire des Traités de Morale, que je crains de n'avoir pas été encore aſſez ſévere, dans la réduction que j'en ai faite. J'eſpere cependant que les Anecdotes, & les Deſcriptions, que j'ai conſervées, contribueront à faire ſupporter

la monotonie du ſtyle didactique.

Leur premiere deſtination n'étoit que pour l'avantage du jeune Militaire, auquel elles ſont adreſſées; il m'a paru qu'elles pouvoient être d'une utilité plus générale, ſur-tout pour cette belle moitié du genre humain, dont Miladi *** ſe déclare l'Avocat avec tant de chaleur.

L'impreſſion en étoit preſque achevée, quand j'ai appris que l'Académie de Rouen propoſe, pour cette année, un Prix, qui tend à peu près au même but;

dont mon Auteur s'occupoit bien auparavant. Il eſt heureux que les vues de bien public, qui l'animoient, ſe rencontrent avec celles d'un Corps Littéraire auſſi recommandable.

Quoique les ſoins que j'ai pris, pour mettre cet Ouvrage en état de paroître, ne ſoient qu'un délaſſement d'occupations plus eſſentielles, je n'ai voulu m'en charger qu'en diſant, avec M. le Préſident de Monteſquieu, dans ſes Lettres Perſanes : « C'eſt à condition » que je ne ſerai pas nommé. » Je connois une femme, qui

» marche assez bien, mais qui
» boite, dès qu'on la regarde.
» Si l'on savoit qui je suis, on
» diroit : son Livre jure avec
» son état, (au moins par la
» forme) il devoit employer
» son temps à quelque chose
» de mieux..... Les Criti-
» ques ne manquent jamais
» ces réflexions, parce qu'on
» les peut faire sans essayer
» beaucoup son esprit ».

LETTRES

# LETTRES
## DE MILADI***,

*Sur l'influence que les femmes pourroient avoir dans l'éducation des hommes.*

## PREMIERE PARTIE.

### LETTRE I.

JE conviens, M. le Comte, que notre aventure a un peu l'air romaneſque. Après deux ans d'abſence, j'arrive de Londres à Paris, la veille du jour où

vous avez ordre de rejoindre votre régiment. Tous les deux nous avons la fantaiſie, ſans nous être vus, d'aller, le ſoir même, au bal de M. l'ambaſſadeur. Un maſque vous frappe par ſa taille, & les autres agrémens que vous lui trouvez. Comment ne pas s'y attacher? Ses propos annoncent qu'il vous connoît, ſans que vous vous doutiez à qui vous avez à faire. Nouvel aiguillon pour votre curioſité. Enfin il diſparoît : ce myſtere acheve d'enflammer votre imagination. Vous faites vos informations, & l'on vous apprend le lendemain que ce maſque eſt moi, qui viens de partir pour une province méridionale de France, dont l'air & les eaux ſont néceſſaires à la ſanté de mon pere, que j'y accompagne. Voilà le royaume entre nous deux. Il faut cependant m'inſtruire de la merveilleuſe

impreſſion que je vous ai faite. Voler après moi, au haſard de m'offenſer, d'être mal reçu, & de manquer à vos devoirs, étoit un parti trop périlleux; je vous félicite de ne l'avoir pas pris. Il y avoit moins d'inconvénient à m'écrire, en me rappellant notre parenté, & l'amitié dont feue madame votre mere m'a honorée dans mon précédent ſéjour à Paris. Sa bonne opinion ſur mon compte, l'avoit en effet portée à m'engager de profiter de la confiance que vous me marquiez dès-lors, pour vous donner, avec adreſſe, quelques conſeils ſalutaires. Je ne lui diſſimulois pas l'inconvénient de faire, d'une jeune femme, le guide d'un homme de dix-huit ans. La mort de mon mari m'obligea, comme vous ſavez, de retourner à Londres, & nous a ſéparés depuis deux ans. Le haſard nous réunit,

& vous voilà tout ſtupéfait, de n'avoir pas autrefois aſſez ſenti ce que je vaux : il falloit une aventure de bal, pour deſſiller vos yeux, & rendre à mes charmes toute la juſtice qui leur eſt due.

Comme il eſt bien juſte qu'une héroïne de roman ait un confident, j'ai pris mon pere pour le mien, en lui faiſant part de vos galanteries françoiſes, auxquelles les femmes, qui arrivent de Londres, ne ſont pas encore accoutumées. Sa réponſe a été trop ſinguliere, pour que je ne vous la communique pas. Voici ce qu'il m'a dit :

« Le Comte eſt un jeune homme plein de feu ; ſa grande impétuoſité ne m'empêcha pas d'en juger avantageuſement, quand je le vis à la ſortie de ſes exercices : il me ſembla qu'il y auroit de l'étoffe pour faire un homme, lorſque la fougue de ſon imagination

ſeroit calmée. Il vous preſſe, ma fille, d'exécuter les volontés de votre ancienne amie, en vous portant à une correſpondance qui peut lui être utile, & où je ne vois rien qui puiſſe vous offenſer, ni vous compromettre. Il vous dit, & pourra vous dire des choſes agréables; le grand malheur! vous les prendrez pour ce qu'elles valent. Laiſſez aux autres femmes les inquiétudes que peut leur donner un commerce de lettres entre deux perſonnes de ſexe différent; tout eſt danger pour qui fent ſa foibleſſe. Je vois, par la tournure de ſa lettre, que ce jeune homme peut être curieux de ſavoir comment une inſulaire répondroit aux agaceries françoiſes. L'uniformité des Dames de Paris peut l'avoir ennuyé. L'on rafolle en France de nos jardins, de nos chapeaux, &c. Votre

jeune parent a la fantaisie de connoître une tête angloise. Il en juge peut-être par la singularité de nos goûts : Eh bien, prêtez-vous au badinage. Le cas, qu'il paroît faire de votre jugement, vous donne sur lui des avantages dont vous pouvez profiter pour son utilité. Au lieu de trouver, dans votre commerce, le *papillotage* des jolies femmes qu'il connoît, il ne sera peut-être pas fâché d'y voir le fond de raison que vous pouvez y mettre, & nous jugerons, M. le Comte, par l'impression qu'il en recevra. Soyez sûre qu'une Angloise de vingt-trois ans, qui a reçu l'éducation mâle que je vous ai donnée, peut être d'une grande utilité à un jeune homme de vingt. Le plus grand bonheur qui pût lui arriver, seroit peut-être de s'attacher à une femme estimable ; elle pourroit le garantir de bien des

folies. Pourquoi ne pas rendre aux gens les ſervices qui dépendent de nous ? Combien de fois ne vous ai-je pas fait part de mes regrets, ſur ce que les femmes n'uſent point aſſez de leur pouvoir ſur nous, pour contribuer à notre éducation ? Quelle impreſſion ne nous feroit pas la vérité, ſi elle nous étoit préſentée par les Graces ? Au ſurplus, la légereté du Comte nous amuſera ; vous le paierez, de temps en temps, par quelques fortes vérités ; il faudra cependant les proportionner à la délicateſſe de ſes organes, &, ſur-tout, ne rien négliger pour les rendre agréables : car je connois les François ; tout eſt perdu, ſi vous les ennuyez : ce n'eſt pas que je veuille vous diſſimuler le déſavantage que vous aurez à vous exprimer dans une langue dont vous ignorez les fineſſes : mais M. le Comte

paſſera ſur la forme, en faveur du fond ».

Ainſi, Monſieur, mon pere vous met fort à votre aiſe. Il ne falloit pas moins que ſa volonté pour me déterminer. Je commencerai par vous avertir de ne pas faire, dans vos lettres, tant de dépenſe en propos galans. Vous devez connoître cent femmes plus belles que moi : réſervez-leur ces faveurs ; elles n'y ſeront peut-être pas auſſi inſenſibles que je le ſuis ; car je vous déclare que je goûte très-médiocrement tout ce qui tient aux idées communes.

## LETTRE II.

JE ne me perſuade pas aiſément, Monſieur, que vous ſentiez, auſſi

vivement que vous le dites, le beſoin de trouver, en moi, une parente aſſez généreuſe, pour vouloir bien vous ſervir de bouſſole ſur la mer orageuſe où vous commencez à naviguer. Ne dois-je pas craindre, que votre deſſein, en continuant à me demander mes avis, ne ſoit de vous procurer les occaſions de m'entretenir de ſentimens moins raiſonnables? En tout cas, il y faudra mettre ordre, &, chemin faiſant, vous communiquer tout ce que je pourrai imaginer de plus avantageux pour vous. Tenez d'abord pour certain que ma morale eſt pure, mais facile. Vous n'avez donc point à craindre, avec moi, cette auſtérité de principes, dont s'arment ſouvent les gens à qui l'on demande des conſeils, ou qu'affectent les femmes, qui veulent donner une haute idée de leur vertu.

Je suis bien éloignée de croire, avec elles, que la raison est incompatible avec la gaieté. Que produisent ces dehors imposans ? C'est d'accréditer l'erreur, assez commune, que la vertu, par elle-même, est triste & repoussante ; tandis qu'elle n'a contr'elle que la mal-adresse de celles qui la professent. L'air froid & mélancolique des Anglois peut avoir, à cet égard, quelque désavantage. Aussi ai-je souvent pensé que mes compatriotes des deux sexes, après avoir reçu l'éducation solide qu'on leur donne, devroient venir à Paris prendre ces dehors prévenans, cette aménité, qui gagnent les cœurs & font aimer les qualités estimables. Et les François, qui ont reçu d'abord les graces de l'extérieur, devroient peut-être aller à Londres, pour y finir leur éducation par où nous l'avons

commencée. Jamais je n'euſſe épouſé le Lord.... s'il n'eût eu que les connoiſſances, auxquelles quelques-uns de vos Seigneurs ſemblent ſe borner : mais je ſavois qu'il avoit paſſé ſa jeuneſſe dans des études bien entendues ; qu'il étoit en état de parler avec ſuccès dans le Parlement de la nation, & qu'un jour ſa femme ſeroit aſſociée à ſa gloire. Je crois donc que les deux nations y gagneroient, ſi elles vouloient s'accorder, l'une à ne pas attacher un ſi grand prix aux agrémens de la perſonne, l'autre à y mettre plus d'importance. Pourquoi, ſi notre correſpondance a de la ſuite, ne pourriez-vous pas tirer quelque fruit de l'heureuſe combinaiſon que nous ferions des avantages des deux peuples ? C'eſt un eſſai qui, ſans doute, mérite bien d'être tenté. Nous verrons ſi mon

eſpérance ſera trompée. En attendant, je dois répondre aux queſtions que vous me faites, pour ſavoir comment nous paſſons ici notre temps. Nous voyons dans notre ville une nobleſſe très-diſtinguée : il me ſemble cependant déja, qu'avec notre goût pour les gens inſtruits, nous y trouverons rarement à qui parler : il ſeroit, je crois, plus facile d'y rencontrer à qui s'attacher ; car j'y remarque l'apparence de très-bons cœurs. Tout le monde s'empreſſe à nous prévenir, à nous procurer des amuſemens. Oh ! nation ſociable par excellence, on peut penſer, raiſonner, chercher le plaiſir par-tout ailleurs ; ce n'eſt qu'en France qu'on le trouve, & qu'on apprend le grand art de vivre agréablement.

## LETTRE III.

PUISQUE mon début, Monſieur, ne vous effraie pas, je continuerai ſur le même ton : mais, comme je n'aime à ſurprendre perſonne, examinez bien, ſi les ſentimens que vous croyez avoir pour moi, ſont aſſez fermes pour ſoutenir un commerce, qui vous promet plus de réflexions, que de plaiſanteries. L'on eſt à Paris, ſi accoutumé à ne ſacrifier qu'aux graces ; ce que vous y appellez l'amour eſt ſi différent de l'idée que je m'en forme, que je crains bien qu'en le traitant d'une maniere trop oppoſée à vos préjugés galans, mes lettres ne vous paroiſſent un peu ſauvages. Comment aurez-vous le courage de ſoutenir un

commerce réglé avec une femme dont vous ne pourrez point montrer les lettres à vos amis, dès qu'elles ne flatteront pas toujours votre vanité ? Mon pere vous a déja révélé une partie de mon secret ; j'ai les mêmes idées que lui sur l'influence que les femmes pourroient avoir dans l'éducation des hommes, & vous pourriez bien être celui avec lequel je voudrois faire l'essai de la vérité de mes principes. Aurez-vous la patience d'en lire le développement ?

Peut-être me taxez-vous déja d'un excès de vanité, de croire que j'ai quelque chose de nouveau à vous apprendre sur cette matiere, après tous les bons ouvrages qui en ont traité. Ne savez-vous donc pas que les connoissances humaines ne se sont perfectionnées qu'en rassemblant, dans

un même centre, tous les rayons de lumiere qui ſe ſont trouvés épars dans les ouvrages de ceux qui s'en ſont occupés? J'oſe vous dire que les erreurs même où quelques-uns ſont tombés, ont ſervi à la perfection de l'édifice. Vous n'avez encore aucun bon plan d'éducation; l'on ne doit même en eſpérer un, que quand on aura raſſemblé un grand nombre d'obſervations, bien, ou mal faites, qui mettent enfin un homme ſupérieur en état de former un ſyſtême digne d'être généralement adopté. Vous reconnoiſſez guéres, ſur ce ſujet important, que vos idées françoiſes. Pourquoi ne voudriez-vous pas que les nations voiſines vous communicaſſent leur façon de l'enviſager, & frotaſſent, comme dit Montaigne, leur cervelle contre la vôtre? Perſonne, que je ſache, ne l'a

encore traité dans le rapport où je me propoſe de vous en parler. N'eſt-ce pas en conſidérant le même objet, ſous toutes ſes faces, qu'on parvient à le bien connoître? Quand je ne ſerois en état de vous dire qu'une ſeule vérité, vous ne devriez pas la rejetter. Et puis, ne comptez vous pour rien le contraſte des idées angloiſes avec les vôtres, celui de vos billets tendres & de mes réponſes Platoniques? Vous épuiſerez, pour fondre la glace d'un cœur anglois, tous les rafinemens de la galanterie françoiſe: je tâcherai de remettre votre tête par les propos d'une maman, qui parle raiſon à ſon fils: car, proportion gardée dans la différence des ſexes, une femme, qui a trois ans plus qu'un homme, peut dès lors paſſer pour ſa mere. Vous devez bien penſer que celle qui fait une

pareille réflexion, ne ſe flatte point de fixer un cœur comme le vôtre; mais, puiſque vous avez la fantaiſie de m'attaquer, il faut que vous en portiez la peine. J'uſerai, & peut-être j'abuſerai des droits que ce caprice me donne ſur vous. Vous croyez, ſans doute, que c'eſt un jeu d'enfant d'entreprendre une Angloiſe; prenez garde qu'elle ne vous mene par un chemin, où vous aurez bien de la peine à la ſuivre..... Et comme il faut inſenſiblement vous accoutumer à la ſingularité de nos opinions d'outre-mer, il eſt bon que vous ſachiez que nous venons de louer un château fort agréable, dans le voiſinage de la ville où nous ſommes. Vous connoiſſez déja le goût de ma nation pour l'agriculture. Nous nous ſommes diſtribué les emplois; la chaſſe, la pêche, les ſoins du jardinage & de la

culture, ſont néceſſaires à la ſanté de mon pere : il s'y livre autant par goût, que par beſoin. Moi, j'ai le département de la laiterie, de la fruiterie : je monte de l'office à la lingerie, & deſcend de la bibliotheque à la baſſe-cour ; notre manie pour la propreté s'étend à tout. N'allez pas publier ces détails à Paris : qu'y diroit-on de la veuve d'un Lord, qui jouit d'une grande fortune, & qui ſe mêle du ménage, comme le devroit faire une bourgeoiſe ? Vous n'imaginez pas les ſoins qu'il faut ſe donner dans ce beau pays, pour trouver à dépenſer ſon argent ; nous y tenons le plus grand état de maiſon, & il ne nous en coûte preſque rien, pour faire la chere la plus délicate.

## LETTRE IV.

SI je ne ſavois pas, Monſieur, qu'il eſt de l'eſſence d'un François d'être galant, & qu'il croit ne pouvoir écrire à une femme ſans brûler un grain d'encens devant elle, ſans même lui montrer quelque ſentiment tendre, je me plaindrois de trouver toujours, dans vos épîtres, l'empreinte de cette éternelle galanterie; vous ne voulez donc pas conſentir à ce qu'il exiſte, entre un homme & une femme, un commerce dégagé des ſens; vous me croyez incapable d'être votre amie, ſi vous ne me répétez pas que je ſuis raviſſante, & que vous donneriez votre vie pour ſavoir les moyens de vous faire aimer d'une ſi belle perſonne ?

permettez-moi de vous avertir que ce n'eſt pas tout-à-fait cela qu'il faut dire; prenez-moi ſeulement pour votre confidente & votre conſeil, & nous ſerons bientôt d'accord : la fermentation qui vous agite ceſſera, vous en ſerez plus en état de m'entendre; ſongez qu'il n'y a que deux ans que vous abuſez de toutes vos facultés : il vous en faut encore autant pour calmer l'effervescence d'une jeuneſſe bouillante. Peut-être êtes-vous aſſez malheureux, pour que les exercices violens, la chaſſe, les femmes, la table & les autres goûts de votre âge, vous ſoient néceſſaires, pour émouſſer des ſens, qui vous maîtriſent trop impérieuſement; ce n'eſt qu'après avoir déja perdu de ſa premiere énergie, que l'ame ſe trouve capable de revenir ſur ſes pas, de ſe propoſer elle-même, pour

l'objet de ſon attention, & d'être ſa propre jouiſſance. Lorſque l'avidité de ſentir ſera modérée par l'abus même que vous en aurez fait, & que, moins tranſporté par la fievre du plaiſir, vous ſerez en état de vous rendre compte à vous-même des ſentimens que vous éprouvez, alors vous ſerez capable d'aimer une femme qui penſe & qui s'eſtime; mais malheureuſement j'aurai paſſé l'âge de plaire : tous les charmes, que vous me trouvez aujourd'hui, auront diſparu : ainſi jamais nous ne pourrons nous rencontrer. Croyez-moi, ſans vous occuper de ce projet prématuré, rempliſſez votre brillante deſtinée; pourquoi vous feriez-vous un plan de vie différent de celui que ſuivent tous les jeunes gens qui vous environnent? Une conduite raiſonnée, un ſyſtême d'amuſement bien combiné, avec

le desir de s'instruire, n'est pas l'ouvrage d'un jeune homme aimable, riche, & taillé pour être le héros de toutes les jolies femmes; un Seigneur françois estimable, avant vingt-cinq ans, seroit une espece de monstre dans la nature; qu'il soit aimable & brave, c'est tout ce qu'on peut en attendre de mieux; le crédit de sa famille & de ses amis le porteront assez tôt aux grades militaires; les études suivies, un travail assidu, sont destinés aux gens d'un ordre inférieur : un homme de qualité n'est fait que pour les jouissances; il doit tout connoître sans rien approfondir.... N'est-ce pas là votre morale, Messieurs? Eh bien, je vous l'avouerai, ce n'est pas la mienne. Personne ne connoît mieux que moi le prix des agrémens personnels, de l'enjouement, des graces extérieures :

toutes ces qualités aimables ſont le charme de la ſociété, de l'amitié *même*; mais je veux encore quelque choſe de plus. Si l'art peut donner à l'or des formes auſſi élégantes qu'aux autres métaux, ce ſera le bijoux d'or que je préférerai. Il en ſera de même des hommes : c'eſt la richeſſe du fond qui m'entraînera toujours, & ſoyez bien aſſuré, M. le Comte, que, ſi l'amour entre dans mon cœur, il n'y ſera jamais que l'ivreſſe de l'eſtime.

## LETTRE V.

VOUS prétendez, Monſieur, avoir pénétré ce que j'exigerois de vous pour me plaire, & vous voilà prêt à me faire les plus grands ſacrifices... Je commence par proteſter contre

cette belle découverte ; non, Monſieur, je n'exige rien de vous ; je m'en garderai bien : toute femme, qui demande la moindre grace à un homme s'engage, & lui donne des droits ſur elle. Je vous communique avec confiance, & je ne ſais trop pourquoi, ma façon de penſer, toute ſinguliere qu'elle doive vous paroître ; je ne vous diſſimulerai même pas que je vous ai préſenté mes idées, afin de vous guérir de la fantaiſie que vous annoncez d'être plus que mon ami. Rien ne doit être plus capable de ramener à lui-même un homme de votre caractere, que l'ennui qu'il trouveroit, dans le commerce, d'une raiſonneuſe qui ſe donneroit les airs de le prêcher ; je m'attendois que vous me répondriez par quelque maxime d'opéra, ſur ce que la raiſon effraie les graces, épouvante

les

les plaiſirs, ne ſert qu'à nous tourmenter, ſans nous dédommager de ce qu'elle nous fait perdre. Je vous aurois répondu que, ſi je me mêlois de conſeiller quelqu'un, je commencerois par ne lui promettre, & je lui tiendrois parole, que des plaiſirs & des jouiſſances délicieuſes; c'eſt-à-dire, que je ſuivrois la méthode admirable de cet ancien Philoſophe, que ſes rivaux ont tant calomnié : je dirois, comme lui, aux jeunes gens : venez, Meſſieurs, à mon école, je ne vous y donnerai que des leçons propres à vous conduire au plaiſir, & à vous faire goûter les plus pures voluptés; ma philoſophie reſſemble à celle de Montagne, « elle ne prêche que fêtes » & bon temps; une mine triſte & » renfrognée n'eſt pas la ſienne ». Vous voyez que je ne ſerois pas, à

beaucoup près, disposée à proposer des conseils effrayans ; vous pourrez même être étonné qu'une honnête femme vous propose une aussi singuliere morale, c'est-à-dire, qu'elle vous indique, pour regle de conduite, l'espérance du plaisir ; expliquons-nous cependant : il ne s'agit que de savoir ce que nous entendons par cette expression ; car il est tant de mots que nous prononçons sans y attacher des idées précises ! Le commun des hommes entend par-là le plaisir des sens : mais ne pourrois-je pas leur demander si les plaisirs de cette espece n'entraînent pas quelquefois la ruine de la fortune, de la santé, & souvent les remords ? N'en existeroit-il pas d'autres qui, sans avoir aucuns de ces inconvéniens, seroient encore plus satisfaisants pour les ames privilégiées ? En

Morale, comme en Chimie, il eſt des ſecrets précieux pour les adeptes, & qui les flattent d'autant plus, qu'ils voient le vulgaire incapable d'en connoître le prix. Après avoir perſuadé à mon éleve qu'il exiſte de ces plaiſirs, j'ajouterois, que ceux qui ſe rendent dignes de les goûter, acquierent néceſſairement une ſupériorité marquée ſur les autres hommes, & qu'ils ſont ſeuls capables de toute la portion du bonheur dont l'humanité peut jouir. Quelle récompenſe plus encourageante peut-on propoſer à des êtres raiſonnables, que la gloire & le bonheur! quel reſſort plus puiſſant que la vanité, pour leur inſpirer le deſir d'acquérir des avantages ſur leurs rivaux, & de marcher à la gloire, au bonheur, par un ſentier ſemé de roſes! Voilà, ſuivant moi, l'artifice qu'il faut employer

pour piquer la curiosité, réveiller l'intérêt personnel, & faire desirer le bien que l'on promet; car les gens austeres auront beau faire, tant qu'ils n'emploieront pas les passions même, pour diriger les passions, ils manqueront leur but; dès qu'on ne peut nier qu'il est impossible de les détruire, le seul parti qui reste à prendre, est de les armer les unes contre les autres, au profit de l'ordre & de la vertu. Pope leur dira, par la bouche de son Traducteur, en leur parlant de la raison :

C'est un maître prudent, chargé de nous conduire,
Qui doit régler nos goûts, & non pas les détruire.

Il faut en user avec les hommes comme l'on fait avec les mauvais débiteurs, en tirer ce qu'on peut; on ne réussira pas avec eux, en les accablant par l'autorité des préceptes, en voulant

les ſubjuguer par des chimeres de perfection ; exiger d'eux tout ce qu'ils doivent, c'eſt vouloir ne rien obtenir du tout ; allons pas à pas, demandons d'abord très-peu, ne marchons qu'à meſure des progrès, &, petit à petit, nous gagnerons du terrein. Je vous ai vu, M. le Comte, avide de toutes les connoiſſances ; les Mathématiques, les Belles-Lettres, les cours de Chimie, de Phyſique, d'Anatomie, d'Electricité, &c., rempliſſoient à peine l'activité de votre eſprit : quel parti ne pourriez-vous pas tirer de cette avidité de ſavoir, ſi vous vouliez la bien diriger, ſi vous étiez perſuadé que le *mieux ſavant* eſt infiniment préférable au *plus ſavant*. Ah ! ſi vous donniez à régler votre cœur la moitié d'application que vous employez à multiplier vos connoiſſances agréables, que vous

deviendriez pour moi un homme dangereux !.... Eh bien, Monſieur, continuerez-vous encore à m'attaquer, quand vous verrez que je ne vous fais que des réponſes auſſi peu réjouiſſantes ? Si mes froides diſſertations ne vous en corrigent pas, je comparerai le feu de votre imagination à ces braſiers, dont on ne fait qu'augmenter l'activité par l'eau qu'on y jette.

## LETTRE VI.

JE ſuis bien glorieuſe, Monſieur ; puiſque me voilà parvenue à vous donner de la curioſité ſur la nature des plaiſirs dont je vous parlois dans ma derniere lettre : mais, avant que de vous faire part des idées qui me paſſent par la tête ſur ce myſtere, permettez

que je vous rappelle la paſſion que les femmes de mon iſle ont de ſe mettre en habit d'homme & de monter à cheval ; vous pourrez croire qu'en cela c'eſt la vanité ſeule qui les conduit : elles ſont, en général, bien faites, le chapeau leur va à merveille ; l'éducation nerveuſe qu'elles reçoivent, & la ſolitude dans laquelle les hommes les laiſſent, peuvent encore leur faire aimer cet exercice ; mais moi je ſuis aujourd'hui déterminée, par un autre motif, à céder au même goût ; j'ai à vous dire des choſes qui pourroient, peut-être, vous paroître un peu fortes pour une femme ; il faut en tout garder le coſtume, & prendre un habit d'homme, quand on veut en montrer l'eſprit ; ſi je reſtois en jupon, je craindrois de vous voir ſourire, en comparant le ſérieux de mes idées

avec la tête qui les produit, & la main qui les trace.

Rappellez-vous bien que je ne vous ai annoncé que les plaiſirs réſervés aux ames privilégiées, ceux dont le vulgaire ne ſoupçonne gueres l'exiſtence; & n'allez pas croire que je n'entends que le peuple par ce mot de vulgaire; je veux déſigner, par-là, la maſſe preſqu'entiere des hommes, même les claſſes qui ſe croient ſupérieures aux autres par leur naiſſance & par leur éducation; peut-être cette hardieſſe vous paroîtra moins téméraire dans un moment.

Ne conviendrez-vous pas avec moi, que ce ſeroit un plaiſir bien flatteur pour vous que de parvenir aux grades militaires par votre mérite perſonnel, d'être appellé d'avance à ces grades par le ſuffrage de vos camarades, &

par le vœu de vos Supérieurs ; de lire dans les yeux, dans les diſcours de tous ceux qui auroient des relations avec vous, l'eſtime qu'ils feroient de votre perſonne ; de hâter par-là le moment où vous pourriez employer votre courage pour la gloire de votre Prince & pour la vôtre, & de pouvoir enſuite offrir, à une femme que vous aimeriez, la même main qui viendroit de cueillir tant de lauriers. Voilà les plaiſirs que je promettrois à un homme que je croirois digne de les deſirer, & capable des efforts par leſquels il doit les mériter ; mais je l'avertirois qu'il ne ſuffit pas d'être brave pour parvenir au but que j'enviſage ; le courage néceſſaire pour s'expoſer à la mort, n'eſt pas à mes yeux le plus rare. Qui eſt-ce qui ignore que les grenadiers de vos régimens n'aient

ſouvent autant de bravoure que leurs colonels ? Je nomme celui-là le courage du cœur, qui tient peut-être plus au phyſique qu'on ne penſe. Mais il en eſt un bien plus eſtimable à mon gré, je l'appelle le courage de l'eſprit ; c'eſt celui qui conſiſte dans la fermeté de caractere, la perſévérance dans les réſolutions, la patience dans les travaux, le ſang-froip dans le péril, & la prudence pour nous en tirer : le courage du cœur n'eſt que celui du ſoldat ; jamais il ne ſuffira pour faire un général, ſi le courage de l'eſprit ne le dirige & ne lui procure les occaſions de produire les grands effets qu'on en doit attendre ; enfin, c'eſt ce courage de l'eſprit qui, ſeul, forme les grands caracteres : mais ſi la nature nous en a donné le fond, c'eſt à la réflexion, à la méditation & à l'étude

à le perfectionner; croyez-vous que les grands hommes ſoient parvenus à ſe faire connoître, en menant la vie ordinaire, en ſe livrant aux diſſipations, aux inutilités que le vulgaire de vos Seigneurs regarde comme des devoirs d'état? Soyez bien sûr que ce n'eſt point en courant les ſpectacles, les jeux, les bois & les grands chemins, que les hommes célebres ont approfondi la théorie de la Tactique, ou de la Politique; mais pour ſe condamner aux privations, aux travaux que demandent ces études, il faut avoir la paſſion de la gloire, l'enthouſiaſme de ſon métier : loin de nous ces ames froides, qui ne ſe croient ſages que parce qu'elles ſont ineptes & ſans énergie; tout homme qui n'a pas l'ivreſſe de ſon état, eſt incapable des grandes choſes. Mon héros ſera celui

qui, à la fleur de l'âge, ſans autre motif que d'apprendre la guerre & de ſe ſignaler, ſait quitter les plaiſirs & les jouiſſances d'une grande fortune, s'éloigner d'une famille illuſtre & chérie, s'arracher des bras d'une femme adorable, pour voler, ſous un climat glacé, partager les périls & la gloire de ſes compatriotes. Mon héros, dans un autre genre, ſeroit celui qui, après des études profondes des vrais principes de la Politique, après avoir peſé d'une main ferme la puiſſance & l'intérêt des nations, auroit fait valoir, dans les Cours étrangeres, les droits de ſon Prince & de ſa Patrie, avec cette dignité qui les rend reſpectables: qui, porté au Miniſtere par l'eſtime publique, conſerveroit, au milieu des plaiſirs d'une Cour brillante, ce calme inaltérable que donne aux grandes ames le

témoignage qu'elles ſe rendent de l'élévation de leurs vues, de leur paſſion de bien faire, & qui, ne trouvant que le travail après le travail, ne ſe propoſeroit, pour récompenſe, que l'eſtime d'un Maître éclairé, le bonheur & la gloire de ſa nation..... Si vous me devinez, Monſieur, vous avouerez que les Anglois ſont de vrais Coſmopolites, puiſqu'ils ſavent rendre juſtice aux grands talens, lors même que ces talens leur ſont funeſtes.

Je le dirai donc toujours, qui ne fait que ſon devoir ne mérite pas d'être apperçu : un Militaire, qui n'offre à une femme qu'un cœur de héros de couliſſe, n'eſt digne d'être aimé que par une fille d'opéra. S'il vouloit toucher le mien, je lui dirois : Monſieur, ne me parlez pas des bleſſures que mes beaux yeux vous ont faites, montrez-

moi celles que vous avez reçues à la tête de votre régiment; au lieu des jolies épîtres que vous m'écrivez, parlez-moi de vos efforts pour approfondir la ſcience de l'art militaire, & de la connoiſſance des hommes; car je vous déclare que je n'accorderois ma main qu'à celui que je verrois diſpoſé à me faire un jour la femme d'un Général, d'un Miniſtre ou d'un Ambaſſadeur. Le Maréchal de Villars partit de plus loin que vous, Monſieur; il fut, ſans contredit, grand Capitaine; mais ne fût-il pas auſſi Ambaſſadeur à Vienne, Plénipotentiaire à Raſtadt, & de l'Académie? Je vous demande ſi tant de titres honorables ne ſuppoſent pas une grande étendue de connoiſſances, &, par conſéquent, des études multipliées : à votre âge, le Duc de Giſors jouiſſoit déja de l'eſtime de ſon

Prince, & de la nation ; je n'en ſuis pas étonnée, il avoit reçu une éducation que l'on regardoit en France comme trop dure, &, qu'à mon avis, tout homme qui aſpireroit aux grandes places, devroit volontairement s'impoſer.

## LETTRE VII.

JE crois, Monſieur, que vous me reconcilierez avec les jeunes Seigneurs François ; il en eſt donc un capable de ſoutenir la ſéchereſſe d'une femme, qui ne répond à toutes les choſes agréables qu'il lui dit, que par des propos ſenſés, & qui lui parle raiſon, au lieu de l'entretenir des dangers de l'amour, de la crainte, que celui que vous lui montrez ne ſoit qu'un piege tendu à ſa crédulité, des alarmes que

doit lui cauſer l'inconſtance naturelle des hommes, & tous ces lieux communs que je vois dans vos romans & dans vos recueils de lettres galantes. Mon pere vouloit hier gager, que, ſi je continuois à vous écrire ſur un ton auſſi éloigné de la méthode nationale, je vous ennuierois au point que notre correſpondance ne ſeroit pas longue: je l'ai abordé ce matin, triomphante, votre derniere lettre à la main: Voyez, lui ai-je dit, ſi mes lettres à l'angloiſe ne prennent pas auſſi bien en France que nos jacquets; je connois mon monde, tout ce qui porte l'empreinte de la ſingularité eſt en droit de plaire dans ce pays-là; & cette idée m'encourage à eſſayer ſi je ne pourrois pas avoir la gloire de perſuader un François que, quelqu'agréable que ſoit un commerce de lettres avec ſes conci-

toyennes, l'on peut encore trouver quelque choſe de piquant dans celui d'une Inſulaire, qui ne ſeroit que raiſonnable & moins jalouſe de plaire, que d'être utile à celui qui lui fait des avances: au ſurplus, ai-je ajouté, ſi mes rêveries morales déplaiſent à la fin à mon aimable parent, je le lui pardonnerai trés-volontiers, & me bornerai à traiter les ſujets d'uſage; par exemple, je l'entretiendrai du bal charmant que nous a donné M. le Gouverneur; je lui dirai que je m'y ſuis infiniment amuſée, quoiqu'il n'y fût pas; ma coquetterie pourra même aller juſqu'à lui laiſſer entrevoir, que les autres femmes ont été trés-peu ſatisfaites de moi, parce que les hommes paroiſſoient l'être trop. J'y fus d'une aiſance & d'une gaieté qu'on n'auroit pas ſoupçonnées dans une

Angloiſe ; à la vérité, dès le matin mon plan étoit fait de prendre, le mieux qu'il me ſeroit poſſible, les mœurs du pays où je me trouvois. Deux ou trois excellens danſeurs me fournirent l'occaſion de faire valoir le talent qu'on veut bien m'attribuer pour cet exercice ; je n'oſe pas vous dire à quel point ont été mes ſuccès ; je ſens cependant ce que j'en dois rabattre, & combien j'ai d'obligation à ma qualité d'étrangere ; la galanterie fut pouſſée juſqu'à faire des couplets à ma louange ; ils furent chantés à la fin du bal, & tous les hommes voulurent avoir cet impromptu. J'eſpere bien que ce ne ſera pas le dernier triomphe dont j'aurai à vous faire part ; en attendant, fouffrez que j'uſe du droit que me donne le cas que vous paroiſſez faire de mes avis ; vous voilà prêt à

tout faire pour en profiter ; j'ai déchiré le voile qui vous déroboit à vous-même, & vous vous ſentez aſſez de courage, aſſez de perſévérance pour ſuivre mes idées, par une entiere réforme dans votre façon de vivre : je reconnois, à cette réſolution extrême, la grande vivacité de votre caractere ; & vous allez voir combien je ſuis difficile à contenter, puiſque j'aurois quelque peine à approuver ce changement ſubit & total dans votre conduite. Il faut reſpecter & ménager les opinions les moins ſenſées : en affichant cette réforme, vous annonceriez des prétentions capables de bleſſer vos camarades : votre conduite ſeroit une cenſure de la leur ; il faut au contraire ne paroître occupé que de mêmes plaiſirs, montrer les mêmes goûts que la multitude ; ſi je mets ma

gloire à différer des autres femmes par ma façon de penſer, je fais mon étude de leur reſſembler en tout par l'extérieur. C'eſt dans le ſecret, c'eſt dans le ſilence du cabinet qu'il faut travailler à acquérir les connoiſſances qui doivent vous rendre ſupérieur à eux; c'eſt ſur votre ſommeil qu'il faut prendre, quand vous ne pourrez pas faire autrement : il eſt bon de paſſer quelquefois la nuit au bal avec eux, & de partager celles de leurs folies qui ne tirent pas à conſéquence, mais en ſe réſervant des momens pour la raiſon, pour l'étude, ſans chercher à paroître plus raiſonnable, ou plus inſtruit que les autres; faites qu'un jour ces mêmes camarades ſoient étonnés de retrouver, dans celui qui avoit vécu comme eux, un officier profond dans la Tactique, & capable de conduire, avec

ſuccès, les négociations les plus délicates : heureuſement pour vous les François ne ſont plus dans le préjugé que les ſciences, pouſſées à une certaine perfection, dérogent : les belles-lettres même n'empêchent pas, chez vous, de parvenir au miniſtere & à l'ambaſſade ; vous en voyez la preuve dans ce Miniſtre qui, après avoir ſacrifié aux Muſes & aux Graces, n'a pas été trouvé incapable de changer le ſyſtême de l'Europe, & de renverſer l'ouvrage d'un autre Prélat auſſi grand politique que lui, mais cent fois moins aimable.

## LETTRE VIII.

VOTRE lettre me prouve, Monſieur, que vous avez toujours quelque

peine, quoique vous en diſiez, à vous accoutumer à une femme qui, au lieu de vous écrire des choſes de ſentiment, ne vous fait que des ſermons. Ne m'avez-vous pas demandé quels ſeroient les moyens de toucher ce cœur ! que vous croyez ſi froid, & n'eſt-ce pas vous ſervir ſuivant vos ſouhaits que de vous dire, avec franchiſe, quelles ſont les qualités qui me plairoient dans un homme qui aſpireroit à ma main ? Ce n'eſt pas ma faute ſi votre choix eſt tombé ſur une femme romaneſque, qui n'a point la tête faite comme les autres. N'êtes-vous pas accoutumés, vous autres François, à nous paſſer nos fantaiſies & nos foibleſſes ? Vous devez donc de la reconnoiſſance à celle qui, au lieu de vous les cacher, ſuivant l'uſage, vous les avoue ingénuement. Ma folie,

à moi, ſeroit de n'aimer qu'un homme, qui réunît aux qualités aimables un eſprit très-cultivé, une belle ame & un caractere taillé dans le grand: je rougirois d'être la femme d'un homme médiocre, ſa liberté ſeroit en ſûreté avec moi; car je ne daignerois pas maîtriſer une pareille eſpece. Il eſt aiſé, me direz-vous, d'exiger d'un homme tant de perfections; mais que lui donnerez-vous en échange? Je vous répondrai: il ſera sûr de trouver en moi une femme qui ſentira profondément ſon mérite, qui le regardera comme un être privilégié auquel, dans le fond de ſon cœur, elle rendra une eſpece de culte, qui s'élevera au-deſſus de ſon ſexe, pour ſe montrer digne de lui, & croira que le ciel l'a choiſie, pour faire voir à la terre juſqu'où peut être portée la félicité à laquelle

les foibles mortels puiſſent atteindre. Penſez-vous, Monſieur, qu'il fût ſi facile à l'homme, tel que je l'imagine, de rencontrer une ame capable de ſentir ce qu'il vaudroit ? S'il en trouvoit une, ſera-t-elle aſſez forte pour n'être pas découragée par les efforts qu'il faudra faire pour ſe mettre à l'uniſſon & atteindre à la même hauteur ? Car ce n'eſt pas tout d'avoir trouvé une femme ſenſible au mérite, il faut encore qu'elle ait aſſez d'étoffe, pour mettre ſa gloire à ne pas paroître indigne de lui être unie ; le grand nombre n'en eſt qu'humilié ; elles s'en vengent en ne voulant pas le reconnoître, en lui refuſant les hommages qu'elles lui doivent ; combien eſt-il encore de Kantipes ! Je vous laiſſe pour une brillante partie de chaſſe, où la nobleſſe du canton va ſe trouver : au retour,

un

un concert nous attend, & j'ai bien peur qu'on ne me faſſe mettre au claveſſin plus long-temps que je ne le deſirerois : puiſſiez-vous vous amuſer autant que nous le faiſons ici ! Ce pays me devient cher, puiſque j'y vois la ſanté de mon pere ſe rétablir : je paſſe des matinées entieres à deſſiner les belles fleurs qu'il cultive de ſes mains.

## LETTRE IX.

JE ſors, Monſieur, d'une fête où j'ai goûté les plaiſirs les plus ſenſibles & les plus variés. Non, je le répete, aucune nation ne poſſede, comme la vôtre, l'art d'enchanter le ſonge de la vie. Jamais Gouverneur de province n'a ſu mieux en faire les honneurs que

celui de.... Au retour de la chaſſe, concert, ſoupé, bal charmant; il ſembloit que les hommes & aux femmes euſſent conjuré de développer, aux yeux de mon pere & aux miens, le talent ſupérieur qu'ont les François de rendre leur commerce délicieux. Les attentions les plus fines, les ſoins les plus délicats ont été employés pour que tous les deux nous fuſſions parfaitement contens de nous-mêmes. Il ne tenoit qu'à nous de croire que les convives ne pouvoient être heureux, que par le plaiſir de nous fêter & d'obtenir notre ſuffrage. Je ne me laſſois point d'applaudir à l'aiſance de leurs manieres, à la facilité de leurs expreſſions, à cette envie de plaire que vous prendriez pour la tendre amitié, ou pour une prédilection toujours ſûre, quelle qu'elle ſoit au fond, de flatter

l'amour-propre, & de vous diſpoſer à aimer ceux qui vous la montrent. A voir les François dans les fêtes, vous diriez que leurs cœurs ne peuvent être ſenſibles qu'au plaiſir; cependant je voyois là des officiers balafrés, eſtropiés, & me demandois, avec une ſorte d'admiration, comment il pouvoit ſe faire que ces hommes, ſi livrés aux amuſemens, ſi portés à une joie douce, ſpirituelle, & toujours galante, marchaſſent au feu, à la mort, avec cette intrépidité qui caractériſe vos Militaires les plus enjoués dans les cercles? Comment des Magiſtrats, ſi aimables auprès des femmes, pouvoient être capables des travaux qu'exigent l'examen & la diſcuſſion des affaires compliquées & faſtidieuſes dont ils s'occupent journellement? D'un autre côté, je conſidérois plu-

ſieurs femmes, que je ſais très-inſtruites, & à qui je connois cette élévation d'ame, cette force de caractere que je voudrois rencontrer plus ſouvent. Elles étoient auſſi gaies, auſſi amuſantes, pour le moins, que les autres : chacun leur rendoit la même juſtice que moi, & je voyois très-bien que c'étoit à leur ſupériorité perſonnelle, plutôt qu'à leurs titres, qu'elles devoient les diſtinctions qu'on leur accordoit. C'eſt tout en faiſant, avec rapidité, ces réflexions, que je me pénétrois de plus en plus de la néceſſité d'acquérir des connoiſſances, mais, d'éviter avec ſoin qu'elles puiſſent nuire à l'enjouement que nous devons tous apporter dans la ſociété. Oh ! mes compatriotes, que vous êtes éloignés de la véritable ſageſſe, ſi vous croyez qu'il ſuffit d'être raiſonnables ! ſongez

que, pour être heureux, le plaiſir eſt auſſi néceſſaire aux hommes, que la raiſon. Venez vivre pendant quelque temps, en France, dans la bonne compagnie, & vous verrez que Socrate auroit partagé volontiers les amuſemens qui en ſont les délices. Le vrai ſage, à mes yeux, ſera toujours celui qui, ſans quitter le ſentier de la vertu, ſaura cueillir toutes les fleurs qui s'offriront ſur ſon paſſage.

## LETTRE X.

JE n'ai encore rien reçu de vous qui m'ait autant plu que votre derniere lettre. Vous vous êtes donc procuré un Polybe, un Puyſégur, un Chevalier Folar, &c. Vous voilà bien réſolu de vous enfermer ſouvent en

auſſi bonne compagnie : je vous en félicite ; mais ſongez qu'il s'en faut bien que les livres, en tout genre, diſent tout ; c'eſt préciſément ce qui laiſſe au génie le pouvoir de ſe diſtinguer : une matiere, pour avoir été ſouvent traitée, n'eſt pas, à beaucoup près, une matiere épuiſée ; un de vos Auteurs les plus eſtimables (1) a fait un livre de morale original, en le commençant par aſſurer que, ſur cette ſcience, *tout eſt dit.* L'Auteur du livre ſur les délits & les peines a-t-il été arrêté, parce qu'il a vu, dans un ſeul chapitre de l'Eſprit des Loix, tout le fond de ſon ouvrage. L'on n'a point regardé comme de vils plagiaires, Corneille pour avoir pris dans Montaigne la

(1) La Bruyere.

belle ſcene d'Auguſte & de Cinna; Voltaire, parce qu'il a puiſé, dans la même ſource, cette ſublime réponſe que Zamore fait à celui qui le preſſe d'abdiquer les dieux de ſon pays.

Je ſais qu'il eſt difficile aujourd'hui de traiter aucune matiere, & ſur-tout la Morale, ſans répéter ce que d'autres ont penſé : mais le même fond peut produire de nouvelles vues très-utiles, quand on le manie ſous des rapports où il n'a pas encore été préſenté : auſſi ſuis-je très-perſuadée que tout n'eſt pas plus dit en Tactique & en Politique, qu'en Morale : il ne s'agit que d'avoir de bons yeux pour y faire encore de grandes découvertes : je vous avouerai même, à condition que vous me garderez le ſecret, que je ſuis perſuadée que,

de toutes les ſciences la Morale me paroît la moins avancée ; ſi nous étions à Londres, je vous en dirois bien la véritable raiſon ; citez-m'en un ſeul traité complet, ou qui ſoit fondé ſur les vrais principes de cette importante matiere. Par quelle fatalité celle de toutes nos connoiſſances, qui influe le plus ſur le bonheur de l'humanité, eſt-elle celle dont la perfection ait le moins occupé nos grands hommes modernes? Pluſieurs en ont traité quelques parties, & l'ont fait avec ſuccès ; mais aucun n'en a fait un ſyſtême entier : nul ne nous l'a préſentée dans ſon enſemble. Je vois des chaires établies pour l'hébreu, le ſyriaque, & je n'en vois pas dont la Morale ſoit l'unique objet. Remarquez que je ne parle ici qu'humainement ; il ne m'appartient

pas de toucher à cette Morale ſublime, qui ſe propoſe un but infiniment ſupérieur à tous les rapports qu'ont les hommes entr'eux.

Au ſurplus, quelques plaiſirs que je vous aie promis dans la nouvelle carriere où vous vous engagez, je ſuis trop franche pour ne pas vous prévenir que, dans les commencemens, vous éprouverez des dégoûts : ne vous preſcrivez pas une étude trop ſuivie; la lecture des meilleurs livres, quand elle eſt faite ſans modération, produit néceſſairement l'ennui : quand vous l'éprouverez, liſez un chapitre du Huron, un chant de la boucle de cheveux enlevée, ou bien amuſez-vous à m'écrire; rien ne nous ſoulage de la fatigue du travail comme le changement de travail : quand vous en aurez contracté l'habitude,

& que vous pourrez vous atteſter à vous-même les progrès que vous faites, il faudra tout l'effort de votre raiſon pour quitter votre cabinet & rentrer dans le monde ; il n'y a d'excès qu'à ſe livrer totalement à l'un ou à l'autre, tous les deux ſont néceſſaires à un homme de votre état ; je n'aimerois pas un Caton de votre âge ; mais auſſi je vous avouerai que je ne m'accoutume point à l'habitude que MM. les François ont, quand ils écrivent à une femme aimable, d'être toujours à ſes genoux, & de la louer ſans ceſſe ſur ſes charmes. Ah ! ſi toutes vos Dames penſoient comme moi ſur l'inſipidité de ce langage doucereux, votre immortel Racine n'eût pas été forcé d'affoiblir ſes belles tragédies, en ne faiſant de ſes héros que des galans

François. Je ne vois ſur votre théâtre que deux amours vraiment tragiques, celui de Chimene, &, par excellence, celui de Phedre. Je relegue tous les autres dans les cabinets de toilette, ou dans les romans.

## LETTRE XI.

VOUS voilà donc, Monſieur, tout accoutumé à mon ton didactique, & vous êtes perſuadé que je prends à vous un véritable intérêt, puiſque j'ai eu le courage de riſquer à vous déplaire, en vous donnant quelques conſeils ; l'on ne peut pas s'y prendre mieux pour m'encourager à vous expliquer mes idées ſur l'influence que pourroient avoir, ſuivant moi, les femmes dans l'éducation des hommes,

& vous allez voir que ces idées ſont d'autant plus généreuſes, que leur principale utilité ne peut gueres tourner qu'au profit des femmes de l'ordre mitoyen; car celles de mon rang ſeroient, ſans doute, plus en état de me donner des leçons, que d'en recevoir de moi.

Partons d'abord d'un point donné: n'êtes-vous pas perſuadé, avec moi, que la véritable éducation des hommes ne commence qu'au moment où ils entrent dans le monde: les enfans des Princes paſſent de la main des femmes dans celle des hommes; je voudrois que les particuliers ſuiviſſent la route oppoſée. Laiſſons-les d'abord, avec leurs inſtituteurs, employer huit à dix ans à leur inſtruction, ſans examiner ce qu'a de bon ou de mauvais cette ancienne méthode, & tout le

monde fait que les jeunes gens sortent de ce noviciat sans la moindre connoissance d'eux-mêmes, sans se douter des situations où les circonstances vont les placer; qui que ce soit ne les a prévenus sur la nouveauté de l'état où les mettront leurs propres passions & celles des autres. On leur a donné des préceptes de vertus rigides, des idées d'une justice sévere, comme un despote donne des loix, sans en expliquer les motifs, & sans prendre aucun soin de les faire aimer. On ne les a point avertis sur-tout du contraste qui va les frapper, lorsqu'ils verront que, dans la région inconnue où ils sont comme abandonnés à eux-mêmes, il regne des opinions toutes différentes des idées sublimes dont on les avoit empâtés. Lorsqu'ils s'apperçoivent que, dans ce monde où ils se trouvent isolés, on

ne juge pas, dit Monteſquieu, *les actions comme bonnes, mais comme belles : comme juſtes, mais comme grandes : comme raiſonnables, mais comme extraordinaires ; que, dès que l'honneur y peut trouver quelque choſe de noble, il eſt, ou le juge qui les rend légitimes, ou le ſophiſte qui les juſtifie.* Que voulez-vous qu'ils penſent, ſi ce n'eſt que, juſqu'alors, on les a trompés? Quelle confiance eſpere-t-on qu'ils conſervent dans ces principes rigides qu'on leur avoit fait adopter comme des vérités inconteſtables, & qui, s'ils les ſuivoient à la lettre, les rendroient ridicules ou mépriſables? Voilà donc le vaiſſeau abandonné, ſans gouvernail, à la merci des flots; & c'eſt juſtement le moment où la vérité commence à n'avoir plus d'accès auprès des hommes : on ſe plaint qu'elle

ne peut pas parvenir à l'oreille des Rois, & perſonne n'oſe plus la dire aux particuliers, dès que la voix des Inſtituteurs a ceſſé de ſe faire entendre; les peres, eux mêmes, ſont réduits à voir l'autorité de leurs conſeils impuiſſante, parce que leurs enfans, à peine entrés dans le monde, voient cette autorité démentie par les opinions qu'ils y trouvent. Qui vous a répondu que ces jeunes gens, indignés de s'être laiſſé mettre un frein que tout le monde brave à leurs yeux, n'aimeront pas à ſe figurer qu'ils ne doivent reconnoître d'autres regles que celles qu'ils ſe feront à eux-mêmes? que, pour ſe venger d'une autorité dont on aura abuſé pour les ſubjuguer, ils n'abuſent eux-mêmes de la liberté dont ils commencent à jouir, &, qu'emportés par des ſens neufs, qu'ils

ſont impatiens d'exercer, ils ne veuil-lent plus écouter aucuns conſeils ? Tout leur paroîtra ſuſpect ou exagéré; les parens, qu'ils regarderont comme les complices ou les auteurs de la ſur-priſe qu'on leur a faite, perdront tout crédit auprès d'eux : qui pourra donc, dans ce moment de criſe, venir au ſecours d'êtres auſſi précieux, pour les ſauver de leur propre imprudence ? . . . Les femmes eſtimables : elles ſeules ſont en état de rendre à l'humanité ce ſervice important, parce qu'elles n'inſpireront aucune défiance à ceux qui ont beſoin de leur ſecours : je ſuppoſe que ces femmes ſont encore en état de plaire, & que, par un mérite re-connu, elles jouiſſent d'une bonne réputation ; ce n'eſt point aux jeunes perſonnes que les jeunes gens s'adreſ-ſent d'abord ; la réſerve qu'elles affec-

tent avec eux augmente encore la timidité naturelle d'un novice. Une femme faite, dont les manieres ſont plus engageantes, les fixe auprès d'elle : pour peu d'intérêt qu'elle voudra montrer à celui qu'elle entreprendra de conduire, bientôt il y prendra confiance & s'y attachera. Les femmes ont ſur vous, Meſſieurs, un grand avantage; vous paſſez vos plus belles années à apprendre des langues & des formules ; on ne vous inſtruit que tard des connoiſſances qui doivent vous conduire dans le monde, ou plutôt c'eſt vous-mêmes qui êtes obligés de vous en faire une étude & de recommencer votre éducation ; nous, dès l'âge de dix à douze ans, on commence à nous apprendre l'art de vivre; nous y ſommes déja fort avancées, lorſque vous ſortez tout neufs du college & des académies ;

nous voilà donc, dès-lors, au même âge que vous, en état de vous donner de bons conseils, & de prendre sur vous cette autorité que produisent toujours la supériorité des lumieres & l'expérience; joignez à cela la différence des sexes, d'où nait le penchant qu'un jeune homme éprouve pour une femme qui est encore fraîche, & vous sentirez, M. le Comte, quelle facilité cette femme trouveroit à lui servir de guide; il seroit gouverné sans appercevoir la main qui le conduit, sans se défier que la même personne, dont il n'espere que du plaisir, est celle qui le garantit de la corruption, le corrige de ses défauts, & l'accoutume aux bonnes mœurs.

## LETTRE XII.

JE ſais très-bien, Monſieur, que l'on peut ſe moquer de mes beaux projets, en me diſant qu'on n'a pas attendu mes conſeils, pour donner aux femmes faites, la conduite des jeunes gens, & qu'il y a long-temps que celles de cet âge & de cette honnêteté ſe ſont chargées de *les mettre dans le monde:* vous ſavez quelle malignité l'on attache à ces expreſſions. C'eſt-à-dire que, parce que quelques libertines ont abuſé de la ſimplicité d'un jeune homme pour le dépraver, il n'eſt pas de femme capable de ſe conduire par des vues plus honnêtes. Duſſiez-vous me regarder comme le Dom Quichotte de mon ſexe, je ſoutiendrai qu'il mérite plus

de juſtice, & vous en conviendrez vous-même, quand je vous aurai expliqué les moyens par leſquels je voudrois que les femmes parvinſſent à donner d'elles une opinion plus favorable. Cependant, comme c'eſt la maladie de nombre d'aimables François d'imaginer montrer beaucoup d'eſprit, en ne croyant pas aux vertus, j'aurois gardé pour moi mes projets de réforme, ſi vous m'euſſiez paru auſſi incrédule qu'eux. Je les vois, par exemple, tourner en ridicule nos bons aïeux, parce que, dans les temps de la chevalerie, les femmes s'étoient chargées d'enſeigner en même-temps aux jeunes gentilshommes leur cathéchiſme & l'art d'aimer; mais en réſultoit-il le moindre inconvénient? L'hiſtoire ou les romans de ce temps-là nous diſent-ils que cette école fût celle

du libertinage ? Tous ces monumens nous atteſtent, au contraire, que ce noviciat étoit celui de la vertu la plus pure ; que c'étoit là où l'on prenoit les premieres ſemences de cet héroïſme qui nous étonne encore aujourd'hui. C'eſt inſulter la nature humaine, que de ne pas croire qu'elle eſt capable des plus grandes vertus, quand on ſaura la bien diriger. Preſcrivez-lui les devoirs les plus difficiles, mais attachez à l'accompliſſement de ces devoirs autant de gloire, que vous mettrez d'ignominie à leur violation, & vous la rendrez capable des plus grandes actions : vous la porterez aux ſacrifices les plus difficiles ; c'eſt cependant l'adreſſe qu'eurent ces bons aïeux, que nous regardons en pitié. Croyez-vous qu'ils ne viſſent pas, comme nous, le danger de rapprocher les deux

ſexes ; mais le grand reſpect qu'ils ſurent imprimer aux jeunes gens, pour les femmes qu'ils leur donnoient pour maîtres, la honte dont ils flétrirent ces maîtres, s'ils abuſoient de l'innocence de leurs éleves, ſuffirent pour garantir les mœurs : telle fut, en un mot, la puiſſance de l'opinion, que les femmes, apprenant à ſe reſpecter dans le commerce le plus intime avec les jeunes gens, inſpirerent aux hommes, dès l'enfance, une vénération & un attachement, qu'ils portoient juſqu'à l'enthouſiaſme. Les partiſans de l'ancien temps diront, tant qu'il leur plaira, qu'aujourd'hui tout a dégénéré : je ſens, par mon propre cœur, qu'il eſt encore des femmes qui valent bien les cathéchiſtes de nos peres : les mêmes richeſſes exiſtent dans la nature, il ne s'agit que de trouver les moyens

d'en tirer les mêmes avantages. Pourquoi ne ferions-nous pas quelques efforts pour nous les procurer ? Pourquoi ne profiterions-nous pas, pour faire entendre le langage de la raiſon aux jeunes gens, de cet inſtant précieux, où, délivrés du pédantiſme de leurs maîtres, ils ſont diſpoſés à ſe laiſſer pénétrer des premiers rayons d'une lumiere plus douce. Juſqu'alors l'inſtruction leur a été préſentée ſous des dehors triſtes, impoſans, tyranniques; faiſons-leur voir, avec Montaigne, *que la plus expreſſe marque de la ſageſſe eſt une éjouiſſance conſtante;* que l'on peut être très-aimable, ſans être fou, très-raiſonnable, ſans être triſte, & que le ſeul moyen d'obtenir des ſuccès dans le monde où ils entrent, eſt d'être d'honnêtes gens. Le monde demande encore une fois, de qui pour

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE 832 CARPENTRAS

vez-vous attendre des ſoins auſſi délicats, auſſi importans, ſi ce n'eſt de femmes éclairées? Quel avantage n'ont-elles pas pour ſubjuguer leur élève? L'intérêt qu'elles prennent à lui flatte ſa vanité; &, pour ſa récompenſe, il voit au moins leur eſtime. Qu'importe au bien de la choſe qu'il porte ſes eſpérances plus loin? Tant mieux même, ſi le cas arrive, elles n'en auront que plus d'empire ſur lui, plus de facilité à lui faire tout le bien que j'ai pour objet.

## LETTRE XIII.

VOUS avez raiſon, Monſieur; les femmes, avant qu'on en puiſſe faire les précepteurs du genre humain, doivent commencer elles-mêmes par s'inſtruire & ſe former un caractere; c'eſt

c'eſt à cette occaſion que je vous réitere mes inſtances ſur le ſecret que j'exige de vous ; car je ſens que la néceſſité de vous expliquer mon plan va me forcer à leur dire quelques vérités. Cependant le ciel voit mon cœur ; ce n'eſt aſſurément pas à deſſein de les humilier, tout mon déſir eſt de leur découvrir les tréſors ineſtimables qu'elles poſſedent, & dont elles ne ſemblent pas même ſoupçonner l'exiſtence. Le zele qui m'anime pour leur gloire ne ſera pas ſuſpect, quand vous verrez que, ſi je releve leurs défauts actuels, ce n'eſt que pour les exciter à tirer, de leur propre fond, toutes les reſſources qu'il leur fournit, pour être mieux. Je ſuis donc toujours dans l'étonnement, lorſque je les vois conſentir à n'intéreſſer les hommes que par une eſpece de pitié, tandis qu'elles

pourroient prétendre à leur reconnoissance & à leur admiration. Satisfaites de plaire, par les agrémens de la figure, & par les petits talens de la musique, de la danse, &c., n'est-il pas surprenant qu'elles ne fassent aucun effort pour marcher à côté des hommes, par les grandes qualités du cœur & de l'esprit ? Au lieu d'essayer d'atteindre à la même hauteur, par l'élévation de l'ame & par les connoissances acquises, devroient-elles se borner, comme elles le font modestement, à se laisser croire incapables de tout ce qui donne un grand caractere, & procure un jugement ferme. Elles poussent la modestie jusqu'à exagérer elles-mêmes leurs foiblesses, ou même à feindre celles qu'elles n'ont pas. Pourvu qu'elles intéressent les hommes, qu'elles remuent leur cœur, ne sont-ce que par

la compaſſion, voilà leur ambition ſatisfaite. Pourquoi ne voient-elles pas qu'elles s'aviliſſent par de ſemblables ſuccès? qu'elles ſe condamnent à une perpétuelle enfance? (Je n'ai pas beſoin, M. le Comte, de vous avertir, que je ne parle toujours qu'en général, ſauf, comme de raiſon, un grand nombre d'exceptions.) Mais comment les tirer de cette eſpece de létargie; je ne le puis qu'en les excitant de toutes mes forces à s'inſtruire, à prendre autant de ſoin à cultiver leur eſprit, à former leur jugement, à ſe faire des principes, qu'elles en prennent à orner leur corps, à acquérir des talens agréables. A Dieu ne plaiſe cependant que j'en veuille faire des ſavantes! J'applaudis au contraire de bon cœur, à votre légiſlateur des mœurs, le ſeul Poëte philoſophe du dernier

ſiecle (1), d'avoir couvert de ridicule cette eſpece pédanteſque. Je ſuis encore plus éloignée de les porter à négliger les agrémens de la figure; car leur premiere deſtination eſt de plaire; je voudrois ſeulement qu'elles ne bornaſſent pas leur gloire, comme elles le font, à cet unique avantage; mais qu'elles acquiſſent aſſez de ſolidité dans le caractere, pour être en état de rendre à l'humanité le grand ſervice que je leur propoſe. Croyez-vous que nos ancêtres, les Gaulois & les Germains, euſſent appellé les femmes à leurs plus importantes délibérations, ſe fuſſent conduits, dans les grandes affaires, par leurs conſeils; enfin qu'ils euſſent imaginé, que la femme renferme quelque choſe de divin, ſi celles de ce tems-là

(1) Moliere.

n'euſſent été qu'aimables & frivoles ? Soyez sûr qu'ils n'avoient pour elles une ſi haute eſtime, que parce qu'aux agrémens de leur ſexe elles joignoient une ame forte. Chargées du ſoin important de l'éducation des hommes, c'étoient elles qui jettoient, dans ces cœurs agreſtes, les premieres ſemences de la juſtice & de la valeur : elles ſeules pouvoient tempérer l'âpreté des mœurs que l'on contracte dans les camps, & modérer la férocité des guerriers, toujours ſous les armes & couverts de ſang. Souvent même, en partageant avec eux les dangers, en combattant à leurs côtés, elles ſe montroient dignes d'être aſſociées à la gloire de la nation, & faiſoient dire à Tacite : « C'eſt à la ſociété des femmes, que les Germains devoient » leur courage dans les combats, &

» leur ſageſſe dans les conſeils ». Mais je ſuis bien ſûre, que de pareilles femmes ne ſe trouvoient pas mal, comme le ſont celles d'aujourd'hui, en voyant une ſouris.... *La ſuite l'ordinaire prochain.* Mon pere m'avertit que nous ſommes ce ſoir du ſouper que l'hôtel-de-ville donne à M. l'Intendant, à l'occaſion de ſa convaleſcence. Il faut aller ſe mettre ſous les armes. Je fais une ſi bonne part de mon exiſtence à la raiſon, qu'elle n'a pas lieu de ſe plaindre de mon goût pour les fêtes, les ſpectacles, la chaſſe, & tous les plaiſirs honnêtes.

## LETTRE XIV.

IL eſt bien juſte, Monſieur, que, ſi je vous expoſe à la fatigue de lire mes éternelles diſſertations, je continue à vous faire part de mes amuſemens. La fête, dont je vous ai parlé dans ma derniere lettre, a été très-ingénieuſe, même poétique. Je vous ai dit que celui qu'elle avoit pour objet étoit M. l'Intendant. Son adminiſtration, pleine d'humanité, le fait chérir dans cette province. Je ne vous parlerai, ni du ſouper, ni du feu d'artifice, mais bien de la comédie, & du bal. Les officiers de l'hôtel-de-ville avoient tout concerté avec Meſſieurs de notre académie : ils avoient raſſemblé des comédiens, des danſeurs & des muſi-

ciens. Nous avons eu tragédie & opéra comique, auſſi bien joués qu'on peut le deſirer en province ; mais le bal, ſur-tout, fut charmant, par les trois ballets, ou entrées, que l'on y entremêla, avec une intelligence qui nous a tous enchantés.

Il y avoit environ une heure & demie que l'on danſoit, lorſqu'au ſon d'une fanfare, quatre danſeurs, & autant de danſeuſes, en habits de caractere, ouvrirent la premiere entrée, après avoir chanté les couplets, qui annonçoient que les corps d'arts & métiers de la ville demandoient à prendre part, par leurs députés, à la joie des officiers municipaux, & vouloient préſenter au héros de la fête les eſſais de leurs différentes profeſſions. Auſſitôt on vit paroître grand nombre de danſeurs & de danſeuſes, en habits qui

déſignoient leur état, & qui étoient très-galans. Ils portoient, les uns des viandes froides, d'autres des pâtiſſeries, des confitures, des vins, des liqueurs chaudes & froides, & du punch : tout cela fut poſé, en cadence, ſur de grands buffets qui étoient diſpoſés aux deux bouts de la ſalle : après quoi ils exécuterent un ballet très-bien entendu.

Lorſqu'il fut fini, les danſes particulieres reçommencerent, juſqu'au moment où l'on entendit un concerto de muſettes & de hautbois, qui annonçoient les gens de la campagne, que le même deſſein amenoit ; deux jolies bergeres, & leurs bergers, étoient à leur tête : après avoir exécuté quelques pas, ils nous chanterent une paſtorale très-ingénue, & accommodée au but de la fête : ceux qui les ſuivoient

portoient, les femmes, des corbeilles remplies des plus belles fleurs, les hommes, des pyramides de tous les fruits de la saison : ces fleurs furent distribuées aux dames, & les fruits posés sur les buffets, le tout au son des instrumens champêtres ; ensuite ballet, dans le costume des gens qui l'exécutoient : à la fin parurent quatre bergeres, qui tenoient enchaînés, avec des guirlandes, autant de bergers. Je n'eus pas de peine à remarquer que ces deux quadrilles affectoient de diriger leurs mouvemens, leurs gestes, & leurs regards, vers moi pere & moi. Pour vous expliquer ce petit mystere, où d'abord nous ne comprenions rien, il faut que vous sachiez que, par une indiscrétion dont j'ignore encore l'auteur, on avoit trahi le secret, que nous avions recommandé, sur le plaisir

que nous nous étions procuré de délivrer des prisons, quelques malheureux peres de famille de notre village, détenus pour dettes. C'étoit là le sujet de la distinction que nous recevions. Les mouvemens de nos danseurs les approcherent de nous; les bergeres ôterent aux captifs leurs chaînes, & les mirent à nos pieds; les airs d'allégresse retentirent, & furent interrompus par des applaudissemens, qui nous causerent un trouble que je ne saurois vous peindre.

Comme l'esprit d'observation me suit par-tout, je me demandois à moi-même, dans ce moment, pourquoi les François de la capitale, si ingénieux dans le raffinement des plaisirs, ne s'avisoient pas de couper, par des intermedes aussi gais, la monotonie de leurs bals publics? Je sais qu'ils sont donnés

avec une intelligence infinie, & une grande magnificence : cependant on voit quelquefois l'empreinte de l'ennui sur les visages, parce que l'on y éprouve souvent plus de fatigue, que de plaisir. Tout spectacle qui ne parle qu'aux yeux, sans rien dire à l'esprit, produira toujours ce triste effet. Croyez-vous, qu'en les accompagnant de quelques entrées pittoresques, mêlées de couplets faits pour l'occasion, vous ne parvinssiez pas, vous, les peres du vaudeville, & les plus aimables chansonniers de l'univers, à les rendre plus piquans ? Mais, pour y réussir, il faudroit que ces bals fussent des assemblées choisies, & non pas des foules à s'étouffer ; peut-être pourroit-on ménager, dans les salles, une estrade pour les acteurs de ces intermedes. Je sens cependant combien cela est difficile

dans une capitale immenſe, dont les habitans ſe précipitent, avec fureur, dans les fêtes publiques. Enfin, pourquoi vos édiles de Paris, s'ils adoptoient mon idée, n'imiteroient-ils pas la galanterie que ceux d'ici viennent de nous faire? A la fin du bal, on nous a diſtribué, imprimées & notées, les jolies chanſons que nous venions d'entendre. Si cette méthode étoit ſuivie, on jouiroit encore de la fête chez ſoi, en répétant ces gaietés avec ſes amis.

Nous recommençâmes à danſer juſqu'au troiſieme intermede, qui s'ouvrit par deux danſeurs, en habits de ſuiſſes, qui refuſoient l'entrée à un arlequin & à un ſcaramouche, à cauſe de la ſingularité de leurs figures. Ces deux perſonnages prétendoient, par des couplets, qu'ils étoient les coureurs de

quatre ambaſſadrices, qui venoient d'arriver en France. Ils exécuterent enſuite, avec les deux fuiſſes, un combat pantomime très-comique, qui finit lorſqu'on vit entrer la Renommée, ſonnant de la trompette, & ſuivie de Mercure. Ce meſſager des cieux nous annonça, toujours par de jolis couplets, que les dieux de l'Olimpe, inſtruits des vertus du Prince, qui gouverne la France, l'avoient chargé de partir, avec la Renommée, pour aller publier ſa gloire dans les quatre parties du monde, & d'en amener en France les ambaſſadeurs, parce que leur volonté ſuprême étoit, que tous les Rois de la terre le priſſent pour modele. De-là l'éloge très-mérité de votre Monarque, qu'on loua, ſur-tout, de l'heureux choix qu'il fait faire de ſes Miniſtres, & de ceux qui le repréſen-

tent dans les provinces; d'autres couplets étoient consacrés à célébrer la beauté & les grandes qualités du cœur & de l'esprit, qui font, de son auguste épouse, l'idole de la nation.

Il n'y avoit pas moyen de refuser l'entrée à des gens, qui s'annonçoient si honnêtement : aussi vîmes-nous arriver les quatre ambassadrices, menans avec elles chacune un danseur, avec les attributs de son pays. L'Asiatique & l'Africain peignirent, par de vives couleurs, les malheurs du despotisme sous lequel ils gémissoient, & félicitèrent les François, de vivre sous un Prince juste & bienfaisant : leurs femmes déplorerent, mais très-gaiement, les ennuis de l'esclavage dans lequel on les retient : elles insisterent, avec une force assez plaisante, sur les privations qu'elles éprouvoient

dans le ſerrail. Le Péruvien & ſa compagne ne parurent pas plus contens, que les autres, de leur deſtinée : mais, ce qui produiſit le plus grand effet, ce fut le couple de l'Amérique ſeptentrionale. Quel beau champ il préſentoit au Poëte, pour célébrer le bien ineſtimable de la liberté, rendue à une nation entiere, par la puiſſance du Roi, & par la valeur de ſes guerriers. Auſſi les glorieux efforts de Louis XVI, en faveur de ſes alliés, le ſuccès de ſes armes, ſon noble déſintéreſſement dans cette révolution mémorable, furent-ils chantés, avec un enthouſiaſme, qui gagna les aſſiſtans. Toute l'aſſemblée répondoit par des applaudiſſemens multipliés, par des cris de joie, par des, *vive le Roi & la Reine*, répétés avec tranſport; enſorte que danſeurs, chanteurs, ſpectateurs, tous

ſe trouvoient dans la même ivreſſe d'amour pour leur Prince....., & il étoit déja grand jour, que nous croyons n'être encore qu'à minuit.

## LETTRE XV.

JE ſais, Monſieur, que les femmes ne ſont pas toujours en ſituation de donner des conſeils aux jeunes gens: on ne fera pas, d'une jeune perſonne à marier, le précepteur de celui qui aſpire à ſa main; mais cette perſonne n'eſt preſque jamais ſans une mere, ou une parente qui la dirige; & voilà mon précepteur tout trouvé: après tout, n'eſt-il donc qu'une façon de contribuer à l'éducation des hommes? La plus efficace ne ſeroit-elle pas l'exemple? S'ils trouvoient en nous les qualités

ſolides, les connoiſſances acquiſes, dont je vous parlois dans ma précédente lettre; s'ils étoient bien perſuadés, qu'on ne pourra nous plaire, ſans être ſoi-même doué de ces qualités, croyez-vous qu'ils ne fiſſent pas les plus grands efforts pour les acquérir? En eſt-il un, qui, ſe ſentant inepte, ignorant, ou puſillanime, osât s'unir à une femme qui auroit ſur lui cette ſupériorité perſonnelle, dont, intérieurement, il ne pourroit méconnoître l'empire? Croyez-moi, quelqu'idée qu'il ſe formât de l'autorité maritale, il ne s'expoſeroit point à vouloir l'exercer ſur une femme qui auroit droit de le mépriſer. Auſſi le nœud de mon ſyſtême ſur l'influence des femmes dans l'éducation des hommes, eſt-il que, pour parvenir au but que je propoſe à mes pareilles, elles doivent

commencer par ſe former elles-mêmes, par ſe donner cette conſiſtance perſonnelle, qui réveille l'attention des hommes, & qui leur faſſe ſentir la néceſſité du mérite qu'ils doivent avoir, pour plaire à des femmes éclairées. Je ſuppoſe cette conſiſtance acquiſe, vous verriez que nous ne mettrions plus notre gloire à relever de ſimples ridicules dans les manieres, ou dans les habitudes du corps; petit mérite, que les enfans ont à un dégré encore plus éminent que nous; nos jugemens rouleroient ſur des choſes bien plus importantes; comme ils porteroient coup, on ne s'en moqueroit plus. Voyez quel reſſort les femmes ont donné à la valeur, lorſque, dans les temps de chevalerie, elles ont aſſigné les rangs & diſtribué les prix; quel aiguillon pour les lâches, que de ſe voir mépriſer

par de jolies femmes. Qu'elles ſe mettent donc en état de devenir les juges éclairés, & la récompenſe de tous les autres genres de mérite, & nous les verrons jouer, dans la ſociété, le rôle qui leur appartient : elles ſortiront de cette ſorte de *deſpect* que mérite leur ineptie. Il ne faudra pas, pour cela, qu'elles tiennent école de morale, & que leur commerce ſente la pédanterie : la ſeule opinion que l'on aura de leurs lumieres & de la juſteſſe de leur jugement, fera tout : quand les hommes ſeront bien perſuadés, qu'il n'y aura de ridicules & de malheureux, auprès de nous, que les ſots & les vicieux, vous verrez, dans les mœurs, une révolution totale.

Envain voudroit-on rejetter ces idées, par la crainte, que tant de raiſon, dans un ſexe aimable, ne nuiſît

à ſes agrémens, & ne fît diſparoître cette aiſance, cette gaieté précieuſe, qui fait le charme de ſon commerce. Je ſuis perſuadée, comme vous, Monſieur, que pluſieurs de nos défauts tiennent de ſi près à des vertus, que c'eſt une entrepriſe délicate, de vouloir nous en corriger; mais il eſt en tout une juſte meſure. J'ai déja pris la précaution d'avertir les femmes, en les excitant à s'inſtruire, de ne pas donner dans l'excès, de devenir des ſavantes, & de négliger les talens de plaire par les graces de leur ſexe. Cette modération ne me paroît même pas difficile à ſaiſir, quand j'en vois tant d'exemples dans la meilleure compagnie. Je ne me ſuis point encore apperçue, que parce que Madame la Préſidente de ***, Madame la Ducheſſe de ***, & d'autres, réuniſſent

aux charmes de la beauté, beaucoup d'inſtruction, une grande pureté de mœurs, & un goût exquis en littérature, leur ſociété en fût moins amuſante. Rappellez-vous, cependant, qu'aucun de vos étourdis, ou de vos merveilleux, n'oſe y paroître, ou ne s'y pas montrer ſous les dehors convenables. Le grand malheur, après tout, de ne pas amuſer de pareils colifichets ! Pourquoi la gaieté douce, que la ſérénité d'une ame honnête produit, ceſſeroit-elle d'être préférable aux convulſions des ris tumultueux & factices, que le commun des hommes regarde comme un plaiſir ? Suivant eux, l'on eſt triſte lorſqu'on n'eſt pas fou : je ſoutiens, au contraire, qu'il n'y a de véritable gaieté que dans les ames qui regnent le calme de l'innocence & la culture de l'eſprit : mais ce,

n'eſt que par le ſoin que nous prenons d'étendre nos connoiſſances, que l'on parvient à cette égalité d'humeur, à cette ſûreté de caractere, qui ſont le vrai charme de la ſociété, & déterminent les cœurs à ſe livrer, & l'ame à s'épanouir.....

Mais enfin, quand j'irois juſqu'à porter les femmes à donner des avis directs à leurs amans, quel grand inconvénient pourroit-on donc y trouver ? La belle Agnès perdit-elle rien de ſon mérite, ou de ſes charmes, pour avoir donné à Charles VII un conſeil qui le rendit à lui-même, & le détermina à mériter, par ſon courage, l'eſtime d'une femme, qui ne vouloit être la maîtreſſe que d'un héros ? Qui pourra dire, que ce n'eſt pas à cet avis ſublime, que la France dût l'expulſion d'un ennemi, prêt à en

faire une province angloiſe ? Si j'euſſe été ſa contemporaine, j'aurois laiſſé les hommes adorer ſes charmes, & je lui aurois érigé une ſtatue. Jamais amante l'a-t-elle mieux méritée, puiſqu'elle a eu le courage de riſquer de perdre ſon empire, en diſant une vérité, qui ne pouvoit être utile qu'à ſon amant ? Trouvez-moi dans l'hiſtoire, même dans tous les ouvrages d'imagination, un trait comparable à celui-là. Voilà, ſuivant moi, le véritable amour : un grand cœur ne doit le prouver, que par le ſacrifice de ſoi-même ; il s'expoſe au plus grand des dangers, à celui de déplaire, pourvu qu'il contribue à la gloire de ſon amant : toute femme qui n'a pas aſſez d'élévation pour aimer ainſi, peut bien être belle & raviſſante, mais elle n'aura jamais qu'une ame vulgaire, incapable

incapable de reſſentir ce feu divin, qui porte à l'oubli de ſoi-même, à l'abandon de ſes intérêts les plus chers, & ne permet d'exiſter, que pour l'avantage de l'objet aimé.

## LETTRE XVI.

IL s'en faut beaucoup, Monſieur, que je ſois bleſſée des objections que vous me faites; c'eſt du choc de la contradiction que naît la lumiere : je ſuis, au contraire, charmée de trouver en vous un adverſaire, qui m'étonne ſouvent par la force de ſes raiſonnemens; & je vous avouerai, avec franchiſe, que je n'aurois pas imaginé qu'on pût réunir, comme vous le faites, une auſſi bonne logique à la vivacité de votre caractere; j'ai même quelquefois

recours à mon pere, pour le faire juger entre vous & moi. Cet aveu doit vous prouver, que j'ai de mes idées la défiance convenable. Mon cher Montaigne m'a persuadée, « que toute opi» nion est un pot à deux anses, que » l'un peut prendre à gauche, l'autre » à dextre... Que sais-je!... » La même sincérité m'oblige à vous dire, que nous ne nous dissimulons point combien il peut être difficile, en premier lieu, de persuader, que les femmes sont susceptibles d'une éducation plus solide; que celle qu'on leur donne, & ensuite de faire sentir tous les avantages que la société peut en retirer. Il n'est pas douteux que cette réforme n'est point l'ouvrage d'un jour; mais si jamais on ne la propose, si jamais quelqu'Ecrivain célebre ne seconde ma foiblesse, comment pourra s'opérer

un auſſi grand bien ? Trouvez-moi quelque vérité utile, qu'il n'ait pas fallu propoſer avec des ménagemens, retourner de tous les ſens, ſoutenir long-temps, & avec courage, avant que de la faire recevoir ? Combien même ont coûté la fortune, le repos & la vie à leurs auteurs, ou à leurs champions ! Les dégoûts, les dangers auxquels elles les ont ſi ſouvent expoſés, n'ont-ils pas fait dire à l'un de vos plus eſtimables Savans, qu'ayant la main pleine de vérités, il ne l'ouvriroit pas pour en faire part aux hommes. Heureuſement celle que je propoſe ne ſauroit faire courir de riſque à ceux qui pourront s'en rendre les apôtres. Quel danger pourroit craindre, par exemple, un homme ſupérieur, en formant, pour mon ſexe, un bon plan d'éducation morale, dont toutes

les parties tendroient au but que j'enviſage ? Seroit-il ſi difficile que vous le penſez, de trouver, d'après ce plan, des maîtres & des maîtreſſes qui fiſſent profeſſion d'enſeigner aux jeunes perſonnes la morale & les belles-lettres, & de rapporter, au profit des mœurs, l'hiſtoire, la géographie, & les autres connoiſſances, dont on ne leur donne qu'une teinture ? Quel fruit peuvent-elles retirer de ces études pour leur conduite, ſi vous ne les avertiſſez pas des ſecours qu'elles y trouveront, pour ſe former le jugement & le caractere, pour ſe guérir de leurs préjugés, & les faire rougir de tous ces enfantillages, qui dégradent les femmes auxquelles ces ſecours ont manqué.

Je ſuppoſe donc mes pareilles élevées avec ces ſoins, & je vous demande,

ſi j'ai eu tort de dire, qu'une femme éclairée ſeroit le ſeul guide qui pût venir au ſecours d'un jeune homme qui entre dans le monde ; comme alors l'autorité des maîtres, & preſque toute celle des parens, ceſſe, ils ne peuvent plus être arrêtés que par un frein qu'ils s'impoſent à eux-mêmes. Je dirai même, que les ſervices de ce genre de femmes, ſont l'unique reſſource, pour ſauver une des claſſes d'hommes les plus importans de la ſociété : ce ſont les riches héritiers, les fils uniques, ou, ce qu'on appelle ordinairement, les enfans gâtés ; êtres ſi précieux à des parens aveuglés par une affection inſenſée, qu'elle leur a fait préférer de laiſſer leurs enfans ſans culture, à la triſte néceſſité de les affliger, par l'ennui de l'application. Ne pourroit-on pas leur dire : ou vos

enfans doivent vivre dans l'état social, ou vous les destinez à la vie des sauvages. Quoi ! vous voulez qu'ils profitent de tous les avantages de la société, sans y mettre leur contingent ? Vous ignorez donc que la vie sociale n'est autre chose que le sacrifice continuel de nos humeurs, de nos emportemens, de nos intérêts personnels ? Et vous espérez qu'un homme, qui n'aura jamais été contrarié dans ses goûts, jamais contraint dans ses passions, jamais assujetti à l'attention, sur lui-même & sur les autres, puisse se faire supporter dans une société où l'on fera, sans cesse, pour eux ces sacrifices ? Combien trouvons-nous de ces êtres malheureux, qui, livrés à une imagination ardente, impatiens de tout frein, ne voyant jamais qu'eux seuls, incapables d'avoir une volonté

fixe, parce qu'ils ſe ſont accoutumés, dès l'enfance, à céder à tous leurs caprices, flottans ſans ceſſe dans une inquiétude, qui devient le ſupplice de leur vie, & le tourment de ceux qui leur appartiennent, perdent tout le fruit des excellentes qualités qu'ils ont d'ailleurs ! Et pourquoi ? C'eſt qu'ils ont appartenu à des parens, qui croyoient ne pouvoir les aimer qu'en les abandonnant à eux-mêmes, qui craignoient d'affliger un inſtant des perſonnages auſſi importans. Par qui pourrons-nous donc eſpérer de faire dompter ces courſiers fougueux ? Je le répete, par une femme eſtimable, adroite, éclairée, & qui penſera avec aſſez d'élévation, pour entreprendre de rendre agréable & utile à la ſociété, un homme, qui alloit en devenir le ſcandale.

## LETTRE XVII.

LORSQUE je vous écris, Monſieur, je ſuis ſi occupée de vous, & de mes amies, (les femmes) que j'ai toujours oublié de vous faire part d'une bonne fortune qui m'eſt arrivée; vous ſavez, qu'en occupant le château..... nous prenons la place du Seigneur du village : nous n'avons pas voulu que les habitans perdiſſent au change. La ſanté de mon pere exige bien un régime, qui doit être dirigé par un Médecin; mais l'utilité de ces ſecours eſt heureuſement aſſez rare : cependant nous avons cru devoir, pour l'avantage des gens qui nous environnent, nous arranger de façon que notre Eſculape vînt, deux fois la ſemaine, viſiter nos

habitans. Oſerai-je vous confier un ſecret, qui, étant public, auroit l'air d'un trait de ſatyre, contre la plupart des honnêtes gens que j'ai vu dans ce pays-ci; ce Médecin y eſt le ſeul homme à qui l'on puiſſe parler. En général vos Seigneurs mont paru des gens très-profonds dans les ſciences de la chaſſe, du palais, & de la table: tirez-les des diſſertations ſur les chevaux, les chiens, les vins, & les droits ſeigneuriaux, vous ne trouverez plus que d'éternels récits de ſiéges & de batailles, & de grandes victoires remportées (en Juſtice) par eux, ou leurs ancêtres, ſur leurs curés, ou leurs payſans.

Ils m'offrent cependant un beau côté : c'eſt qu'en deux ou trois entrevues, vous êtes en état de les connoître. A Paris, tout le monde paroît

avoir le même caractere ; les ames n'y ont point de phiſionomie marquée. L'habitude où l'on y eſt de vivre dans le grand monde, & dans des ſociétés de différentes nuances, accoutumé à prendre l'extérieur & le langage, qui peuvent le mieux s'accorder avec ces divers tons : l'on y ſubſtitue un air de politeſſe générale, à ſa conſtitution perſonnelle, & il eſt très-difficile à un étranger de percer le myſtere dont chacun s'enveloppe : le bal eſt quelquefois fini, avant que vous ayez pu connoître le maſque que vous pourſuiviez. Au lieu que, dans les provinces, les hommes ſe livrent davantage à leur caractere propre : moins habitués à la contrainte, ils ſont plus eux-mêmes ; cette franchiſe, qui les rend ſi eſtimables, leur donne une ſorte de bruſquerie, qui vous dévoile, en peu

de temps, leurs bonnes ou mauvaiſes qualités, & les étrangers ſont bien plutôt à leur aiſe avec eux, qu'avec tous vos hommes charmans & indéchiffrables de la cour ou de la ville.

L'eſprit ne peut donc gueres être ſatisfait qu'avec le Docteur; auſſi lui fais-je l'accueil le plus riant: nous parlons morale, belles-lettres, hiſtoire naturelle, phyſique, &c. Il eſt enchanté de voir une femme, dont l'éducation s'eſt étendue juſqu'à recevoir quelques notions de l'art de guérir, & loue beaucoup les Anglois de vaincre la foibleſſe de notre ſexe, en le familiariſant avec les infirmités humaines: je lui en ai fait ſentir encore plus l'avantage, en lui diſant, que le ſéjour que nous faiſons dans des terres très-éloignées des ſecours, nous détermine à prendre quelques connoiſſances des

remedes ordinaires, & des opérations chirurgicales les plus preſſantes ; que c'eſt ce qui détermine nos parens nous mener dans les hôpitaux, pour acquérir les premieres idées des ſoulagemens que nous pouvons donner, dans le beſoin. Eh ! quelles obligations n'ai-je pas aux miens de m'avoir miſe en état de rendre des ſervices perſonnels au plus cher des peres, lorſqu'il revint du combat de.... avec un bras fracaſſé ? Aurois-je pu ſouffrir que quelqu'autre que moi ſoignât ſa bleſſure ?

J'ai donc quelquefois fait voir à mon Médecin, que j'avois aſſez bien profité des leçons qu'on m'avoit données, pour lui ſervir de ſecond, en panſant une plaie avec dextérité, & faiſant une ſaignée auſſi légérement qu'il pût le deſirer : c'eſt même ce qui vient

de m'arriver dans le moment : la femme du fermier a reçu, ce matin, un coup très-violent, qui ſeroit devenu dangereux, s'il eût fallu aller à la ville chercher un Chirurgien. Que ne puis-je vous exprimer, M. le Comte, la douce ſatisfaction que j'ai reſſentie, en contribuant à la ſauver ! combien j'étois glorieuſe de me trouver en état de lui ouvrir ſur le champ la veine, & de mettre le premier appareil à la bleſſure ! Non, Meſſieurs les gens riches, la véritable bienfaiſance n'eſt point d'envoyer, par des mains tierces, votre ſuperflu aux malheureux, c'eſt de payer, auprès d'eux, de votre perſonne, en les aſſiſtant directement, en les conſolant, vous-même, par votre préſence & par vos propres ſoins. Voulez-vous apprendre à ſouffrir, à mourir avec courage, laiſſez-là tous

vos Philoſophes, approchez du lit d'un payſan, prêt à payer un tribut, dont vous vous faites des images ſi fauſſes & ſi capables de troubler vos derniers momens ; au lieu de ces regrets de la vie, de ces frayeurs de la mort, qui tourmentent un moribond, dans vos palais, vous y verrez la réſignation, le calme ; & ſouvent l'indifférence, dont vos ſavans ſyſtêmes ne ſont que le menſonge ; tous les viſages de la famille vous offriront l'empreinte de la vraie douleur, parce que cette famille fait preſque toujours une grande perte, & vous, vous laiſſez à la vôtre nombre de tentations de ſe conſoler..... Si quelques-unes de vos Dames, Monſieur, s'étoient trouvées à ma place, ce matin, & qu'elles euſſent vu notre fermière étendue, ſans connoiſſance, & pleine de ſang, que

ſeroit-il arrivé? Elles ſe ſeroient évanouies, ſuivant l'uſage, c'eſt tout le ſervice qu'elles euſſent pu rendre; ou, ſi leur ſenſibilité ne les eût pas menées juſques-là, auroient-elles daigné employer de belles mains, compromettre une parure élégante, pour ſecourir, elles-mêmes, un objet auſſi dégoûtant? N'allez cependant pas croire, qu'en vous faiſant ce récit, je prétende qu'on dût donner aux femmes françoiſes ces connoiſſances; elles n'en ont pas beſoin, puiſqu'elles ne ſont preſque jamais dans le cas d'en faire uſage. Cependant qui leur a répondu qu'elles n'auront jamais de pere ou de mari bleſſés? J'ai ſeulement voulu vous faire part d'un des plaiſirs les plus purs que j'aie goûté dans ce pays-ci, & vous apprendre, que je paſſe de très-agréables momens, depuis que j'ai découvert

un homme, avec lequel on puiſſe penſer & s'inſtruire.

## LETTRE XVIII.

CE ne ſera pas un homme qui vous écrira aujourd'hui, Monſieur, c'eſt une femme, & une femme ſenſible à tout ce que vous faites pour lui plaire. Avec de l'eſprit, on peut paroître très-épris; on ne le prouve jamais que par les ſacrifices, & je vois que vous en faites pour moi, puiſque mes conſeils vous ont été utiles, & qu'au lieu de vous livrer entiérement à la diſſipation, vous vous occupez ſérieuſement de votre état. Quand le travail de cabinet ne feroit qu'une variété dans notre vie, quand il ne ſerviroit qu'à vous mieux faire goûter les autres plaiſirs,

avouez que c'eſt déja un grand avantage; ce ſera bien autre choſe, lorſque vos progrès vous encourageront. Je vois cependant un grand obſtacle à ces progrès, ſi vous vous livrez au ſentiment que je découvre dans votre lettre. On vous a fait part de mes ſuccès dans ce pays-ci; vous ſavez que j'y ai fait des conquêtes aſſez glorieuſes, & voilà la tête de mon jeune homme qui fermente, qui s'inquiete, & qui, paſſez-moi le terme, déraiſonne. Je devrois être enchantée de vos alarmes, & dire, avec un de vos charmans Poëtes : *Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.* Mais j'ai le malheur de différer des autres femmes, en ce point, comme dans beaucoup d'autres. Ce ſentiment-là, dans un homme, ne me flatteroit, ni ne m'offenſeroit; tout ce que je pourrois faire, c'eſt de

le plaindre, dès que ce seroit un tourment pour lui. J'ai souvent réfléchi sur cette passion, & ne puis encore la définir; la jalousie m'a toujours paru formée par deux sentimens absolument contraires entr'eux, la vanité & la modestie; toute préférence, accordée sur nous, blesse la première; mais la crainte de voir accorder cette préférence naît de la seconde; car un homme qui seroit sûr de lui, ne redouteroit aucune concurrence: il n'est donc jaloux, que parce qu'il sent qu'un autre peut l'emporter sur lui, par un mérite supérieur. Me direz-vous que ce n'est pas toujours par le mérite, qu'une femme accorde à l'un de ses amans cet avantage, & qu'on en a vu préférer des especes, à des hommes infiniment estimables? Eh! Monsieur, dans ce cas, que vous

importe le ſuffrage donné par le caprice, ou la légéreté. Comment ſe fait-il que vous croyez être humilié par le jugement d'une perſonne que vous ne pouvez eſtimer; &, s'il vous offenſe, pouvez-vous vous diſſimuler que c'eſt votre faute, puiſque vous attachez tant d'importance au ſuffrage d'une folle? Je connois, ſur cette matiere, la grande maxime, qu'en fait de ſentiment, on ne raiſonne pas; c'eſt-à-dire, qu'en avouant une foibleſſe, la voilà juſtifiée: combien de maximes, comme celles-là, paroîtroient-elles puériles, ſi on étoit aſſez perſuadé qu'une erreur, qui fait le tourment de la vie de ceux qui s'y livrent, mérite bien aſſurément, qu'on daigne au moins voir ſi l'on ne pourroit pas s'en délivrer, en la ſoumettant à l'examen? C'eſt une nation de

boiteux, qui regarde comme un fou quiconque eſſaie à marcher droit. Je ſens bien que, dans l'état où ſont aujourd'hui la plupart des jolies femmes, ſans culture d'eſprit, ſans conſiſtance dans le caractere, ſans fermeté dans l'ame, un homme n'eſt pas trop en sûreté avec elles; mais auſſi que de raiſons ne lui fourniſſent-elles pas de ſe conſoler de leur perte? Suppoſez-les avec les lumieres néceſſaires, pour ſavoir apprécier le mérite, avec la hauteur intérieure que donne la conſcience de ce qu'on vaut, avec le reſpect que ces ſentimens nous donnent pour nous-mêmes, & vous verrez diſparoître les alarmes de la jalouſie, & les inconſtances, ſi aviliſſantes pour celle qui ſe les permet. Les hommes ne nous traiteront plus comme de jolis enfans, ſans conſéquence; ils ne ſe feront plus un

jeu de nos légéretés; &, quiconque aura mérité notre diſgrace, ſe verra un homme flétri. Alors, Monſieur, je vous paſſerai la crainte d'être ſupplanté, parce que ce malheur pourroit nuire à votre réputation; mais, dans l'état actuel des choſes, je trouve, en vérité, les hommes bien bons d'attacher tant de prix au cœur d'une femme; s'il vient à le perdre, le grand malheur! cent autres femmes plus jolies, & auſſi légeres, s'empreſſeront de le conſoler : il comptera ſes jours par ſes conquêtes, & ſans ceſſe agité par la recherche du plaiſir & du bonheur, il deviendra vieux, ſans avoir aimé, ſans trouver un objet digne d'occuper ſon ame, ſans avoir été lui-même eſtimé. C'eſt donc là pour vous, Meſſieurs, la ſuprême félicité; voilà donc l'objet des ſollicitudes de notre vie, & vous

croyez avoir vécu, quand vous avez rempli cette brillante carriere; je vous en fais, de bon cœur, mon compliment.... A mon égard, il eſt certain que des conquêtes de bal, ou de concert, peuvent flatter ma vanité; j'ai même toujours cherché à prendre l'extérieur, qui plaît aux François; mais je me crois aſſez sûre de moi, pour vous répondre que des hommes, dont je ne vois que l'écorce, ne feront jamais aucune impreſſion ſur mon cœur: ils ſont peut-être eux-mêmes bien éloignés d'y prétendre; en tout cas, ce ſeroit tant pis pour eux; ils ne cherchent qu'à s'amuſer; je tâche, par ma gaieté, de fournir mon contingent à la ſociété; dès que je leur verrai d'autres projets, repoſez-vous ſur moi du ſoin de les en guérir. Après tout, ſi vous étiez mon mari, je vous prierois

de vous en rapporter à un juſte appréciateur des bienſéances. Monteſquieu vous diroit : « qu'une honnête femme, » en ſe réſervant pour les plaiſirs d'un » ſeul, peut contribuer à l'amuſement » de tous ».

Mais je ſuppoſe, pour un moment, que nous euſſions un jour l'un pour l'autre de ces ſentimens, ſur leſquels je ne veux pas m'examiner, ſoyez perſuadé que je n'aurois jamais l'adreſſe de vous inquiéter, pour mettre votre cœur à l'épreuve ; tout manege me révolte : je vous aimerois tout rondement, c'eſt-à-dire, que je me livrerois ſans réſerve, inquiétude, ni précaution, à celui que j'eſtimerois aſſez pour lui confier mon bonheur, & le rendre maître abſolu de mon exiſtence. Nos ennemis prétendent, que l'artifice & la vanité forment le fond du

caractere des femmes : tenez pour certain, que la franchiſe & la fierté, ſont la baſe du mien.

## LETTRE XIX.

SI nous continuions, Monſieur, à diſſerter ſur l'amour, nous tomberions dans les lieux communs des romans ; bientôt notre commerce deviendroit inſipide : permettez donc que je reprenne mes habits d'homme, & que je revienne à mes cheres Gauloiſes : pourquoi avez-vous entrepris de plaire à une raiſonneuſe ? N'allez pas croire, au moins, que je vouluſſe que les femmes de nos jours euſſent la rudeſſe qui devoit régner alors : au contraire, je n'ai d'eſpérance dans les modernes, que parce que je les crois,

par

par leurs agrémens, très-capables de faire aimer les vertus, dont je voudrois qu'elles entrepriſſent d'orner les hommes. La raiſon n'a ſi peu d'empire ſur nous, que par la faute de ceux qui nous la préſentent. Si j'avois les connoiſſances néceſſaires pour faire le plan d'une bonne éducation, j'emploierois le premier chapitre à donner des préceptes aux Inſtituteurs, avant que de m'occuper des éleves. Songez bien, leur dirois-je, que la nature nous donne de l'éloignement pour l'application & l'étude; ſi vous contrariez trop directement cette averſion, vous riſquez de vous rendre odieux, & de révolter votre diſciple contre les vérités que vous lui préſentez. Employez autant d'adreſſe pour lui faire recevoir la vérité, que les méchans en mettent pour accréditer le menſonge; rien n'eſt ſi

difficile que de faire aimer aux hommes leurs véritables avantages. Quand, en Pologne, on a voulu tirer le peuple de l'eſclavage, il s'y eſt refuſé. Il faut donc commencer, avec adreſſe, par faire deſirer le bien que l'on propoſe; &, s'il eſt jamais permis d'employer la ruſe, c'eſt pour l'avantage de l'humanité, en l'attirant par l'eſpérance du plaiſir. On a prétendu que l'Apologue a pris naiſſance dans les états deſpotiques de l'Aſie, parce que les ſages ne pouvoient donner des leçons, que par ce détour ingénieux, à des maîtres redoutables: je ſuis, moi, perſuadée que les fables ſont le fruit d'une méditation profonde; leur Inventeur aura ſenti, que le meilleur moyen de rendre agréable aux hommes l'inſtruction, c'étoit de la préſenter à titre d'amuſement, & de les diriger vers le bien,

ſans qu'ils puſſent ſe douter du deſſein qu'on avoit de combattre leurs goûts, ou de les expoſer à la fatigue de l'attention. Quel moyen plus ſéduiſant pourroit-on employer pour faire aimer la vérité, que de la faire préſenter par la main de l'Amour? Si les femmes ont déja naturellement tant d'aſcendant ſur les hommes, s'ils les reconnoiſſent comme les vrais juges du mérite perſonnel; ſi la paſſion de leur plaire les détermine aux ſacrifices les plus difficiles, comment ne recevroient-ils pas, avec le même empreſſement, les impreſſions qu'elles entreprendroient de leur donner, pour les porter à acquérir des vertus, ſans leſquelles ils ne pourroient ſe flatter de réuſſir auprès d'elles; & alors quels ſervices ne rendroient-elles pas à l'humanité? Si toutes les femmes pouvoient m'enten-

dre, je leur dirois, aux riſques de les fâcher :

Vous ne cherchez à régner ſur les hommes que par les agrémens de la figure, & par les talens agréables ; pourvu que vous fixiez leur attention ſur vous, vous n'examinez pas ſi les moyens que vous employez peuvent vous dégrader à leurs yeux, tandis que vous avez en votre pouvoir tout ce qu'il faut pour jouer un perſonnage plus noble : aſpirez à régner ſur eux avec plus de gloire ; ayez le courage de vous élever à leur niveau, en leur montrant un eſprit cultivé, une ame forte, & des qualités eſſentielles ; il ne faut, pour y réuſſir, qu'employer dans la jeuneſſe le temps & l'application que vous perdez à vouloir porter les talens agréables à une perfection qui ne convient qu'aux Artiſtes. J'oſe vous aſſurer

que ces talens, pouſſés à un certain point, ſont, ou inutiles, ou dangereux pour les femmes de tous les ordres. Celles du grand monde n'oſent pas les montrer; & c'eſt, pour les femmes d'un rang inférieur, la cauſe de la corruption de leurs mœurs. Une bourgeoiſe, qui porte le talent de la danſe, ou de la muſique, à un dégré remarquable, eſt attirée, fêtée dans les grandes maiſons; bientôt ſes parens ne ſont plus les maîtres de la refuſer à une Ducheſſe, dont le fils la reconduit; les louanges, qu'elle a reçues des gens de qualité, lui gâtent l'imagination, la portent à mépriſer ſes égaux, & l'égarent ſouvent ſans retour. Au lieu de vous occuper, pendant tant d'années, à perfectionner ces arts, dont il ne vous faut qu'une connoiſſance ordinaire, qu'on vous donne un maître,

ou une maîtresse, qui vous guide dans vos lectures, vous instruise des rapports que vous devez avoir avec vos parens, votre mari, vos domestiques, & les autres personnes de la société; que ces maîtres vous forment le goût, vous fortifient contre toutes les foiblesses de votre sexe, vous apprennent à résister aux apparences qui vous séduisent, & à consulter plutôt une raison éclairée, que les préventions qui vous aveuglent. Enfin, qu'on vous accoutume à juger des choses par leur mérite réel, & non, comme vous le faites, par le plaisir que vous en recevez. Le grand défaut (que vous partagez avec les Grands) est d'être hors d'état de juger de rien par vous-mêmes, parce que vous avez craint de faire les réflexions & d'acquérir les connoissances personnelles, nécessaires pour

voir par vos propres yeux; auſſi vous trouvez-vous expoſées à toutes les impreſſions que veulent vous donner ceux qui vous environnent, & qui font paſſer leurs paſſions dans votre ame. Il y a long-temps qu'on a dit, que les femmes ſentent toujours, & ne jugent jamais; & l'on part de là pour vous croire incapables d'apprécier les choſes, & les hommes, par leur valeur réelle. Dans les accidens qui peuvent vous arriver, votre exceſſive ſenſibilité ne vous laiſſe ſeulement pas le courage de fuir le danger; vous ne ſavez que l'augmenter par l'égarement qu'il vous cauſe. Eh! pourquoi? C'eſt que dans votre éducation on a négligé de vous y préparer, de vous mettre en état de l'apprécier, de vous prémunir contre votre foibleſſe naturelle; en un mot, on vous a laiſſées, &

vous éviteriez ! quelle ſatisfaction intérieure, en vous trouvant dégagées de toutes les petiteſſes qui vous obſédoient auparavant ! Tous les défauts qu'on vous reproche diſparoîtroient, vous n'auriez plus beſoin, pour exiſter, pour être quelque choſe, d'être médiſantes, tracaſſieres, joueuſes, parce que tous ces vices ne viennent que du vuide de l'eſprit. Votre ſanté même deviendroit meilleure ; car quelle eſt l'origine des vapeurs qui vous affligent, ſi ce n'eſt d'abord l'apatie d'une ame qui tombe dans l'affaiſſement, faute de nourriture & d'alimens propres à ſa nature, faute de lumieres pour régler ſes mouvemens & ſes affections ? C'eſt enſuite l'ennui qui vous dévore par les mêmes raiſons. Vos paſſions ſont violentes ; après avoir éprouvé leurs convulſions, votre ame,

étonnée de ces grands ébranlemens, reste dans une solitude qui vous accable; je vous le répéterai sans cesse, la culture de votre esprit est le remede à tous ces maux. Jamais siecle ne vous offrit plus de facilités que le nôtre pour vous instruire, sans vous faire éprouver le dégoût qui vous écartoit autrefois des connoissances utiles. Tous les bons ouvrages de l'antiquité sont traduits; de grands hommes ont mis les sciences même à votre portée. Voulez-vous sortir de l'ignorance sur le système du monde, & en savoir ce qu'il vous en faut; ouvrez l'ouvrage de Fontenelle; desirez-vous prendre les connoissances qui vous conviennent sur l'Histoire générale, voyez les Bossuet, les Voltaire; est-ce de la Physique que vous voulez connoître assez pour votre curiosité, M. de

le Mercure, nous a fait grand plaisir. Il est la preuve de l'heureuse révolution qui s'est faite en France dans les esprits, depuis quelques années. Au lieu de diriger l'attention des savans, comme autrefois, sur de sujets de pure curiosité littéraire, on l'a enfin fixée sur des matieres d'utilité réelle, soit pour la morale, ou l'administration, soit pour les arts : aussi voyez-vous que, depuis cette époque, l'agriculture, le commerce, & les manufactures, ont fait des progrès rapides. Les lumieres d'une savante théorie se sont étendues jusqu'au Laboureur & au Fabricant. Mais n'est-il pas bien étonnant que, tandis que tous les esprits sont en mouvement, pour faire pénétrer les connoissances utiles jusques dans les dernieres classes, l'on ne s'apperçoive pas que l'instruction

de la plus belle moitié du genre humain eſt trop négligée. Vous devinez, ſans peine, que je veux parler de mes tendres amies, les femmes. Quoi! tous les ordres de la ſociété éprouveront l'heureuſe influence des lumieres, & l'on nous laiſſe dans un abandon, qui nous mettra ſans ceſſe au-deſſous de notre ſiecle; l'on nous regardera comme incapables de contribuer à la glorieuſe amélioration qu'on ſe propoſe en tout genre. Je ne vois que projets pour perfectionner l'éducation, & dans aucun l'on ne nous trouve dignes de concourir à ce grand ouvrage. Mais comment peut-on ſe flatter d'avoir un meilleur plan, pour élever la jeuneſſe, ſi l'on ne commence pas par s'occuper de celles qui, par état, lui donnent les premieres impreſſions, & qui, dans la ſuite, influent le plus ſur ſes mœurs.

Je vous l'avoue, Monſieur, ces réflexions cauſent une grande effervescence dans une tête qui, comme la mienne, ne s'occupe que des moyens de venger ſon ſexe du peu de cas qu'on paroît en faire, pour tout ce qui peut être vraiment utile à la ſociété. Mon pere, qui ſe fait gloire d'être auſſi notre Chevalier, concourt encore à la fermentation qui m'agite. Elle eſt telle, que nous faiſions hier, en nous promenant dans le parc, le projet de remettre ſecrettement cinquante louis à notre Médecin, pour qu'il portât notre Académie à propoſer une médaille à celui qui traiteroit le mieux la queſtion de ſavoir, « à quel point » on pourroit initier les femmes dans » la connoiſſance des Belles-Lettres » & de la Philoſophie morale, & quel » ſeroit le meilleur plan à ſuivre pour

» les bien diriger dans ces études »: Nous nous figurons que cette queſtion eſt, au moins, auſſi digne d'occuper vos gens de lettres, que celle de ſavoir, ſi c'étoit la main droite, ou la main gauche, qu'Artaxercès avoit la plus longue.

En attendant l'exécution de ce beau projet, je continuerai à ſemer, dans mes lettres, les idées qui me paſſeront par la tête ſur le même ſujet. Je me fais, d'avance, un plaiſir de voir ſi les cerveaux françois ſe rencontreront avec les nôtres; puiſſent les Auteurs, qui concourront au prix, ne pas circonſcrire leurs efforts, dans ce qui ne ſeroit utile, ou praticable qu'en France! J'aime que tout homme, qui écrit, travaille pour tous les temps & pour toutes les nations, & qu'il ſoit pénétré de cette grande vérité, que

tous les peuples, préſens & futurs, ne forment qu'une même famille; c'eſt la ſeule route qui puiſſe mener ſon ouvrage à l'immortalité.

Je voudrois encore que ces Auteurs employaſſent leur éloquence à prouver aux femmes que, ſi elles ne jouent pas dans la ſociété un rôle auſſi important que celui auquel elles pourroient aſpirer, c'eſt parce qu'elles ne font aucun effort pour acquérir la conſidération qui leur manque. En effet, demandez à la plupart des femmes de quarante ans, à quoi elles ont employé les vingt précédentes années de leur vie. Combien en trouverez-vous qui puiſſent vous offrir, dans cet eſpace de temps, de quoi compoſer un mois d'actions utiles, raiſonnables ou vertueuſes, de quoi remplir deux pages de réflexions ſenſées qu'elles auront

faites ? Peut-être diront-elles que ce n'eſt pas leur faute, ſi elles conſomment ainſi leur exiſtence en occupations futiles, puiſque leur ſexe les exclut des emplois importans de la ſociété, & qu'elles ſont condamnées, par état, à une oiſiveté perpétuelle.... Ainſi, Meſdames, vous regardez comme une fonction frivole de veiller à la premiere éducation de vos enfans, de travailler au bonheur d'un mari, c'eſt-à-dire au vôtre, de maintenir l'ordre, la paix & l'aiſance dans votre maiſon, de faire naître & d'entretenir, en faveur de votre famille, les bonnes diſpoſitions de parens qui peuvent en augmenter le bien-être .... & vous dites que vous êtes condamnées à l'oiſiveté, à l'impuiſſance d'êtres utiles ! Montrez-moi, dans ces emplois importans, que vous enviez aux hommes, des fonctions plus

nobles, plus intéreſſantes, & qui exigent plus de capacité, de connoiſſances du cœur & des paſſions. Je ne connois de femmes, condamnées à l'inutilité, que celles qui oublient leur véritable deſtination, pour ſe livrer au goût des riens, qui, n'ayant ni principes, ni caractere, ſe laiſſent entraîner aux puérilités du luxe, & qui, pour s'y livrer ſans réſerve, avouent, avec franchiſe, qu'elles aiment mieux avoir des chevaux, que des enfans. Oui, ſans doute, des cœurs dégradés à ce point ſont incapables de ſentir la dignité d'une vraie mere de famille; ils ne méritent pas qu'on leur diſe, que la femme qui remplit bien ce rôle auguſte, marche ſur la même ligne que le Miniſtre qui gouverne avec ſageſſe, puiſqu'il ne faut pas moins de talens, moins de lumieres pour procurer la proſpérité

d'une famille, que pour bien régler un Etat. Non, ce n'eſt point dans un cabinet de toilette, au bal, ou dans les cercles, au milieu d'adorateurs éphémeres, qu'eſt le veritable empire d'une femme qui veut ſortir du néant, & remplir ſa deſtinée; ſa véritable gloire eſt au ſein de ſa famille; c'eſt là qu'elle fera de ſon temps un digne emploi, ce n'eſt que là qu'elle pourra ſentir toute l'importance, toute l'étendue des belles fonctions auxquelles la nature l'appelle. En eſt-il, en effet, de plus capable de ſatisfaire une grande ame, que le ſoin de contribuer à la perfection & au bonheur de tous ceux qui nous appartiennent? Mais comment y parviendrons-nous, ſi ce n'eſt par l'étude de la Philoſophie morale.

Enfin, ſi je concourois au prix que nous propoſons, j'irois juſqu'à eſſayer

de prouver que l'inſtruction eſt néceſſaire, même à celles qui veulent bien ſe réduire au petit rôle de femmes ſimplement aimables. On les entend ſouvent ſe plaindre d'avoir été trompées en amour, par les hommes dont elles avoient conçu la meilleure opinion. Voici la conſolation que je leur offrirois : Vous méritez le malheur qui vous arrive ; car ſi jamais vous n'avez lu, ni médité aucun traité ſur la connoiſſance du cœur, ſi de votre vie vous n'avez réfléchi ſur les illuſions que nous font nos propres paſſions, & celles des autres, qu'elle auroit pu être votre regle, pour diſtinguer le ſéducteur perfide, de l'homme véritablement épris, ou pour vous aſſurer que l'amour, que vous lui avez ſuppoſé, n'eſt point une chimere de votre vanité. Que de femmes n'ont

été ſéduites que par elles-mêmes, & qui ſe plaignent de celui qui n'a fait que profiter d'un bonheur qu'il ne cherchoit pas. Nous ſuppoſons ſouvent dans les autres nos propres paſſions, & voulons enſuite les rendre reſponſables de nos erreurs de calcul. Tous les bons livres de philoſophie morale, tous les hommes qui ont médité ſur l'abîme du cœur humain, vous atteſtent que rien n'eſt plus difficile que d'en pénétrer les replis, & jamais il n'a été le ſujet de votre attention. Cependant vos mépriſes troublent, à chaque inſtant, votre bonheur; elles expoſent votre gloire, au moins par des imprudences, ſi ce n'eſt par des fautes réelles. Vous vous embarquez hardiment, ſans bouſſole, ſur une mer orageuſe, & vous voilà tout étonnées d'y faire naufrage. Votre malheur

s'accroît encore par le peu de reſſource que vous trouvez en vous-même pour le réparer, ou pour le dépouiller de ce qu'une imagination ſans frein y ajoute de chimérique. Vous ne vous doutez donc pas que cette galanterie, qui occupe une partie de votre vie, ce jeu ſi frivole & ſouvent ſi funeſte à votre repos, que les François décorent du nom d'amour, n'eſt point ſans regles & ſans combinaiſons. Voyez quel déſavantage vous avez à le jouer avec un adverſaire qui en connoît les fineſſes. Tous vos coups ſont jettés au haſard, & les ſiens ſont calculés, il voit votre jeu mieux que vous-même. Dès le premier jour, il dateroit le moment de ſa victoire, & juſtifie l'idée de Baile, qui ſoutenoit qu'un homme éclairé, & bon Logicien, pourroit vaincre une femme honnête,

ſans

ſans que ni elle, ni lui, fuſſent amoureux l'un de l'autre; elle ſeroit en ſes mains une marionnette, dont il feroit à ſon gré mouvoir les reſſorts. Soyez perſuadées que ſi les hommes ſe croient en droit de méſeſtimer la femme qu'ils ont ſéduite, c'eſt moins parce qu'elle a eu une foibleſſe, que parce que, pendant la réſiſtance, elle n'a pas ſu leur donner une opinion avantageuſe de ſon ame & de ſon caractere. Jamais le vainqueur n'a refuſé ſon eſtime à celui qui s'eſt battu avec courage; vous ne forcerez le vôtre à vous reſpecter, après ſa victoire, que par les grandes qualités que vous lui aurez montrées : c'eſt le ſeul moyen qu'une affaire de cœur finiſſe par cette douce confiance, cette tendre eſtime, qui, en honorant les deux Parties, forment entr'elles une liaiſon d'amitié,

qui fait les délices du reſte de leur vie.

*P. S.* J'en reviens à notre prix académique, & ſuis ſi folle de ce projet, que je voulois qu'en l'annonçant, on ajoutât, pour exciter davantage l'émulation, qu'une Angloiſe, zélée pour la gloire de ſon ſexe, ſe propoſe d'ouvrir une ſouſcription deſtinée à faire faire, aux frais des Dames, le buſte de l'Auteur qui ſera couronné. Quoique mon pere ſe ſoit moqué de cette idée, je ne dis point ce que je ferai, ſi le cas arrive.

## LETTRE XXI.

Si vous m'en croyez, M. le Comte, vous remettrez la lecture de cette lettre au moment où vous ferez tourmenté d'une insomnie fatiguante : l'intempérance de réflexions, à laquelle je continue de m'y livrer, en fera, pour votre mal, un remede souverain..... Je conviens que, pour un homme qui se croit amoureux, les lettres que je vous écris doivent paroître bien éloignées de votre but ; mais êtes-vous bien sûr d'être amoureux ? Permettez une question qui vous paroîtra aussi peu plaisante que mes lettres. Je crois, moi, très-difficilement à la réalité d'une passion de cette espece. Peut-être ce grand coup

que votre cœur reſſentit, à ce que vous dites, lorſque vous me vîtes au bal, n'eſt-il qu'un de ces phantômes d'imagination qu'on croit réaliſer, en s'y livrant; on eſt la dupe de ſoi-même. On a entendu dire au Théatre, peut-être même a-t-on lu, dans quelque reſpectable roman, que les grandes paſſions vous frappent comme une apoplexie, & qu'une inclination eſt d'autant plus réelle, qu'elle a commencé d'une façon plus extraordinaire, ſans examen, ſans connoiſſance de la femme qui la cauſe; c'eſt-à-dire, que plus cette paſſion s'écarte du ſens commun, plus elle eſt folle, & plus on doit la croire reſpectable; car enfin nous voulons abſolument avoir une grande paſſion, il ſemble que cela annobliſſe notre être; nous devenons, à nos propres yeux, un perſonnage

diſtingué de ces ames communes, qui vivent ſous l'empire de la raiſon, & ſont aſſez foibles pour ne pas commettre toutes les ſuperbes extravagances qui caractériſent les grands cœurs amoureux.

Vous vîtes au bal de l'Abaſſadeur un maſque d'une belle taille, qui danſa de façon à ſe faire remarquer, qui vous enchanta par ſes reparties. Et voilà votre pauvre tête à l'envers : comme ſi ce maſque ne pouvoit pas cacher la figure la plus repouſſante, l'ame la plus vile ! Mais ce qui me fait ſur-tout peine, pour le merveilleux qui vous a ſéduit, c'eſt que vous n'ayez pas été guéri auſſi ſubitement que vous vous êtiez enflammé, dès que vous avez ſu que ce prodige, qui vous avoit frappé, étoit une perſonne de votre connoiſſance : il étoit alors dans l'ordre

des choſes que l'illuſion diſparût ; car elle ceſſoit d'être auſſi romaneſque qu'il le faut, pour juſtifier une grande paſſion. Mais qu'eſt-il arrivé ? Vous vous ſerez piqué d'honneur : vous n'aurez pas voulu perdre la chimere que votre imagination avoit embraſſée ; peut-être, dans ce moment, étiez-vous ſans affaire de cœur ; la ſingularité de notre rencontre aura fait le reſte, & l'oiſiveté inſéparable de votre ſéjour dans une ville de province, vous aura déterminé à continuer d'écrire à une femme, qui ne vous répond pas comme les autres. Quand mes lettres ne ſerviroient, comme je vous le diſois tout-à-l'heure, qu'à provoquer le ſommeil, elles romproient l'uniformité de votre vie ordinaire : un joli homme, fatigué quelquefois des plaiſirs d'uſage, n'eſt

pas fâché de lire, par fantaisie, des choses raisonnables. Mais moi, ce qui m'alarme, c'est la crainte de faire un mauvais choix : j'appelle mauvais choix celui que je ferois d'un homme qui se tromperoit lui-même, en croyant avoir pour moi une passion qui, au fond, ne seroit qu'un caprice, ou d'un homme qui ne verroit en moi qu'une femme assez belle pour flatter ses sens ou sa vanité, & qui, par une estime profondément sentie, ne me regarderoit pas comme son amie, son conseil, sa consolation dans les malheurs; car enfin, le secours d'une femme estimable est plus nécessaire aux hommes qu'ils ne le croient; beaucoup plus courageux que moi dans les dangers, vous êtes, Messieurs, des enfans dans les malheurs; l'impatience, le désespoir, vous font perdre la raison;

comptez les ſuicides, vous verrez cent hommes, contre quatre femmes ſe donner la mort. Dans ces cas, une femme plus accoutumée à ſouffrir, moins emportée par la douleur, eſt capable de vous calmer; elle voit mieux les reſſources, parce qu'elle a plus de ſang-froid, parce que (ce n'eſt pas moi qui l'ai dit la premiere) ſi, dans les petites choſes, elle a plus de vanité que vous, elle a moins de morgue & d'orgueil dans les grandes....

Je vois d'ici toutes vos jolies femmes, vos élégans François, ſe récrier ſur ces idées gothiques, & décider que ce n'eſt point là de l'amour; qu'on enleveroit, par ces triſtes maximes, tous les agrémens à un ſexe brillant & léger, qui ne peut faire le bonheur des hommes que par ſes aimables défauts: mais auſſi mon deſſein n'eſt-il pas de m'unir

à un homme, pour qu'il me mette au nombre des bijoux dont il orne ſa cheminée, ou des ſinges qu'il fait dreſſer pour ſes menus plaiſirs. Je ne veux pas davantage n'être à ſes yeux qu'une machine careſſante; mon ambition ſeroit d'être ſa compagne, ſon amie, & qu'il mît ſa gloire à mériter mon eſtime. Je laiſſe aux autres femmes à exiger votre parole, très-périlleuſe, que vous les aimerez toujours: moi, je vous défierois de ne me plus aimer, ſi j'étois parvenue à vous inſpirer une paſſion, fondée ſur la haute opinion que vous auriez de mon ame & de mon caractere: ſi vous étiez intimement perſuadé que mes ſentimens, pour vous, fuſſent le fruit de ma conviction qu'aucun homme, au monde, ne mérite, autant que vous, d'être le dieu d'une femme eſtimable.

Soyez sûr, M. le Comte, qu'il n'y a d'attachement véritable, & digne des belles ames, que celui dont l'estime réciproque fait la base. A mon égard, je donne tout le reste pour rien, & fais mon compliment très-sincere au grand homme qui a dit, qu'en amour, il n'y a de bon que le physique. J'avouerai cependant qu'il a raison, s'il ne le considere que comme instinct machinal; mais s'il le voyoit avec mes yeux, comme une passion de l'ame, comme un besoin que deux êtres raisonnables & sensibles ont d'identifier leur existence, comme une prédilection fondée sur une estime réciproque, pourroit-il ne pas croire que c'est le ressort le plus noble, comme le plus puissant, que la morale & la législation puissent employer, pour porter les deux sexes aux grandes actions? Je le dirai

donc sans hésiter, les Rigoristes, qui ont condamné cette passion, ne l'ont *jugée* que sur l'abus que les hommes en font, & non sur sa véritable nature ; rapportons-nous-en à cet homme supérieur, qui savoit pénétrer, avec tant de justesse, dans l'essence même des choses, & qui a si bien apperçu tout ce qu'on pouroit tirer d'utile des passions, votre illustre Montesquieu. Quoique je n'aime pas les longues citations, il faut, pour justifier l'espece de paradoxe que je vous présente, que je copie ici le chapitre, qu'il intitule : *Belle coutume des Samnites.*

« On assembloit tous les jeunes gens » & on les jugeoit ; celui qui étoit » déclaré le meilleur de tous, prenoit » pour sa femme la fille qu'il vouloit ; » celui qui avoit les suffrages, après

» lui, choiſiſſoit encore, & ainſi de
» ſuite. Il étoit admirable de ne re-
» garder, entre les biens des garçons,
» que les belles qualités & les ſervices
» rendus à la Patrie. Celui qui étoit
» le plus riche de ces ſortes de biens,
» choiſiſſoit une fille dans toute ſa
» nation; l'amour, la beauté, la chaſ-
» teté, la vertu, la naiſſance, les ri-
» cheſſes même, tout cela étoit, pour
» ainſi dire, la dot de la vertu; il
» ſeroit difficile d'imaginer une récom-
» penſe plus noble, plus grande,
» moins à charge à un petit état, plus
» capable d'agir ſur l'un & l'autre
» ſexe ». Si donc on prenoit de l'a-
mour une idée auſſi juſte, ſi l'on en
ſavoit faire un auſſi noble uſage, eſt-
il une ame vertueuſe qui dût rougir
d'en éprouver les effets? Que l'on
m'offre un cœur capable de le reſſentir

avec cette pureté, & le mien eſt à lui.

## LETTRE XXII.

VOUS avez donc, Monſieur, des eſpions dans ce pays-ci, pour être ſi bien inſtruit de ce qui m'arrive : il eſt vrai que mon goût pour l'exercice du cheval m'a fait courir un danger aſſez grand. Nous étions partis pour la chaſſe du renard, & voilà que nos chiens font débucher un ſanglier, que nous n'attendions pas là. Tout le monde étoit deſcendu de cheval, excepté les deux gardes, & chacun avoit ſon poſte; l'un d'eux tira ſur l'animal, & le bleſſa grievement : au lieu d'aller à lui, comme cela arrive ſouvent, j'eus la préférence, ſans doute, parce que

j'étois sur un monticule. Le sanglier pique droit à moi; il n'y avoit pas moyen d'éviter le choc : je me disposai à profiter d'une forte haie, & d'un revers de fossé, qu'il étoit obligé de tourner pour monter où j'étois. Je l'attendis au moment où il me présenteroit le flanc, & le tirai si à propos, & de si près, que je le fis rouler en bas; les deux gardes, qui venoient à mon secours à bride abattue, eurent le temps de se mettre entre l'animal & moi, avant qu'il pût revenir sur le coup. L'un des chevaux fut blessé; les chiens arriverent. Le sanglier, à qui j'avois rompu l'épaule, n'alla pas loin, sans être assailli : je n'avois pas eu le temps de voir le danger, la frayeur ne me prit que quand je vis la terreur peinte sur les visages de ceux qui vinrent m'entourer; je sautai

au col de mon pere, qui accouroit hors d'haleine, & qui croyoit que je ſerois fort heureuſe d'en être quitte pour une de ces jambes, dont vous avez fait quelquefois tant d'éloge. Tranquilliſez-vous, Monſieur, elles ſont toutes les deux très-entieres; votre courier m'a trouvé en parfaite ſanté. On avoit, dans notre village même, exagéré cet événement; la Renommée, qui groſſit tout, m'avoit fait rendre un beau combat contre le monſtre, & vouloit que j'euſſe été bleſſée. La verve d'un des Poëtes de notre Académie s'eſt échauffée, pour faire à ma gloire la piece de vers que je vous envoie, & que je trouve, aux louanges près, très-ingénieuſe; mais ce que je ne vous enverrai pas, mais ce que je ne pourrai vous peindre, c'eſt le plaiſir indicible que m'a cauſé

cette petite aventure. Il y avoit à peine une heure que nous étions de retour de la chaſſe, lorſque, du jardin, nous avons entendu dans la cour le bruit d'un grand nombre de perſonnes. J'ai demandé ce que c'étoit, on m'a répondu, que les gens du village étoient accourus ſur le bruit de mon accident. Je leur fis dire que je me portois bien, & que je les remerciois. L'on vint me répondre, de leur part, qu'ils n'étoient pas ſatisfaits, qu'ils n'en vouloient croire que leurs yeux, & qu'ils me demandoient en grace de me montrer au balcon qui donnoit ſur la cour; que, hommes, femmes & enfans, le Syndic à leur tête, vouloient voir celle qui leur avoit procuré tant de ſecours, depuis qu'elle occupoit le château. Que n'avez-vous mon cœur, M. le Comte, vous ſentiriez, comme

moi ; qu'il eſt peut-être des plaiſirs encore plus délicieux, plus pénétrans que ceux de l'amour ; c'eſt la volupté que reſſent une belle ame, quand elle jouit du fruit de ſes bienfaits. Je n'eus garde, comme vous penſez bien, d'aller paroître dans une gloire, aux yeux des foibles mortels ; je courus dans la cour, au milieu de toutes ces bonnes gens : les femmes, les enfans me baiſoient les mains, les hommes étendoient leurs bras vers moi, & le Syndic bégayoit quelques phraſes, que ſon trouble rendoit plus éloquentes que celles d'un Académicien ; j'étois attendrie juſqu'aux larmes : mon pere partageoit tous ces vœux ; il embraſſa deux ou trois vieillards, qui étoient hors d'eux-mêmes..... Oh ! vous, que l'ennui dévore au ſein des richeſſes & des grandeurs, & que la ſociété de toutes

les jouiſſances conduit à la conſomption, procurez-vous de ces ſcènes attendriſſantes ; elles ſont en votre pouvoir. Que vos palais deviennent des temples, où les malheureux aillent faire leurs actions de grace à l'Ange tutélaire qui les aura ſauvés, vous ſentirez alors que tous les plaiſirs vifs ne ſont pas épuiſés pour vous ; votre ame, affaiſſée, reprendra du reſſort, & vous recommencerez à chérir une exiſtence, qui ne vous eſt à charge, que parce que vous ne vous êtes pas encore déterminés à ouvrir vos cœurs à la bienfaiſance. Et vous, M. le Comte, qui, juſqu'ici, avez peut-être cru que les regards les plus inchanteurs, ſont ceux de la femme qui vous aime ; eſſayez à rencontrer les yeux de la perſonne à qui vous aurez rendu quelque ſervice ſignalé, & vous héſiterez entre les deux.

Mon pere, & moi, tirâmes notre bourſe pour la remettre au Syndic; il nous aſſura, ſans héſiter, & de l'air le plus véridique, qu'aucun des aſſiſtans n'étoit venu pour recevoir de l'argent, mais ſeulement pour s'en retourner, avec la certitude qu'il ne m'étoit arrivé aucun malheur. Voyant que nos offres mortifioient ces honnêtes gens, nous les fîmes entrer; je pris par la main quelques enfans; mon pere donna les ordres néceſſaires pour apporter du vin & des comeſtibles; nos gens ſe mêlerent avec eux. Après quelques inſtans, nous les laiſsâmes libres, pour aller, avec le reſte de notre compagnie, continuer notre promenade, & différer ſur ce qu'on ne ſent point aſſez combien il eſt facile & flatteur de ſe faire chérir de tous ceux qui nous environnent. Être aimé, n'eſt-

ce pas le plus bel apanage de l'humanité ? Je m'applaudiſſois de me trouver au milieu de mes enfans, qui pour venir au château, avoient mis leurs plus beaux habits ; c'eſt-à-dire, ceux qu'ils tenoient de mon pere & de moi. Je reconnoiſſois à l'un le ſurtout, à l'autre le gillet ; à celle-ci le jupon, à celle-là le juſte, ou un fichu que je leur avois fait faire, & auxquels j'avois travaillé. Mettez en comparaiſon la plus jolie femme de Paris, à ſa toilette, au milieu de vos brillans Seigneurs, dont l'un porte ſes couleurs, l'autre ſon chiffre, un troiſieme une boucle de ſes cheveux, entourée de diamans..... Bon Dieu, qu'elle me paroît petite auprès de moi ! de combien je préfere mes adorateurs aux ſiens ! J'oſe, dans ces momens de gloire, me comparer en petit à votre

auguſte Reine, que ſa tendre compaſſion, pour les malheureux, fait adorer de votre nation, & admirer par toutes les autres.

Une demi-heure après, nous entendîmes un violon : on danſoit ; cela donna l'idée, à nos chaſſeurs & à leurs femmes, de profiter de l'occaſion. Nous nous mêlâmes tous dans la danſe ; je vous avouerai que jamais aucun bal paré, ou maſqué, ne m'a fait tant de plaiſir. Le charriot, qui apportoit le terrible animal, ſe fit entendre dans la cour ; ce fut un ſurcroît de mouvement : les payſans & les domeſtiques firent la folie de danſer en rond autour du vaincu. Voilà bien l'image de la joie la plus pure, mais, par malheur, la plus rare : ainſi, M. le Comte, les Nouvelliſtes de notre ville voiſine vous ont alarmé bien gratui-

tement ; mais je n'en fais pas moins pénétrée, jusqu'au fond du cœur, du vif intérêt que vous avez pris à mon sort.

## LETTRE XXIII.

JE sais très-bien, Monsieur, que toutes vos Françoises ne sont pas aussi frivoles, aussi inappliquées que je vous ai paru d'abord le supposer ; aussi remarquez bien, s'il vous plaît, que je ne vous parle qu'en général, &, sauf beaucoup d'exceptions, comme je vous l'ai déja dit. Je dois en faire plus que personne de ces exceptions, puisque je connois plusieurs femmes du plus grand mérite, & que je prendrois volontiers pour le modele que je cherche. Je n'ignore pas davantage,

qu'aujourd'hui c'eſt une eſpece de mode de parler beaucoup de l'éducation : depuis qu'un homme, plein d'idées ſingulieres, a réveillé les eſprits ſur cette matiere importante, nombre d'Ecrivains en ont fait le ſujet de leurs réflexions ; & je crois toujours que les erreurs même, dans leſquelles ils ont pu donner, ſeront des dégrés pour parvenir au plan qui nous manque : il faut, dans les livres de cette eſpece, dit un de nos Anglois, aller à la chaſſe des penſées, pour en faire ſon profit. En attendant qu'on ait fait un bon ſyſtême ſur cette matiere, j'ai voulu vous communiquer les miennes, & fournir quelques pierres à l'édifice ; peut-être ne leur manque-t-il, pour être ſenties, que d'avoir paſſé par l'imagination forte, & d'être rendues avec la plume brûlante de cet Ecrivain

moderne (1), qui, parmi plusieurs choſes impraticables, en a produit un grand nombre qui méritent la plus ſérieuſe attention. S'il a ſu porter les femmes de vos grandes villes, malgré les inconvéniens que j'y vois, à nourrir elles-mêmes leurs enfans; s'il les a, par-là, déterminées à ſacrifier leurs plaiſirs, pourquoi ne pourrois-je pas eſpérer de leur faire ſurmonter leur averſion naturelle, pour toute contention d'eſprit, & de réveiller leur attention ſur les avantages inappréciables, qui ſeroient le prix de leurs travaux? que d'applaudiſſemens ne leur a pas valu le lait qu'elles ont donné à leurs enfans! En recevroient-elles de moins flatteurs, en ſe mettant en état de leur fournir, elles-mêmes, la nourriture de

(1) Le célèbre J. J. Rouſſeau.

l'ame?

l'ame? C'eſt principalement les femmes du ſecond rang qu'il faudroit tirer de leur inertie. Pluſieurs hommes inſtruits, qui les ont fréquentées, m'ont aſſuré qu'ils avoient toujours été étonnés de ce que, tandis que les lumieres & les talens ſe trouvent dans les maris de l'état mitoyen, leurs femmes (toujours ſauf les exceptions) euſſent été élevées avec la plus grande négligence, du côté de la culture de l'eſprit: qu'à peine en rencontre-t-on qui aient les premiers élémens des Belles-Lettres; que la plupart ſont ſans caractere, ſans idées, qui ſoient à elles, ne ſortant pas d'un cercle étroit d'opinions triviales; croyant encore aux jours heureux, aux phantômes & aux preſſentimens. Comme elles ne penſent que par tradition, ne parlent que par imitation, elles ſont incapables de

s'élever au niveau de leurs maris : aussi ne jouissent-elles, du côté de l'esprit & du caractere, d'aucune considération personnelle : leurs filles ont, à leurs yeux, reçu toute l'éducation imaginable, quand on a dépensé beaucoup d'argent en maîtres, donnés sans discernement & sans combinaison, & lorsque ces enfans ont appris, par cœur, quelques fables de la Fontaine. C'est cette sorte de femme qu'il faudroit éclairer par une éducation mieux raisonnée, parce qu'elles composent la plus nombreuse partie de la société. Comme elles touchent, par un côté, à ce qu'on appelle peuple, ce seroit par leur intermede que les bons principes de morale pourroient se communiquer, de proche en proche, jusqu'au dernier rang.

N'allez pas, Monsieur, combattre

ces idées, par la crainte qu'en inſtruiſant les jeunes perſonnes, on les mît en danger de perdre leur innocence. Je n'ignore pas qu'on s'eſt fait un principe de compter l'ignorance au nombre de leurs vertus : l'on a craint que les hommes ne ſoupçonnaſſent les mœurs d'une jeune fille, s'ils la trouvoient inſtruite. Mais comment la pureté de l'âme de mes éleves pourroit-elle être en danger, lorſque, comme dans mon ſyſtême, on ſeroit convenu d'un plan d'inſtruction, d'après lequel des maîtres ou maîtreſſes, éprouvés, ſeroient chargés de diriger les lectures & les études de leurs diſciples; lorſque l'on prendroit le plus grand ſoin d'écarter de ces jeunes perſonnes les ouvrages capables de leur gâter l'imagination. Enfin, où peut-on avoir pris, qu'une idiote eſt plus capable de conſerver

ſon innocence, qu'une fille bien élevée? Si je ſais votre langue, M. le Comte, il me ſemble qu'ignorance & innocence ne ſont pas la même choſe, & que la même perſonne peut être très-inſtruite, & fort innocente.

Ecoutez-moi donc encore une fois, mes aimables compagnes, c'eſt pour votre bonheur, c'eſt pour votre gloire que j'oſe vous donner de ſalutaires avis. Pourquoi l'amour, pourquoi la douleur font-ils tant de ravages dans vos belles ames? C'eſt que vous vous trouvez ſans armes, ſans défenſes contre ces deux ennemis de votre repos, par le vuide de vos têtes, par le défaut de principes, par l'impuiſſance où vous êtes de leur dérober votre attention, en la fixant ſur de bons livres, en l'occupant par des études utiles & attachantes. Quand vous

voudrez vous accoutumer à réfléchir ſur ce qui ſe paſſe ſous vos yeux, vous remarquerez que l'amour & la douleur ne ſont l'affaire que de ceux qui n'en ont point d'autres, & que ces deux fléaux de notre bonheur n'ont de vraie puiſſance que ſur les gens oiſifs. Les hommes ont, en général, pour reſſources qui vous manquent, leurs affaires, leurs emplois, leurs études litteraires : tout cela les garantit, les diſtrait, ou les conſole, tandis que vous reſtez toutes entieres en proie à ces deux maux. Je vous compare ſouvent, à cet égard, à ces Aſiatiques indolens, qui aiment mieux s'expoſer à tous les ravages de la peſte, que de prendre la moindre peine pour s'en garantir.....

Quand vous me voyez, Monſieur, parler ainſi à des perſonnes qui ne

peuvent m'entendre, n'êtes-vous pas tenté de me dire :

Et le vent emportoit,
Lui, son cheval, & tout ce qu'il disoit.

## LETTRE XXIV.

SUIVANT vous, Monsieur, parce que quelques femmes ont eu des Maîtres d'histoire & de géographie, l'on a, par-là, rempli d'avance le but que je propose ; &, dès lors, elles ont reçu la meilleure éducation qu'il soit possible de leur donner. Permettez que je ne sois pas de votre avis : comme ces connoissances leur ont été données au hasard, sans un plan formé, quel fruit peuvent-elles en tirer ? Leur mémoire s'est surchargée de tables chronologiques, de divisions du globe en parties

de la terre, en royaumes, & en villes. Le Maître a-t-il ceſſé ces leçons vagues & décharnées, il ne reſte plus rien de ces notions indigeſtes, qu'on n'a point liées avec un but d'utilité ſenſible; elles ſont mal claſſées dans la tête des jeunes perſonnes, & dès-lors les voilà abſolument perdues pour leur véritable inſtruction. Eh! pourquoi? Parce que les Maîtres, uniquement occupés du ſoin de meubler la mémoire, n'ont pas raiſonné leurs préceptes, ni ſu les rapporter au vrai but, c'eſt-à-dire, au grand réſultat qu'ils devroient ſe propoſer; & ce réſultat c'eſt, en ornant l'eſprit, de régler le cœur, de former le jugement, & de prémunir l'âme contre les préjugés, les préventions, les frayeurs puériles, que leurs élèves ont pu recevoir dans l'enfance. Dans les premiers temps, on a tâché de

leur donner des idées morales, par les récits de l'Apologue, parce qu'on a cru qu'il falloit les amuſer, en les inſtruiſant. L'hiſtoire & la géographie peuvent être employées au même uſage. Que chaque point de morale ne leur ſoit préſenté que ſous l'enveloppe d'un trait d'hiſtoire intéreſſant & bien choiſi, au lieu de l'être, ſuivant la routine ordinaire, ſous le titre ſec & dur de précepte, alors chaque leçon d'inſtruction devient une image vivante, qui frappe l'imagination de votre éleve, & y laiſſe la trace ineffaçable du vice puni, & de la vertu récompenſée. Voilà de quelle façon je voudrois faire ſervir l'hiſtoire à la véritable inſtruction. Au lieu de dates ſtériles, de faits & de noms, dont le ſouvenir eſt inutile, les événemens mémorables, les grandes actions,

demeureroient inſéparablement unis aux bons principes de conduite, & l'impreſſion que les uns auroient faite ſerviroit à rappeller les autres, & à en faire des applications heureuſes, ſoit dans la conduite de la vie, ſoit dans les converſations. La géographie peut encore ſervir au même uſage, puiſqu'il eſt ſi facile de tirer la plus ſaine inſtruction de la différence des mœurs, des religions, & des gouvernemens. C'eſt ainſi que, ne préſentant à vos éleves chaque partie de la littérature, que par le côté philoſophique & moral, vous rapporteriez toute l'éducation au point unique qu'elle doit ſe propoſer, je veux dire au profit des mœurs. D'habiles gens ont réduit les beaux arts à un ſeul principe; & voilà celui où je voudrois ramener toutes les connoiſſances dont on orne les jeunes

gens des deux ſexes, ſur-tout du mien, auquel je déſire, avec tant d'ardeur, de rendre la conſidération qu'il mérite.

En faiſant donc ſervir ainſi l'agrément des faits de l'hiſtoire & de la géographie, de paſſe-port à la morale, vous ôtez à l'inſtruction tout ce qu'elle a de rebutant, vous ferez aimer ce que vous voulez enſeigner. Ne perdez jamais de vue que vous avez à propoſer une médecine à de grands enfans, qui la refuſeront, ſi vous n'avez ſoin d'emmieller les bords du vaſe : je ſuis ſi pénétrée de cette vérité, que, ſi on ſe déterminoit à donner aux jeunes perſonnes les Maîtres que je conſeille, il faudroit bien ſe garder de les leur préſenter ſous la qualité de Maîtres de morale ; je voudrois qu'ils n'euſſent d'autre titre que celui de Maîtres de

belles-lettres, ou de littérature : vous ſavez, M. le Comte, combien les mots ont de puiſſance ſur l'imagination, & qu'avec un joli nom on nous mene où l'on veut.

Je ſuppoſe donc l'ordre mitoyen des femmes aſſez inſtruit pour mériter l'eſtime des hommes ; c'eſt elles que je voudrois charger de les prendre, au moment qu'ils entrent dans le monde ; que ces femmes, après avoir eu le courage de s'inſtruire, après s'être formé des principes, préſentent aux jeunes gens, dans un être qui les enflamme, un eſprit cultivé, qui les faſſe rougir de leur ignorance : une ame élevée, qui étonne leur légéreté : un jugement ſolide, qui les faſſe rougir de leurs inconſéquences, & leur inſpire la crainte d'être tournés en ridicule, ou mépriſés par celle à laquelle ils deſirent

de plaire : je vous le réitère, M. le Comte, vous verriez bientôt une révolution totale dans les mœurs ; les femmes, sans renoncer aux talens agréables, aux charmes personnels, qu'elles doivent conserver avec soin, prendroient une consistance qu'elles n'ont point ; elles auroient, comme celles de Sparte, la gloire de former des hommes ; averties, par leur propre conscience, de leur mérite, accoutumées à s'estimer elles-mêmes, au lieu d'être, dans la maison, un des enfans le plus difficile à conduire, elles mettroient la main au gouvernail, pour y faire régner l'ordre, l'aisance & les plaisirs honnêtes, respectées, adorées de la petite république, qui croîtroit sous leurs yeux : leurs filles, élevées dans les mêmes principes, ne paroîtroient dans le monde que comme des

récompenſes offertes aux jeunes gens les plus dignes de les mériter; & les femmes, qui ne cherchent à plaire que par les moyens qu'emploient des filles de ſpectacles, au lieu de donner le ton à la ſociété, rentreroient dans le mépris qui leur eſt dû.... Je vous vois d'ici, Monſieur, ſourire à ces beaux rêves du bon Abbé de Saint-Pierre, & vous entends dire, que ces chimeres de perfection ſeroient, tout au plus, propres à être propoſées à la république de Raguſe, ou de Saint-Marin; mais que, pour un grand royaume, je ſuis la voix qui crie dans le déſert..., c'eſt-à-dire que, dans vos principes, un grand Etat a moins beſoin de mœurs qu'un petit; tandis que vous ne pouvez nier que, là où ſe trouve un plus grand nombre d'hommes raſſemblés, là eſt la plus grande corruption. Ainſi, plus

le mal eſt grand, moins il y faut apporter de remede.

Puiſque nous voilà ſur la géographie, quelque longue que ſoit déja cette lettre, je ne la fermerai point ſans vous communiquer mes idées ſur les moyens de faciliter l'étude d'une ſcience auſſi utile pour l'éducation. Les Souverains, & quelques Particuliers, ont fait de grandes dépenſes, & ſe ſont donnés des ſoins infinis pour ſe procurer de belles collections des animaux & des oiſeaux de toutes les parties du globe. Je me demande ſouvent pourquoi les Savans, que les Princes emploient à la formation de ces précieux cabinets, ne les ont point excités à faire embarquer, ſur leurs vaiſſeaux, d'habiles Peintres, deſtinés à nous procurer le portrait d'un des habitans de chaque contrée, avec les principaux

traits de la phiſionomie, de la ſtature & de l'habitude du corps, qui caractériſent chaque nation. Il faudroit que le tableau, fait en grand, repréſentât, en même-temps, tout ce qu'il y auroit de remarquable dans les vêtemens, les armes, les uſtenſiles & les outils du peuple, dont la peinture nous préſenteroit, en quelque ſorte, l'échantillon. Je me figure que j'aurois un plaiſir indicible à me promener dans une galerie qui contiendroit cette belle ſuite de tableaux, & à y faire connoiſſance avec tous ces honnêtes gens. Elle me préſenteroit la maſſe intéreſſante de l'humanité entiere; j'y verrois la différence qu'il y a entre un Chinois & un Lapon, entre un petit Maître François & un Sauvage du Canada, entre un Chanteur Italien & un Pandoure : je ferois là, ſans fatigue,

ſans danger, & avec beaucoup de fruit, pour mon inſtruction, le tour de la boule. Si un jour je venois à voyager réellement, je connoîtrois d'avance les hôtes chez leſquels j'irois débarquer; rien ne m'étonneroit..... Quel tréſor ne poſſéderoit pas, dans cette riche collection, le prince aſſez magnifique pour en avoir fait la dépenſe!

La Gravure mettroit enſuite le Public en état de jouir d'un auſſi grand bienfait; & l'on pourroit, dans les livres élémentaires de géographie, inférer, à la tête du chapitre de chaque contrée, l'eſtampe qui marqueroit le caractere de la figure & des attributs de chaque peuple. Comme je ſuis perſuadée qu'il faut toujours parler, autant qu'on le peut, à l'imagination & aux yeux de la jeuneſſe & des femmes, ces images

contribueroient à leur faire diſtinguer chaque peuple, à graver, dans leur mémoire, la contrée qu'il habite; la ſingularité de ſes traits, de ſes vêtemens, leur rappelleroit leurs mœurs, leurs arts, &c. L'on met aujourd'hui des gravures dans preſque tous les livres, pour le ſeul plaiſir qu'on trouve à les voir. Pourquoi ne pas profiter de ce goût du Lecteur, pour lui en préſenter qui l'inſtruiſent, en même-temps qu'elles l'amuſent; car je veux toujours que le plaiſir ſoit le compagnon fidele de l'inſtruction.

## LETTRE XXV.

OUI, Monſieur, je fus très-flattée, loſque le Chevalier de *** m'écrivit, que vous aviez fait la partie de venir

en *** paſſer quelques jours avec nous. L'amitié qu'un homme auſſi eſtimable vous accorde, ne contribue pas peu à me confirmer dans les ſentimens que je vous ai voués, & j'ai été enchantée de voir la bonne opinion qu'il a de vous; mais je ne vous pardonne pas l'étonnement où vous êtes, en comparant la femme qui vous écrit des choſes auſſi ſérieuſes, avec celle qui vous a fait les honneurs de ſa maiſon. A vous entendre, ce ſont deux femmes différentes, & je vous parois un prodige. Si vous jugez de moi par mes lettres, je dois être une perſonne grave, impoſante, ſententieuſe, &c.; & dans la ſociété, vous me voyez ſimple, attentive, prévenante, & de cette gaieté douce & ingénue, qui provoque les ames à s'épanouir; toujours occupée des autres, leur cédant ſans ceſſe

l'avantage ſur moi, jamais contentieuſe, perpétuellement livrée au ſoin de rendre chacun content de ſoi..... Voilà certainement des éloges très-capables de m'enivrer ; j'oſe cependant croire que je les mérite, au moins, par le deſir que j'ai de m'en rendre digne : tout ce que vous m'écrivez juſtifie une réflexion que j'ai ſouvent faite ſur mes propres jugemens ; il m'eſt arrivé cent fois de me former, ſur des lettres, ou ſur des récits, l'opinion d'une perſonne, & d'être enſuite fort étonnée, en la voyant, de la trouver toute différente de ce que je me l'étois figurée ; j'étois tentée de croire que c'étoit ſa faute, ſi elle ne reſſembloit pas à l'image phantaſtique que je m'en étois formée. Combien de fois ſe ſurprendroit-on, ſi l'on s'examinoit bien, dans ces petites injuſtices,

où l'on rend les autres reſponſables des mauvais jugemens qu'on avoit porté d'eux ? Il réſulte de ces remarques, M. le Comte, que vous vous étiez un peu trompé à mon égard : ma philoſophie, comme vous voyez, n'eſt qu'une philoſophie de chambre ; je ne chante point dans un concert, au contraire, je mets à la cacher au vulgaire le même ſoin que la Marquiſe du Ch..... apportoit à ne paroître à la Cour qu'une femme ordinaire : elle tenoit ſon coin dans les diſſertations profondes ſur l'étiquette, & ſur les ajuſtemens ; quand elle étoit avec les autres Dames, au jeu de la Reine, aucune ne ſe doutoit qu'elle avoit, à côté d'elle, l'un des plus grands Géometres de l'Europe ; ſa partenaire eût ſauté ſur ſon ſiege, ſi on fût venu lui dire bruſquement : vous jouez avec

le Commentateur de Newton. Mon intention n'eſt pas, en citant une femme de cette claſſe, de la propoſer aux autres pour modele; ce ſont là de ces phénomenes rares, plutôt deſtinés à nous étonner, qu'à nous inviter à les ſuivre. J'en tirerai cependant la preuve, qu'il n'eſt pas de ſcience, quelque ſublime qu'elle ſoit, à laquelle une femme ne puiſſe atteindre. Si donc la Géométrie tranſcendante n'excede pas nos forces, pourquoi ne pourrions-nous pas aſpirer à des connoiſſances moins difficiles, & d'une utilité plus habituelle? Votre Fontenelle diſoit fort plaiſamment, qu'une vérité nouvelle eſt un coin qu'il ne faut pas eſſayer de faire entrer par le gros bout. Il en eſt de même du projet de s'inſtruire: ce n'eſt pas par les études abſtraites & fatiguantes, que je veux que mes fem-

blables commençent, c'eſt par les lectures agréables; les belles-lettres doivent être la matiere de leurs eſſais: il arrivera, tout naturellement, qu'après s'être raſſaſiées des Poëtes & des ouvrages d'imagination, elles éprouveront le beſoin ou la curioſité d'aller plus loin; vous ſavez que dans la marche de l'eſprit humain, la Poéſie a précédé la Philoſophie; les hommes même, dans leur éducation, ſuivent la même route; ils ſont, pour Ovide, à vingt ans, & pour Horace à quarante.

Je finis ma lettre par où j'aurois dû la commencer, c'eſt-à-dire, en vous parlant de vous-même, & de l'impreſſion que votre préſence m'a faite: c'eſt un article délicat pour une femme; car ſi je vais vous dire combien j'ai été ſatisfaite des preuves que vous m'avez données de vos efforts, pour mériter

mon eſtime ; ſi je me félicite à vos yeux de vous avoir mis ſur une route où vous avez déja fait de ſi grands progrès, il eſt reçu en France que toute femme, encore aimable, qui fait l'éloge d'un jeune homme, eſt, ſans autre examen, amoureuſe de lui : ſi j'allois ajouter que j'ai ſouvent examiné, en remarquant vos qualités brillantes, pourquoi leur effet eſt ſi puiſſant ſur les femmes, même les plus en garde contre des graces extérieures qui, par elles-mêmes, ne prouvent rien aux yeux de la raiſon, je montrerois à des yeux françois une femme qui, en raiſonnant beaucoup, a perdu la tête, comme celles qui, tout uniment, ſe laiſſent entraîner, ſans tant de réflexions, à la ſimple & bonne nature, & vous auriez le droit de vous moquer de votre Socrate en

jupon. Il pourroit cependant arriver qu'il y eût quelques déductions à faire ſur des calculs ſi mal combinés ; car l'eſtime ſeule, jointe à la parenté, pourroit être la ſource de ces louanges, & je ne vois pas pourquoi une jeune femme ſeroit privée du plaiſir de rendre juſtice à un jeune homme, uniquement, parce qu'ils ſont tous les deux jeunes & aimables. En attendant que vous ayez débrouillé ces petites injuſtices, je dois vous dire que c'eſt à mon pere que vous avez tourné la tête, choſe bien ſinguliere à l'égard d'un homme que ſon caractere devroit rendre inacceſſible aux preſtiges des graces perſonnelles. Si je lui montre quelque défiance de votre impétuoſité, de cette avidité de toutes les connoiſſances qui vous agite ſans ceſſe, & vous porte ſi rapidement d'une étude à l'autre,

l'autre, si je crains le désordre qui en peut naître dans la façon d'en former un bon résultat ; il me répond, tout en greffant ses pêchers : M. le Comte ressemble à ces arbres vigoureux, sur lesquels une séve trop abondante produit des rameaux superflus : je n'admets, pour sujets d'élite, que ceux où il y a le plus à retrancher. Enfin, il soutient que vous êtes un homme qui, en faisant un bon usage des présens dont la nature vous a comblé, pouvez prétendre à tout.

## LETTRE XXVI.

SI vous me fâchez, Monsieur, je porterai encore plus loin mes prétentions sur les services essentiels que pourroient rendre aux hommes les

femmes éclairées. Je n'ai fait, jusqu'ici, commencer ces services qu'au moment où ils entrent dans le monde : j'aurois peut-être dû débuter par ceux qu'ils pourroient attendre d'elles, dès leur enfance. Personne n'ignore que la premiere éducation commence avec la vie : aussi les Moralistes de tous les temps, à dater de Plutarque, ont-ils insisté sur le choix des nourrices, qui jouoient un si grand rôle dans toute l'antiquité ; mais ne nous occupons que du moral que je voudrois trouver dans les meres, ou dans les gouvernantes en titre. J'en vois très-peu qui soient capables des méditations & des combinaisons qu'exige l'emploi auquel la nature les destine, très-peu qui sentent l'importance de cacher aux enfans leur humeur, leurs coleres, leurs frayeurs insensées, & leurs autres

foibleſſes; ſi elles avoient plus d'inſtruction, elles ſentiroient de quelle conſéquence il eſt de ne pas gâter l'imagination & le cœur de leurs éleves par des exemples auſſi pernicieux; ils n'ont encore que des ſens, & ne reçoivent, par ces ſens, que des impreſſions profondes & durables. Incapables de raiſonnement, tout ſe borne, chez eux, à de ſimples ſenſations; il faut donc mettre ſa principale étude à ne leur en donner que d'utiles. On ne ſe reſpecte pas aſſez devant les enfans; ils ſont, de tous les êtres, ceux devant leſquels il faut faire ſur ſoi-même le plus d'attention, & ce n'eſt que par la lecture des bons livres, par la méditation, qu'on ſe mettra en état de cultiver ces jeunes plantes avec ſuccès. Loke vous dira, que les enfans veulent être traités en gens

raisonnables, plutôt qu'on ne se l'imagine.

Je ne vois que des meres tendres & sensibles : les animaux ont les mêmes qualités ; mais leur petit n'est pas un être moral. Dès que la nature seule ne nous rend pas capables de bien diriger l'objet de nos affections, il est de notre devoir de nous livrer à l'étude, qui peut y suppléer. Je voudrois donc que, dans l'éducation des femmes, le Maître, ou la Maîtresse de morale & de belles-lettres qu'on leur donneroit, fît un chapitre capital de l'art d'élever la premiere enfance jusqu'à l'âge de sept à huit ans, que commence ce qu'on appelle l'instruction. Eh ! qui doute, qu'à cette époque le caractere ne soit déja formé ? C'est entre nos mains que s'opere cet important développement. De cette premiere constitution de

nous-même dépend le bonheur ou le malheur de chaque Particulier, & ſouvent la deſtinée d'une nation entiere, puiſque c'eſt aux femmes que les Princes ſont confiés juſqu'à cet âge, « Nos » plus grands vices, dit Montaigne, » prennent leur pli dès notre plus tendre enfance; ces ſemences germent » & s'élevent après gaillardement entre » les mains de la Coutume ». Rien ne ſeroit, ſans doute, ſi glorieux pour nous, que de forcer les hommes à s'avouer à eux-mêmes, que c'eſt à nos lumieres, à notre intelligence, qu'ils devroient les premieres ſemences de toutes leurs vertus! Quelle conſidération n'acquérerions-nous pas, ſi, notre premiere tâche, finie auprès d'eux, nous reſtions leurs amies, leurs confidentes & leurs conſeils! Mais comment obtiendrions-nous cet avantage,

lorſque, pendant leur enfance, leur mere, ou leur gouvernante, n'auront pas gagné leur eſtime, en leur montrant une affection tendre, mais éclairée, en leur cachant cette multitude de petiteſſes qui nous a dégradées à leurs yeux; ce ſera toujours notre faute, ſi les jeunes gens continuent à avoir pour nous ce dédain qu'ils prennent, dès qu'ils ont quelque diſcernement; la plupart ne croient être des hommes que par le peu de cas qu'ils font des femmes; ce *deſpect* s'étend juſqu'à leurs meres, dont ils bravent l'autorité, dès qu'elles ont perdu leurs maris. Ainſi donc, n'ayant pas fait ce qu'il falloit, pour nous donner auprès d'eux de la conſidération, nous reſtons dans l'impuiſſance de leur rendre les ſervices qu'ils auroient pu tirer de nous, ſi nous euſſions eu l'attention

de leur donner de notre caractere une plus haute opinion. Beaucoup de femmes naiſſent avec un eſprit infini, une belle imagination, un cœur excellent; je le répéterai ſans ceſſe, tout cela manque ſon effet, s'il n'eſt pas dirigé, perfectionné par la culture. Je dirai toujours qu'il en eſt des qualités morales, comme de celles du corps; toute femme, bien faite, naît avec la faculté de danſer; l'art ſeul peut lui apprendre à tirer de cette faculté les agrémens que la nature, laiſſée à elle-même, ne lui eût pas donnés. Auſſi voyez avec quelle attention les Souverains exigent, outre des mœurs pures, la culture de l'eſprit, dans les gouvernantes qu'ils donnent aux héritiers du Trône. Trouvez-moi un rôle, après celui de mere, auſſi intéreſſant, auſſi noble, & qui mérite autant la véné-

ration & la reconnoissance de l'humanité! Heureuse la nation, telle que la vôtre, dont le Maître peut, dans un grand nombre de femmes, du mérite le plus distingué, choisir celle qui, pour remplir cette fonction sublime, réunit, à une naissance illustre, les charmes de la personne, l'élévation de l'ame, un grand caractere, & les autres qualités éminentes qu'exige une place de cette importance!

## LETTRE XXVII.

JE ſuis déſeſpérée, Monſieur, que les devoirs de votre état ne vous aient pas permis de reſter avec nous juſqu'au mariage de notre garde-chaſſe. La fête champêtre que nous projettions de donner, à cette occaſion, aux honnêtes gens de notre voiſinage, a eu lieu. Vous auriez jugé, par vous-même, ſi j'ai bien rempli les idées que je dois à votre brillante imagination, & vous allez voir que je n'ai fait que très-peu de changemens au plan, que nous avons eu tant de plaiſir à former enſemble.

La noce, de retour au château, après la cérémonie religieuſe, a trouvé, dans l'orangerie, une table de trente cou-

verts pour les parens & amis des mariés.... Dès que tout ce monde a été placé, notre compagnie a circulé autour d'eux. La familiarité que nous montrions à ces bonnes gens, les a bientôt mis à leur aise. Mon pere a bu la santé des époux : la joie a commencé à s'épanouir : il sembloit que nous ne fissions tous qu'une famille. Les violons se faisoient entendre par intervalle : un chanteur & une chanteuse régaloient les convives de chansons à boire très-gaies, mais sans licence : j'avois pris cette petite précaution, afin qu'aucun payſan, poussé de nourriture, ne s'avisât d'entonner quelque cantique scandaleux. Quand le dîner de ces honnêtes gens a été bien commencé, nous les avons laissé libres, pour aller chercher le nôtre. J'avois eu soin de faire mettre, dans

la premiere cour d'entrée, force jeux de boule, de quilles, &c. Je crois que tout le peuple de la ville, & la contrée voiſine, s'étoient rendus dans nos environs. M. le Gouverneur & M. l'Intendant, qui étoient des nôtres, avoient pris les précautions néceſſaires pour empêcher le déſordre.

Lorſqu'on entra dans la ſalle à manger, l'on fut étonné de voir le milieu de la table occupé, par une ſingularité que j'ai voulu haſarder à la campagne. Vous ſavez que plus les goûts qu'on y ſuit rentrent dans la nature, plus ils ſont convenables à la vie champêtre. Au lieu de ces ſomptueux & éternels ſurtouts de la ville, ſurchargés de triſtes broſſailles, de figures mortes, de magots inanimés, j'avois fait mettre un joli petit édifice, compoſé de trois cages, élégamment

tournées & formées d'après mes deſſins. Elles repréſentoient un château, dont le milieu étoit un quarré long, ſurmonté d'un dôme proportionné, avec une flamme au lieu de girouette. Les deux autres cages, placées aux deux extrémités, étoient deux pavillons correſpondans avec le bâtiment principal. Le tout ſe joignoit, & ne faiſoit qu'un enſemble régulier, ſans trop d'élévation ; l'architecture étoit figurée par des bois peints & ſculptés ; les toits & tous les intervalles étoient à jour & fermés par du fil de laiton, comme les cages ordinaires.

Ce petit édifice renfermoit des ſerins, des bouvreuils, des chardonnerets, & les autres oiſeaux de mes femmes. Dans la cage du milieu ſe trouvoit un nid de ſerine, avec les petits. Cette nouveauté, après avoir

étonné, fut enſuite conſidérée avec plaiſir. Les mouvemens, les ſauts, les chants de tous ces petits chinois animés, donnoient à la table un air de vie qui inſpiroit la gaieté : les uns ſe battoient, les autres faiſoient l'amour en chantant, d'autres donnoient la becquée à leurs petits. Nous étions charmés de voir la tendre ſollicitude des pere & mere, leur attention à conſerver l'égalité dans la famille, en ne donnant que tour à tour à chacun ſon lot ; & la joie que les petits, en le recevant, exprimoient par de légers frémiſſemens de leurs ailes. Le ſerin de Fanni, de ſon côté, nous ſiffloit, par intervalles, quelques airs agréables. N'eſt-il pas juſte, puiſqu'on a quitté l'uſage d'égayer les repas par des chants, de s'en dédommager en mettant ſur la table des muſiciens ailés,

qui, en réjouiſſant l'oreille, amuſent encore les yeux par la variété de leurs couleurs & la preſteſſe de leurs mouvemens. Tout ce qui remue, tout ce qui eſt en vie me plaît ; rien ne m'intéreſſe comme un nid d'oiſeau, garni de ſes petits habitans. L'on doit paſſer ces goûts ſimples à une nation agricole, qui fait ſes délices de la vie champêtre.

Pour le reſte de la fête, voici comment j'avois diſpoſé l'extérieur. Au-delà de la grille qui ſépare la cour du jardin, l'on voyoit dans le premier boſquet à droite, parallele au parterre, des voltigeurs & danſeurs de corde. J'avois préféré ces gens-là, ne pouvant trouver que de mauvais Comédiens ; d'ailleurs la multitude aime que l'on parle à ſes yeux.

Dans l'eſpace du milieu, entre la

grande piece d'eau & les gaſons du parterre, j'avois fait placer un jeu de bague, & des balançoires des deux côtés, garanties du ſoleil par les grands arbres de l'allée collatérale. Plus loin on voyoit, ſur le canal, des matelots, bons nageurs, qui exécutoient, avec des nacelles, des joutes ſur l'eau, pour gagner le prix que mon pere avoit propoſé.

Sous le boſquet, à gauche, vis-à-vis les voltigeurs, nos femmes-de-chambre, en payſanes, s'occupoient avec les filles de baſſe-cour, les unes à traire des vaches, ( qui n'étoient pas de carton ) d'autres à faire du beurre, ou à préparer des crêmes & des laitages. Nos laquais, habillés en gens de campagne, le bonnet blanc ſur la tête, les aidoient. L'un d'eux joue du violon aſſez joliment. De

temps à autre on interrompoit les travaux pour danſer. Des nourrices, avec leur poupon, d'un côté; des vieillards à cheveux blancs, de l'autre, jouants avec des enfans, tous aſſis par terre, fourioient à cette jeuneſſe en gaieté.

J'avois diſperſé, ſur les gaſons du parterre, des bergers & des bergeres, menant des moutons en leſſe, avec des rubans de pluſieurs couleurs. Parmi eux étoient une muſette, un hautbois, avec une marmotte, & ſa vielle. De temps en temps ils plantoient leur houlette pour y attacher leurs moutons, & ſe mettoient à danſer. Du grand perron du château, cette perſpective étoit charmante: elle le devint encore plus, lorſque tout le beau monde deſcendit, & qu'on put voir le luxe des villes au milieu de la ſimplicité champêtre.

Nos voltigeurs exécuterent des choſes ſurprenantes; le joueur de gobelets, qui les accompagnoit, parut à nos payſans un vrai ſorcier. Mais ce furent les marionnettes qui enleverent la paille. Ce petit détail vous prouve que mon attention ne s'étoit pas bornée aux ſeules perſonnes d'importance: j'avois eu ſoin que les bonnes gens, & les domeſtiques, puſſent prendre leur part de la fête; car j'ai dans le cœur, & ſouvent à la bouche, ce beau vers:

Que tout le monde ici ſoit heureux de ma joie!

Ces amuſemens, diverſifiés, occuperent tout le monde juſqu'au ſoir, & me parurent donner une aſſez bonne opinion des fêtes à l'angloiſe.

La nuit approchoit. Notre compagnie rentra. La collation avoit été

dreſſée, d'après les arrangemens que j'avois fait agréer à quelques-unes de nos Dames. A chaque coin de la ſalle étoient, d'un côté, la Comteſſe de.... Limonadiere, dans ſon comptoir, aidée par M. l'Avocat général; de l'autre, la Préſidente de... Fruitiere-orangere, ſecondée par M. le Gouverneur; la jolie Madame de.... Crêmiere, avec tous ſes attributs, occupoit un autre coin, & avoit pour compagnon mon pere; Madame l'Intendante s'étoit réſervée le rôle de Pâtiſſiere-confiſeuſe, & M. le Préſident pour ſecond. Tous faiſoient à l'envi, & avec des graces infinies, leurs efforts pour s'attirer le chaland. Entre les croiſées du milieu, j'avois placé une Marchande de modes, qui étoit Mademoiſelle..... Sa ſœur étoit de l'autre côté, vis-à-vis,

avec une boutique des petits bijoux, que j'avois pu me procurer.

Tandis que l'on s'occupoit à prendre des glaces, du punch, &c., des inſtrumens ſe firent entendre. Ils précédoient deux couples de Pélerins de Saint-Jacques, avec leur bourdon & leurs coquilles, ſuivis d'un Bohémien & d'une Bohémienne : c'étoit ce que j'avois pu trouver de meilleurs danſeurs & chanteuſes. Mon Médecin avoit bien voulu me faire des couplets pour ces perſonnages, & n'avoit pas manqué de tirer grand parti de leur reſſemblance avec ces anciens Troubadours, qui alloient dans les châteaux charmer l'ennui des Paladins. Les perſonnes les plus importantes de la fête trouverent, dans ces vaudevilles, des louanges ſans fadeur, & très-naturelle-

ment amenées. Nos six Pélerins exécuterent ensuite une danse analogue à leur caractere.

Il fallut alors m'occuper de la loterie ingénieuse, dont vous m'aviez donné l'idée. Dans le dessein de l'exécuter, j'avois fait mettre sur une estrade, au fond de la salle, deux vases, & au milieu, les attributs de la fortune. Mademoiselle . . . dont la physionomie annonce la candeur, prit la place de la Déesse, & son jeune frere parut en Amour. Le tirage commença au son des instrumens; les billets étoient dans l'un des vases, & correspondoient aux numéros attachés à chaque piece des deux boutiques; tous, sans exception, portoient des lots plus ou moins considérables. Les noms de toutes les Dames étoient sur des cartes dans l'au-

tre vaſe. La Fortune tiroit un numéro d'une main, & de l'autre une des cartes. Le petit Amour alloit recevoir le lot d'une de mes Marchandes, & le remettoit à celle qui l'avoit gagné. Des fanfares annoncerent les trois lots principaux. J'eus ſoin de prévenir les premieres Dames, dont les noms ſortirent que mon deſſein n'étoit point de leur faire accepter ces bagatelles, mais de leur procurer le plaiſir d'en diſpoſer en faveur de qui elles jugeroient à propos. Madame la Gouvernante me répondit, en mettant à ſon côté les fleurs d'Italie qui lui étoient échues ; les autres l'imiterent en ſe parant des chiffons, ou en mettant à leurs montres les joujoux qu'elles avoient gagnés.

L'on voulut enſuite prendre le frais, & voir ce que les jeux & la noce étoient

devenus. Mon pere avoit fait diſpoſer des pots à feu dans les cours & dans le parterre, de façon qu'on pouvoit ſe promener comme en plein jour. Tout étoit dans la plus grande gaieté. Les gens de la ville, que nous avions invités pour le ſoir, au bal, étoient arrivés.

J'avois fait mettre à l'extrémité du plateau, qui s'éleve en fer à cheval au bout du jardin, votre façade d'édifice à tranſparens, de ſorte que l'on ne pouvoit la voir que quand on étoit tout-à-fait monté. Au ſignal convenu, des coups de feu ſe firent entendre de ce côté-là; mon pere & moi y dirigions la marche. On voyoit au-deſſus du plateau une grande lueur, ſans ſavoir d'où elle pouvoit venir : c'étoit l'effet des lampions qui éclairoient les

boſquets collatéraux. Dès que nous fûmes montés les boîtes tirerent, les fuſées partirent; votre face parut ſur le champ un palais embraſé, qui fit le plus bel effet, & le reſte du feu d'artifice y répondit très-bien.

Le cordon tranſparent, qui deſſinoit la demi-lune, ſembloit lier les arbres les uns aux autres par des guirlandes de fleurs; & les lanternes de papier, de toutes couleurs, répandues avec art dans les deux ſalles vertes des côtés, y donnoient une lumiere moderée très-favorable à la beauté. Je remarquai que ce demi-jour inſpiroit, à quelques-unes de nos plus aimables Dames, cette douce rêverie que les amans prennent pour un heureux préſage. Moi-même, duſſiez-vous prendre cet aveu pour une déclaration d'amour,

je me suis surprise dans le même état : j'imaginois être au temps de la Chevalerie ; que vous, Monsieur, errant sans cesse, armé de toute pièce, autour du château de votre inhumaine, &, trompé par l'apparence d'un combat, suivi de l'embrasement d'un palais, vous arriviez, à toute bride, monté sur votre cheval de bataille, pour m'offrir votre bras puissant : que, bientôt revenu de votre erreur, enchanté de la beauté de ces lieux, ébloui par les charmes des héroïnes que vous y trouviez, vous suspendiez votre course rapide ; qu'alors des Amours s'emparoient de votre redoutable épée, vous ôtoient, en riant, casque, cuirasse, brassards, & le reste, pour ne plus laisser voir, au lieu de guerrier terrible, que l'homme aimable, l'amant passionné,

paſſionné, qui, en faiſant l'ornement de la fête, en partageoit & en augmentoit les plaiſirs.

M. le Gouverneur & M. l'Intendant me parurent flattés de voir, au haut de la façade qui reſtoit éclairée par-derrière, leurs chiffres aux deux côtés du buſte du Roi; j'étois parvenue à le rendre frappant par la reſſemblance. Mais nous fûmes tous attendris, quand nous apperçûmes nos payſans ôter leurs chapeaux, étendre les bras, & ſe jetter à genoux devant l'image d'un Prince qu'ils regardent comme leur pere. Ce tableau touchant nous cauſa une émotion ſi vive, que, dès le lendemain, je retournai ſur le lieu, pour en tracer l'eſquiſſe que je vous envoie.

L'on fit avertir la multitude que

tout étoit fini : les jeunes mariés furent reconduits au ſon des inſtrumens, & dès que nous fûmes libres, le bal commença.

*Fin de la premiere Partie.*

# TABLE

## DES LETTRES

Contenues dans la premiere Partie.


LETTRE I, page 1
——— II, 8
——— III, 13
——— IV, 19
——— V, 23
——— VI, 30
——— VII, 39
——— VIII, 45
——— IX, 49
——— X, 53
——— XI, 59
——— XII, 67
——— XIII, 72

LETTRE XIV. 79
——— XV, 89
——— XVI, 97
——— XVII, 104
——— XVIII, 112
——— XIX, 120
——— XX, 133
——— XXI, 147
——— XXII, 158
——— XXIII, 167
——— XXIV, 174
——— XXV, 185
——— XXVI, 193
——— XXVII, 201

Fin de la Table

# LETTRES
## DE
# MILADI***,
## SECONDE PARTIE.

# LETTRES

*DE*

# MILADI***,

*SUR l'influence que les Femmes pourroient avoir dans l'éducation des Hommes.*

## SECONDE PARTIE.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE CARENTAN

A AMSTERDAM,

*Et ſe trouve à PARIS,*

Chez la Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXIV.

# LETTRES
## DE MILADI***,

*SUR l'influence que les Femmes pourroient avoir dans l'éducation des Hommes.*

## SECONDE PARTIE.

### LETTRE XXVIII.

LES remarques que vous faites, Monsieur, sur le conseil que je donne aux femmes de s'instruire, sont plutôt une plaisanterie galante, qu'une véritable difficulté. A vous entendre, elles

ont déja assez d'empire sur les hommes, sans leur enseigner le secret d'augmenter encore un si grand avantage. Que deviendrez-vous, Messieurs, si, aux charmes dont la nature les a gratifiées, elles ajoutent le prestige de l'esprit, la solidité du caractère, & l'élévation de l'ame?..... Quoi! Monsieur, les hommes pourroient regarder comme un malheur, que je parvinsse à leur faire encore plus aimer ce qu'ils trouvent déja si aimable; l'on me feroit un crime de leur découvrir de nouveaux plaisirs! Rappellez-vous les grandes récompenses que certains sectateurs d'Apicius avoient promises à celui qui inventeroit un nouveau ragoût, ou le moyen de se procurer quelque sensualité jusqu'alors inconnue. Ne mériterois-je pas bien plus que ces récompenses, si j'étois assez heureuse

pour offrir à l'humanité un bonheur qu'elle n'eût pas goûté. La découverte des longitudes ne feroit rien en comparaison de la mienne. Les femmes me devroient une égale reconnoissance, puisque je leur fournirois un moyen de plus de satisfaire leur grande passion de plaire aux hommes, & une nouvelle chaîne pour les fixer. » Le caractere des choses estimables, dit la » Marquise Lambert, est de redoubler » de prix par leur durée, & de plaire » par le degré de perfection qu'elles » ont, quand elles ne plaisent plus » par leur nouveauté ». Non, Monsieur, jamais vous ne me persuaderez qu'en favorisant l'instruction des femmes, il en résulte pour la société, autre chose qu'un grand bien. Très-souvent votre penchant pour nous n'est que l'effet d'un instinct machinal:

il ſeroit alors un goût éclairé, digne d'un être qui penſe, & ſe rend compte de ſes ſentimens. Comment peut-on croire que les hommes fuſſent humiliés, préciſément parce qu'ils ſeroient en état de s'atteſter à eux-mêmes, que l'objet de leurs affections eſt en effet digne, à tous égards, des hommages qu'ils lui rendent.

Mon deſir de voir les femmes entreprendre de ſe faire des principes, va bien vous ſcandaliſer davantage, ſi je vous dis qu'il s'étend juſqu'à celles de la derniere claſſe, & que j'aplaudirois de toutes mes forces au miniſtere qui encourageroit les écoles des filles dans les campagnes : car, dans mes ſpéculations, cette portion de la ſociété ne ceſſe pas d'occuper une grande place. Je dirai toujours qu'en inſtruiſant les femmes, de quelqu'état

qu'on les ſuppoſe, on travaille au bonheur de l'humanité. La vie ſauvage & ruſtique que menent les hommes du dernier rang, ne peut être adoucie, les mœurs ne peuvent y pénétrer, qu'en éclairant les femmes deſtinées à la partager. Plus on aura ſoin de donner à une payſanne l'inſtruction dont elle eſt ſuſceptible, plus vous la mettrez en état d'élever convenablement ſa famille, d'apporter l'ordre dans ſon ménage, de déſarmer l'humeur féroce de ſon mari. A l'égard du peuple des villes, j'ai toujours été étonnée qu'à Londres, par exemple, nos Anglois, dont le patriotiſme eſt ſi bien conſtaté, n'aient point ouvert une ſouſcription pour donner au peuple des ſpectacles gratuits & réglés. Eh qui eſt-ce qui en auroit plus beſoin que la populace de Londres! Je ne

doute pas que si le Gouvernement faisoit composer des drames, à la portée de pareils spectateurs, on ne parvînt à diminuer la brutalité & les emportemens habituels de cette classe d'hommes. « Les bonnes polices, dit » un auteur que je ne cesse point d'in- » voquer, prenant soin d'assembler » les citoyens. La société & amitié s'en » augmentent : & puis on ne sauroit » leur concéder de passe-tems plus » réglés, que ceux qui se font en » présence de chacun, & à la vue » même du Magistrat : & trouverois » très-raisonnable que le Prince, à ses » dépens, en gratifiât la commune ». C'est le souhait que faisoit Montaigne, il y a deux cens ans. Quelle fut la source de la politesse des Grecs, & de l'urbanité des Romains, si ce n'est l'habitude des spectacles donnés à la

nation entiere. Les femmes du marché d'Athenes n'étoient en état de remarquer les fautes de langage, dans ceux qui leur parloient, que parce que le théâtre étoit une école publique, où tous les ordres de citoyens pouvoient ſe former.

Je ſoutiens donc que les Gouvernemens modernes pourroient, en s'occupant du ſoin d'adoucir les mœurs d'une populace ſans inſtruction, préférer de prévenir les déſordres qui naiſſent de ſa férocité naturelle, à la triſte néceſſité de les punir. Combien de querelles, de combats & de meurtres n'éviteroit-on pas, ſi inſenſiblement on apprenoit au peuple à ſe reſpecter davantage. Adoucira-t-on jamais ſes mœurs, en lui laiſſant pour tout délaſſement les cabarets? Mais ſi je ne puis faire que des vœux im-

puiſſans pour cette claſſe d'hommes ſi cruellement négligée par toutes les autres, au moins convenez, M. le Comte, qu'il n'y a pas, dans l'ordre mitoyen, les mêmes obſtacles à l'inſtruction : convenez que, ſans le ſecours de la puiſſance publique, les femmes de cet état pourroient, de leur propre mouvement, & pour leur gloire perſonnelle, acquérir les moyens de rendre à l'humanité les ſervices importans qui ſont en leur pouvoir. Bien loin qu'il en réſultât le moindre inconvénient, ſoit pour les plaiſirs, ſoit pour la gloire des hommes, les deux ſexes y gagneroient également. Vous en ſerez auſſi perſuadé que moi, ſi vous voulez réfléchir au beſoin qu'éprouve ſouvent un homme de mérite, de rencontrer une femme capable de ſentir ce qu'il vaut. Tant que la plupart

de mes pareilles reſteront telles que je les vois, comment pourra-t-il découvrir celle dont il reſſent la privation? Tourmenté par l'inquiétude & le regret de la chercher en vain, il ſe verra réduit à vivre au milieu d'un troupeau d'enfans, charmans à la vérité, mais incapables de l'appercevoir, & de s'élever juſqu'à lui. Jamais il n'obtiendra la véritable récompenſe des grandes qualités : celle d'être profondément ſenties, & de faire naître ces ſentimens tendres & durables que s'inſpirent réciproquement deux perſonnes vertueuſes & éclairées.

## LETTRE XXIX.

VOUS me voyez, Monsieur, si affectée du desir de rendre à mes pareilles la considération qui leur manque, qu'il est à craindre, suivant vous, que tant de chaleur ne nuise à mon repos. Je suis assurément très-sensible à une inquiétude aussi obligeante. Cette espece de manie vous surprendroit moins, si vous étiez femme, & si vous sentiez par mon cœur. J'ai toujours été principalement humiliée pour mon sexe, de le voir regardé comme presque incapable de deux des vertus les plus honorables à l'humanité, l'amitié & la discrétion; je le suis bien plus encore de ce que mes semblables se soumettent, sans appel, à cette exclusion flétrissante : ah! si elles vouloient seconder

mes efforts pour faire caſſer ce jugement ignominieux, ſi elles étoient, comme moi, convaincues qu'on ne peut y réuſſir, qu'en acquérant les lumieres & les qualités propres à ſe rendre capables de ces vertus, bientôt nous ferions voir aux hommes qu'eux ſeuls ne ſont pas dignes d'en goûter les douceurs : nous aurions même la gloire de leur découvrir la nouvelle ſource d'un bonheur dont ils n'ont point encore, ou très-rarement, eu la jouiſſance; celui de leur préſenter les plaiſirs des ſens dans le même ſujet qui leur procureroit ces délices de l'ame qu'ils trouvent dans l'amitié; n'en doutons pas, l'heureuſe réunion de ces deux ſentimens ſeroit la pierre philoſophale de la morale, c'eſt-à-dire, le vrai bonheur, le ſouverain bien ſur lequel on a tant raiſonné, & qu'on

n'a pas encore ſu ſe procurer : contemplez un inſtant, Monſieur, le ſort de deux êtres dont les ames & les ſens ſeroient en même-tems enivrés des plaiſirs dont toutes leurs facultés ſeroient ſuſceptibles, & dites-moi, s'ils ne jouiroient pas de toute la félicité dont la nature humaine eſt capable ; mais, tant que nous autoriſerons les hommes à nous regarder comme étant d'une nature inférieure à la leur, par les foibleſſes, l'ignorance, l'indiſcrétion que nous leur montrons, pourrons-nous les taxer d'injuſtice ? Seroit-il prudent, dans l'état actuel, qu'à l'exemple de leurs ancêtres, les Germains, ils nous appellaſſent à leurs plus importantes délibérations, ſi, par caprice ou par légéreté, nous ne pouvons garder un ſecret, ſi, toujours emportées par l'humeur du moment,

nous paſſons, ſous le moindre prétexte, de l'amour à la haine; ſi nous ne pouvons rien cacher à un amant, ſi enfin nous préférons quelquefois notre petit chien ou un perroquet aux perſonnes qui nous doivent être les plus cheres: malheureuſement il n'exiſte plus de femme capable de s'ouvrir la cuiſſe, en témoignage de ſa diſcrétion, ou de ſe couper la langue avec les dents, de peur que la torture dont on la menace ne lui arrache ſon ſecret; cependant dès que je vois que des femmes ont autrefois été capables de ces actions généreuſes, qu'elles ont ſu mériter l'eſtime des hommes, que même, chez quelques Nations, elles ont occupé le trône avec ſplendeur, ne s'en trouveroit-il donc plus dont on pût eſpérer d'auſſi grandes qualités; je vous l'ai déja dit, la nature nous a

conſervé les mêmes facultés : il ne s'agit que de vouloir fortement en tirer les mêmes avantages. Je ſais que les occaſions de montrer de l'héroïſme ſont rares ; mais jamais les grandes actions qu'il produit n'auroient eu lieu, ſi, de bonne heure & d'avance, on n'avoit tenu ſon courage en haleine. Ce ne ſont pas des ſacrifices éclatans & douloureux que je demande à mes amies, c'eſt l'exercice doux & paiſible des qualités propres à leur rendre la confiance & l'eſtime des hommes ; je leur répéterai ſans ceſſe qu'elles n'y parviendront, qu'en mettant autant de ſoin à embellir leur ame, qu'elles en prennent pour orner leur corps. Les hommes ſont ſi diſpoſés à prendre confiance dans les femmes qui leur montrent des qualités eſtimables, qu'ils s'y livrent ; lors même que la pureté

des mœurs ne les accompagne pas. J'en liſois l'autre jour la preuve dans la conduite d'un homme connu, ſous le regne de Louis XIV. Obligé de ſortir du Royaume, il fait choix d'une femme galante, mais qui avoit les qualités d'un honnête homme, pour lui confier la moitié de ſon tréſor, dont il dépoſe le reſte, chez un perſonnage beaucoup plus impoſant; à ſon retour, il ne retrouve de perſonne fidele au dépôt, que celle qui ne l'étoit pas trop en amour. Ne pourrois-je pas, à cette occaſion, m'écrier avec Moliere: oh probité! où vas-tu te loger? Il eſt bien triſte pour les honnêtes femmes de ce tems-là, qu'aucune ne ſe ſoit montrée digne d'une préférence ſi flatteuſe. Paſſez-moi donc, Monſieur, d'employer toutes mes forces pour encourager mes pareilles à

mériter une confiance, qui, en les comblant de gloire, feroit en même-tems le bonheur de ceux dont elles l'obtiendroient; vous aurez beau me plaisanter sur ce que, les femmes ne pouvant m'entendre, je perds mes peines à les haranguer; je n'en resterai pas moins leur chevaliere; je ferai répéter aux échos de mon parc tout ce que mon zèle pour elles m'inspire; & comptez-vous pour rien le besoin qu'une tête remplie d'idées singulieres éprouve de s'épancher dans le sein d'un confident. Dès que vous m'assurez que vous-même en pouvez tirer quelque fruit, me voilà très-bien payée: & puis vous devez être à présent tout accoutumé à me voir beaucoup plus occupée à philosopher, qu'à répondre aux charmantes folies dont vos lettres sont pleines. Il est vrai que je ne le fais

pas en ſtyle académique ; auſſi me garderai-je bien de concourir au prix dont je vous ai parlé.

## LETTRE XXX.

PERMETTEZ, Monſieur le Comte, que je n'admette point l'excuſe que vous me donnez, pour juſtifier l'incurie des femmes ſur leur inſtruction. En vain vous voulez la tirer du goût des hommes pour les talens frivoles, & en conclure que, puiſqu'on ne leur plaît que de cette maniere, elles ont raiſon de s'y perfectionner. Si ces Meſſieurs ne pouvoient aimer qu'une jolie figure & une belle voix ; ſi, comme vous le ſuppoſez, ils avoient de l'éloignement pour les qualités eſſentielles,

je pourrois croire que les femmes se donneroient bien des soins inutiles en suivant mes conseils. Mais pourquoi les hommes ne paroissent-ils attirés auprès d'elles que par les agrémens corporels, c'est qu'elles ne leur offrent rien de mieux. Vous auriez donc prétendu, lorsqu'on jouoit les mysteres sur nos théâtres, que nos yeux étoient incapables de sentir le prix des bonnes tragédies, parce qu'ils s'accommodoient des pieces qu'on leur présentoit ; voyez cependant avec quel transport ils ont reçu les chefs-d'œuvres de notre Schakespaer & de votre Corneille, dès qu'ils ont paru. Je suppose deux femmes égales en beauté, mais dont l'une auroit la culture d'esprit que je leur desire à toutes, & je vous demande si vous hésiteriez sur le choix. Je fais mieux ; j'en suppose une

qui n'eſt que jolie, & l'autre d'une figure ordinaire, mais dont l'eſprit ſeroit orné, & qui auroit des principes raiſonnés; je gage que tous les hommes me répondront qu'ils feront de la premiere leur maîtreſſe, & de l'autre leur femme. Voilà dès-lors la queſtion décidée, & mes principes reconnus; car combien de fois n'a-t-on pas dit, en vers & en proſe, que ces charmes extérieurs auxquels les deux ſexes attachent tant de prix, n'ont qu'un inſtant de durée, & que les femmes, après avoir ceſſé d'être jolies, ont encore une longue cariere à fournir? N'eſt-ce pas les avertir qu'elles ont le plus grand intérêt à faire, dans leur jeuneſſe, des proviſions pour le tems, où, manquant de leur principal avantage, elles tomberont dans l'anéantiſſement, ſi elles

ne se sont pas préparé d'avance les seules ressources qui puissent soutenir l'attention des hommes, & leur donner une existence. Voyez, dirois-je aux jeunes personnes, l'abandon total où se trouvent les femmes qui n'ont été que belles. Trompées par les adulations qu'elles ont reçues, autant que par la commodité qu'elles ont trouvée à jouer un grand rôle, sans se donner aucune peine, elles ont cru qu'elles ne cesseroient point d'être des personnages importans. Non-seulement elles n'ont pris aucun soin d'acquérir des lumieres, & de travailler sur elles-mêmes, mais encore le plus souvent leurs succès les ont rendues impérieuses, étourdies, capricieuses & injustes; une petite vérole, une couche, ou l'âge qu'elles acquierent, les privent-ils de leur unique mérite, alors, cons-

ternées de voir diſparoître toute leur gloire ; indignées de l'oubli dans lequel elles tombent, leur caractere s'aigrit, l'ennui qui les aſſiége augmente encore leurs déſaſtres : il ne leur reſte plus qu'à devenir méchantes, joueuſes ou dévotes, c'eſt-à-dire, à ſe rendre le fléau d'une ſociété dont elles auroient pu faire les délices, après en avoir été l'ornement. Remarquez au contraire le cas que les hommes ne ceſſent de faire d'une femme ſur le retour, mais dont l'eſprit eſt orné, & le caractere ſolide. Tous ambitionnent ſon amitié, & s'empreſſent à lui prouver l'eſtime qu'ils ont pour elle : fixez enfin votre attention ſur un autre genre de femmes, ſi une Aſpaſie, une Ninon n'avoient été que jolies, euſſent-elles joui de l'étonnante célébrité qu'elles ont acquiſe ? Et venez me dire enſuite que

les hommes ne ſont attirés près d'une femme, que par les charmes qui frappent leurs ſens, conſéquemment qu'elles font bien de ne s'occuper à plaire que par ces moyens, ſans ſe livrer à des études fatiguantes : les hommes ſont plus raiſonnables que vous ne penſez, & qu'ils ne le croient eux-mêmes, mais ils cedent facilement à la mode, & ſe laiſſent entraîner par l'exemple. Combien ne pourrois-je pas vous citer de preuves de leur aſſiduité auprès des femmes de mérite qu'ils ont chéries juſqu'à la vieilleſſe la plus avancée : frivoles & inconſéquens en particulier, ils ſont, en maſſe, de fort honnêtes gens.

## LETTRE XXXI.

OUI, Monſieur, j'ai reçu vos trois lettres, & certainement vous n'euſſiez pas eu de réponſe, ſi, par-là derniere, vous ne m'aviez pas montré le deſſein de manquer aux devoirs de votre état, pour venir ici apprendre de moi-même la raiſon de mon ſilence. La voici, puiſque vous me forcez à vous la dire. L'on vient un matin dans mon appartement m'apprendre qu'on a trouvé Panni, une de mes femmes, ſans connoiſſance, dans ſa chambre. J'y vole pour la ſecourir. Tandis que ſa camarade s'occupe de ce ſoin avec moi, j'apperçois ſur ſa table une lettre ouverte & baignée de larmes. J'y lis avec ſaiſiſſement ce que je vais vous tranſcrire ici.

« Il n'eſt plus tems, ma ſœur, de vous diſſimuler l'horreur de mon ſort. Je vous ai depuis long-tems avoué la foibleſſe que j'ai eue avec M. le Comte de***. Vous n'avez pas non plus ignoré que, quoiqu'abandonnée de lui, je n'ai pu gagner ſur ma tendreſſe maternelle, de mettre ſon fils dans la maiſon deſtinée à ces malheureuſes créatures : j'ai vendu peu à peu les nipes que je tenois de Madame ſa mere, mon ancienne maîtreſſe. J'eſpérois que mon travail me ſuffiroit pour la nourrice & pour moi : mais la maladie de langueur dont je vous ai fait part, il y a ſix mois, a tellement augmenté, que je n'ai pu payer les mois avec exactitude. La nourrice m'a fait dire de retirer mon enfant : dans l'impuiſſance de la payer, j'ai eu le courage d'aller chez elle pour demander

du

du tems; je vous épargne les duretés que j'ai reçues : toute la grace que j'ai pu obtenir, c'eſt un mois de répi, & l'on m'a rendu mon fils. A peine avois-je pu faire le chemin, en allant chez cette femme; & dès que j'ai eu ce cher fardeau de plus, il m'a ſemblé que mes forces fuſſent revenues; je me ſuis miſe en route, en l'arroſant de mes larmes; mais, bientôt épuiſée de fatigue & d'inanition, il a fallu s'arrêter au pied d'un arbre, & y contempler toute l'étendue de mon malheur. Les cris de mon fils achevoient de me briſer le cœur. Vous avouerai-je, ma ſœur, l'horrible penſée que l'égarement où j'étois m'a ſuggérée: je voyois le lit de la riviere; dans l'eſpece de frénéſie où le déſeſpoir m'avoit plongée, j'ai ſaiſi mon enfant dans mes bras, déterminée à me

précipiter avec lui, pour nous ſouſtraire l'un & l'autre à l'avenir effrayant qui nous attendoit; mais, bientôt rendue à moi-même par un ſourire de cette innocente victime, j'ai juré de mourir, plutôt que de ne pas lui donner les ſecours dont elle a beſoin. J'ai regagné avec une peine extrême le grenier que j'occupe; là, couchés tous les deux ſur la paille, je n'ai que des larmes à offrir à mon fils; je ſuis moi-même mourante, & preſque nue; une femme du logis, qui n'eſt gueres plus à ſon aiſe que moi, m'a promis de prendre les ſoins du ſévrage, juſqu'à ce que ma ſœur m'eût marqué ce que ſon bon cœur pourra lui ſuggérer pour deux malheureux qui n'ont plus d'eſpérance qu'en elle. CÉCILE ».

Voyez, M. le Comte, de quelles horreurs vous rend reſponſable une

galanterie que vous regardez comme ſans conſéquence. Un jeune homme ſéduit, comme vous l'avez fait, la femme-de-chambre de ſa mere, s'en amuſe & l'oublie ; mon petit angora en fait tous les jours autant ; mais il n'a pas les idées morales, que j'aurois ſoupçonnées dans un galant homme, & ſes amours n'entraînent pas les mêmes conſéquences. Fanni, revenue à elle-même, me dit cependant ; pour votre juſtification, que vous aviez chargé votre homme d'affaire de donner des ſecours à l'infortunée Cécile : mais cet homme ne vous a pas dit qu'il avoit mis ces ſecours à un prix qu'elle a refuſé : ce qui la rendoit encore plus digne de n'être pas laiſſée par vous dans un abandon auſſi abſolu. Quoi qu'il en ſoit, j'envoyai ſur le champ à Paris, à mon banquier, les ordres

nécessaires pour sauver la mere & l'enfant ; & je suis bien sûre que ces ordres auront été plus fidelement exécutés que les vôtres.

## LETTRE XXXII.

VOUS avez, Monsieur, employé les vrais moyens pour vous réconcilier avec moi : l'on peut être, à votre âge, capable d'une négligence aussi répréhensible que celle dont vous êtes coupable envers Cécile ; mais quand, au fond, on est, comme vous, un homme d'honneur, on n'hésite pas à la réparer. Fanni m'en a dit plus que votre lettre ne porte ; car je sais qu'après avoir fait rendre à mon banquier ce qu'il avoit dépensé, vous avez affiné le sort de l'enfant, & 

donné à la mere une profession honnête, en payant son apprentissage : je sais encore que ce même homme d'affaire, qui avoit voulu la séduire, est amoureux d'elle, au point qu'il a offert de l'épouser, & reconnoître l'enfant. L'horreur avec laquelle Cécile a refusé ces propositions, me donne si bonne opinion de son caractere, que je vous prie d'agréer que désormais je sois sa protectrice auprès de vous. Voilà donc les mœurs de ceux qu'on appelle les honnêtes gens! Une dette de jeu leur paroît sacrée, & la violation des sentimens naturels n'est à leurs yeux qu'une bagatelle : ainsi l'amour, cette passion sublime, si capable, étant bien dirigée, de nous porter aux actions les plus héroïques, s'avilit dans vos cœurs, par l'abus que vous en faites; mais non, ce n'est

pas là l'amour, c'eſt l'inſtinct d'un être qui n'a que des ſens ; vous profanez ce nom précieux, en l'appliquant à un appétit purement phyſique. Cette portion de vous-même, à laquelle vous donnez la vie, cette portion que vous chériſſez ſi tendrement, quand elle vous eſt offerte par la main de l'opinion, ceſſe de vous intéreſſer, ceſſe de vous appartenir, dès que l'opinion vous permet de méconnoître votre ſang, ſans vous déshonorer. Oh hommes! que vous êtes à plaindre de vivre en ſociété, puiſque les idées fantaſtiques que vous y prenez, étouffent en vous les ſentimens les plus inhérens à votre nature. Non-ſeulement vous ne jugez plus par vous-mêmes, mais encore vous êtes dégradés au point que vous ne ſentez plus par votre propre cœur. Quoi! ſi une

partie de chaſſe vous eût conduit auprès de Cécile, dans le moment où elle alloit ſe précipiter avec votre fils, ſi ce fils eût étendu vers vous ſes bras, en ſouriant à ſon pere, ce pere eût donc détourné ſes pas, & laiſſé la mere à ſon déſeſpoir, pour voler après le cerf..... Ecartons cette image funeſte; un homme qui porteroit la dépravation du cœur à cet excès, ſeroit un monſtre qu'il faudroit étouffer; & cependant je vois que celui dont l'ame me paroiſſoit ſi belle, ſi capable de grandes choſes, n'étoit pas loin de cette horrible inſenſibilité. Si votre jeuneſſe, votre grande vivacité ne me raſſuroient pas, je ne pourrois plus penſer à vous qu'avec effroi. Je ſais cependant combien la facilité des mœurs françoiſes a fait perdre de force aux vrais principes; & que ce qui

paroît grave à une républicaine, se voit à Paris d'un œil moins sévere ; transigeons donc ensemble ; vous avez réparé le mal autant qu'il étoit en vous ; moi, j'ai fait ma charge, en osant vous montrer le tort que vous vous faisiez : peut-être aurois-je pu vous parler avec moins de chaleur : car, fidelle à mes principes, je suis persuadée que ceux qui se croient en état de dire des vérités utiles, doivent toujours être attentifs, s'ils veulent conserver le droit de se faire entendre, à les dépouiller de tout ce qu'elles peuvent avoir de fâcheux ; avertissons quelquefois, mais ne blessons jamais. On l'a dit avant moi ; il est peut-être moins difficile d'être vertueux, que de ne l'être qu'avec juste mesure.

Je suis, au reste, très-édifiée de la justice que vous avez faite de cet

honnête intendant, qui vouloit appliquer, à la réussite de ses indignes projets, vos libéralités envers Cécile; & permettez-moi de vous faire remarquer à cette occasion la négligence que quelques Seigneurs apportent dans le choix de ceux qu'ils honorent de leur confiance, & souvent de leur familiarité. Si plusieurs Grands se dispensent d'acquérir les lumieres nécessaires pour se mettre en état de juger des choses par eux-mêmes, au moins devroient-ils, ce me semble, prendre plus de soin de ne se faire entourer que de gens aussi honnêtes qu'éclairés. Mais, comme en général, on ne réussit auprès d'eux que par la flatterie & une cour assidue, & que les hommes estimables sont sans manege, & incapables de s'avilir à ce point, ces Seigneurs ne se trouvent plus assiégés que par des

intrigans & des ames de boue, par des gens qui ne cherchent qu'à rabattre un cœur noble, à la petiteſſe de leurs vues, & à lui communiquer leurs injuſtes préventions. J'ai vu deux hommes de qualité prêts à ſe couper la gorge, parce que les Baillifs de leurs terres avoient entr'eux je ne ſais quelles haines, qu'ils firent paſſer dans l'ame de leurs Seigneurs. De combien d'autres déſordres nos gens de confiance ne ſont-ils pas cauſe? Le zèle qu'ils nous montrent eſt ſouvent plus dangereux pour nous, que leurs infidélités.

## LETTRE XXXIII.

JE n'ai peut-être été juſqu'ici, Monſieur, que trop franche avec vous, ſur les défauts de mon ſexe, ſauf toujours

les exceptions. Mais je ne peux conſentir que vous croyez les femmes fauſſes, parce qu'elles affectent d'être inſenſibles à des plaiſirs que réellement elles deſirent, ſuivant vous, auſſi vivement que les hommes. Si je ne devois pas éviter de fixer mon attention ſur un ſujet ſi peu fait pour l'occuper, il ne me ſeroit pas difficile de vous prouver que ce n'eſt pas tant le tempérament qui porte les femmes aux plaiſirs des ſens, que la vanité & le défaut de culture de leur eſprit. En général, elles naiſſent froides dans nos climats; le vuide de leur ame, plus que toute autre cauſe, leur rend néceſſaires les agitations de la galanterie: nouvelle preuve de la vérité de mes principes.

Rappellez-vous d'ailleurs, Meſſieurs, que, pour rendre les plaiſirs de l'amour

plus piquans, vous avez décidé d'en faire une eſpece de jeu, dans lequel il eſt convenu que l'un des acteurs mettra ſa gloire à refuſer, & l'autre à obtenir ce que les deux deſirent également : il vous a plu enſuite d'oublier que ce n'étoit là qu'une convention ; & mieux nous faiſons le perſonnage dont vous nous avez chargées, plus vous vous croyez en droit de nous reprocher la perfection de notre jeu : mais l'on ne trompe perſonne par un maſque, quand on a mis tout le monde dans la confidence du déguiſement ; cette prétendue fauſſeté n'eſt, en tout cas, dit un de vos Moraliſtes (1), que la conſéquence néceſſaire d'une convention faite ; & on nous la reproche. La

(1) Je n'oſe vous le nommer, quelqu'eſtime que j'en faſſe. On m'a dit que ſon ouvrage a été condamné. Une étrangere doit être circonſpecte.

politeſſe, dont, avec raiſon, vous faites tant de cas, n'eſt-elle pas également une eſpece de menſonge convenu : que ne diſons-nous auſſi que tous les hommes ſont faux, parce qu'ils ſont polis? Pourquoi nous reprochez-vous donc l'autre genre de fauſſeté? Dès que l'une & l'autre ſont le charme des deux ſexes; dès que ni l'une ni l'autre ne trompe perſonne, aucune ne mérite de reproche. La pudeur eſt une vertu comme la politeſſe; & elle n'eſt vertu que parce qu'on a penſé que ſi on laiſſoit, à cet égard, les femmes à elles-mêmes, quelques-unes s'en écarteroient. Quand donc vos opinions ſeront-elles concordantes? Revenons à notre texte : quel cas voulez-vous qu'une femme faſſe de ces plaiſirs, lorſqu'elle voit que vous autres hommes n'y attachez aucune

importance, & que vous les prenez, comme les autres êtres ſenſibles que l'inſtinct ſeul conduit ; encore, s'ils étoient chez vous la preuve d'un véritable attachement pour la perſonne qui vous les procure ; mais mettez la main ſur la conſcience, & voyez ce qu'ils ont prouvé pour la pauvre Cécile..... Et vous voudriez qu'une femme qui s'eſtime, mît un grand prix à des careſſes machinales, qui, d'un côté, ne prouvent rien, &, de l'autre, la dégradent. Avec quel courage, au contraire, ne devroit-elle pas s'interdire de pareilles foibleſſes, quand elle y ſeroit violemment portée par ſa malheureuſe conſtitution phyſique? mais pourquoi s'en trouve-t-il ſi peu parmi nous qui réſiſtent à ce penchant naturel? C'eſt parce qu'elles ſont mal élevées, & qu'elles croient qu'on

devient vertueuſe, comme l'on devient jolie, ſans y travailler, ſans avoir acquis les connoiſſances néceſſaires pour ſe former des principes, & pour s'eſtimer ſoi-même. Le plus grand nombre des femmes ne ſe doute pas que c'eſt une ſcience que d'être honnête ; les maximes triviales qu'elles tiennent de leurs parens, ne donnent pas la vertu : cette ſcience ne s'acquiert que par de bonnes lectures, des méditations, des retours, & une attention conſtante ſur ſoi-même, par des combinaiſons qui les pénétrent intimément de la grande vérité, qu'il n'y a point pour elles de meilleur parti à prendre que celui de ſe reſpecter, qu'il n'eſt point de bonheur ſans vertu, ni de vraie vertu que celle qui réſulte des principes qu'on s'eſt fait à ſoi-même. Quel eſt l'homme qui ne

fût injuste, tiran & fripon, s'il suivoit le penchant de la nature, & s'il ne travailloit pas sans ceſſe pour réſiſter à ces tentations. La vertu des femmes eſt un art, comme la probité des hommes: on ne l'apprend, on ne s'y perfectionne, ainſi que dans tous les autres, que par l'étude de ſa théorie & par un exercice continuel.

## LETTRE XXXIV.

SAVEZ-VOUS, Monſieur, que vous m'embarraſſeriez à la fin beaucoup, ſi vous m'envoyiez ſouvent des preuves de vos ſentimens auſſi agréables, que celle que vous venez de me faire parvenir: vous avez donc deviné que le plus ſûr moyen de plaire à ceux qui ont la manie de nous prêcher,

eſt de paroître céder à leurs conſeils. Pour me prouver ce que vous appellez votre entiere converſion, & le cas que vous faites de mes idées, vous m'envoyez un extrait entiérement écrit de votre main, des Œuvres de Polibe & des Lettres du Cardinal d'Oſſa. Vous voilà livré actuellement à Machiavel (1), dont vous connoiſſez le génie & l'atrocité. Courage, Monſieur le Comte; continuez à ajouter vos commentaires perſonnels à tous ces bons ouvrages; ce n'eſt pas aſſez de lire, il faut encore plus méditer ſur ſes lectures, ſi l'on veut en tirer quelque profit. Vous verrez que plus

(1) C'eſt lui qui nous a enſeigné le premier quelle utilité l'on pouvoit tirer de l'hiſtoire, en la faiſant ſervir de preuve aux principes de la politique & de la morale. Monteſquieu lui doit beaucoup: auſſi le qualifie-t-il de grand homme.

vous ſerez inſtruit, plus vous ſerez juſte, tempérant, courageux, raiſonnable. Gardez-vous ſur-tout de ces ſophiſtes qui mettent leur gloire à faire, des vérités morales, des paradoxes dangereux. J'éprouve, en les liſant, la même peine que lorſque je vois un Danſeur de corde faire des ſauts périlleux, avec cette différence que je ſouhaite ardemment que le danſeur ne ſe tue pas; & le ſophiſte m'indigne toujours, quelque talent qu'il montre. Conſidérez que toutes les diſſipations auxquelles les gens du monde ſe livrent, n'ont d'autre mobile, d'autre but que la fuite d'eux-mêmes, que le deſir de ſe débarraſſer de la néceſſité d'exiſter: le beſoin de ſortir de leur apatie & d'être remués, eſt ſi preſſant, qu'ils préférent ſouvent la douleur même à l'ennui de ne rien

ſentir. Les femmes ſont dans le même cas : les uns & les autres ayant contracté l'habitude de l'inapplication, ennemis du travail & de l'attention, ne ſavent plus que faire de leur exiſtence : ce ſont de grands enfans qui paſſent d'un jeu à l'autre, qui s'agitent ſans objet, & qui, malgré tous les mouvemens qu'ils croient néceſſaires à leur bonheur, éprouvent ſans ceſſe le ſuplice de l'ennui. Pas un de ces êtres infortunés ne ſe doute qu'il a dans ſa main un remede infaillible contre le mal qui le tourmente ; c'eſt de s'occuper à cultiver ſon eſprit, par les belles-lettres, & à régler ſon cœur par l'étude de la morale. Ils ne veulent pas voir que le ſeul moyen de ſe procurer une exiſtence agréable, c'eſt de travailler à devenir content de ſoi, de s'atteſter à ſoi-même qu'on eſt

en état de mettre à tout ſon véritable prix, de retrancher aux malheurs ce qu'une imagination déréglée ajoute à ce qu'ils peuvent avoir de réel, d'ôter aux plaiſirs ce qui peut les rendre dangereux, & de s'exempter des injuſtices que l'ignorance humaine, encore plus que ſa malignité, leur fait commettre ſi ſouvent. Les hommes pleins d'orgueil, & les femmes remplies de vanité, ne devroient-ils pas ſentir que le vrai ſecret de ſatisfaire ces deux paſſions, eſt d'acquérir une ſupériorité perſonnelle ſur tous ceux qui les environnent; & que cet avantage, qui les flatteroit ſi délicieuſement, ne peut s'obtenir que par un travail, qui d'abord ſeroit très-peu pénible, & qui bientôt ſe convertiroit en plaiſir: quand, dans les premiers tems, ils ne s'y livreroient que pour rompre

l'uniformité de leur vie, & pour avoir tout eſſayé, ils y gagneroient toujours; mais leur puſillanimité les arrête; ils voudroient avoir les connoiſſances qu'ils ſentent bien qui leur manquent, ſans s'être donné la moindre peine: tous ont quelquefois formé le deſſein de s'inſtruire; ils ont même commencé à l'exécuter; mais peu l'ont ſuivi; c'eſt ce qui me fait croire qu'il eſt très-rare de trouver des ames aſſez bien faites pour avoir de la tenue: qui voyez-vous en effet capable de ſuivre un plan avec un eſprit de ſuite, ſans lequel il n'eſt pas de conduite conſéquente, point de progrès, point de ſuccès. Nous nous laiſſons donc aller aux événemens qui nous balottent; notre ſort eſt de nous affliger avec excès, ou de nous réjouir avec tranſport, ſans connoître la meſure du bien

ou du mal qui nous arrive, ſans ſavoir quelles reſſources nous trouverions dans des principes que nous n'avons jamais ſongé à nous former. L'exemple, la force de la routine, nous entraînent. Les femmes ſur-tout ſe font une eſpece de gloire de flotter continuellement entre les convulſions de la joie ou de l'abattement. Le moindre événement eſt en poſſeſſion de leur faire perdre la tête; au plus léger accident, les voilà pâmées; ce ſont des machines de ſenſibilité qui ſe détraquent au premier choc, & qui ſe remontent ſur le champ. A Dieu ne plaiſe que je veuille leur enlever cette fleur de ſentiment qui les rend ſi aimables : je voudrois ſeulement, pour leur repos, pour leur bonheur, que cette exceſſive ſenſibilité ne s'étendît pas, ſans diſcernement, à toutes ſortes d'objets, & qu'elles ne

fuſſent pas auſſi déſeſpérées par la mort de leur moineau, que par celle de leur mari. D'où vient cette étrange confuſion, ſi ce n'eſt de ce qu'elles n'ont jamais ſu comparer ces deux objets d'affection, de ce qu'elles n'ont point eſſayé d'examiner le dégré de leur valeur réelle, & n'ont jamais réfléchi à la néceſſité de régler ſur ce calcul la ſomme d'attachement qu'elles doivent à l'un & à l'autre? Aſſervies ſans réflexion à cette eſpece d'inſtinct qui nous fait aimer tout être ſur lequel nous exerçons un empire deſpotique, ſouvent elles le préferent à l'homme eſtimable avec lequel elles n'oſent ſe livrer à leurs enfantillages, & comme vous-mêmes, Meſſieurs, aimez à céder à leurs caprices, vous êtes tous diſpoſés à pardonner des foibleſſes que vous partagez; votre indulgence part encore

d'une autre ſource; vous avez trouvé qu'il ſeroit cruel de rendre les femmes malheureuſes, en voulant les corriger des foibleſſes qu'elles manifeſtent. Il vous a paru plus court d'écouter la pitié, & de les laiſſer telles qu'elles ſont : complaiſance qui nous avilit, & nous laiſſe languir dans la puſillanimité. Oh! mes tendres amies, ayez le courage de ſortir d'un état ſi peu digne de vous, ſentez votre propre dignité, travaillez à vous remettre à la place que vous devez occuper; c'eſt l'eſtime des hommes qu'il faut ambitionner, & non leur compaſſion; acquierez aſſez de lumieres & de conſiſtance pour n'avoir pas beſoin d'une pitié auſſi humiliante : regardez comme un opprobre de les obliger à vous laiſſer tant de foibleſſes, dans la crainte de vous déplaire ou de vous affliger; au lieu

lieu d'accepter ces preuves flétriſſantes de leur indulgence, faites qu'ils aient beſoin de la vôtre. C'eſt principalement en leur donnant l'exemple des vertus que je veux que vous contribuiez à leur éducation; alors ce qu'on appelle un homme à femmes, ne ſera plus de tous les êtres le plus mince; & celui qui a de l'élévation dans les idées, & du nerf dans l'expreſſion, ceſſera d'étonner vos petites ames, & de vous cauſer une ſorte de frayeur. Songez que les hommages & l'eſpece de culte que les hommes vous rendent ne prennent pas leur ſource dans la haute opinion qu'ils ont de votre excellence, c'eſt à votre foibleſſe même que vous devez leurs adorations. Vous êtes le troupeau de moutons devant leſquels les carroſſes s'arrêtent, non par un reſpect mérité, mais à cauſe de leur foibleſſe. Ne vous

y trompez pas, les hommes ſont des vainqueurs adroits, qui, après la bataille gagnée, comblent d'honneurs les priſonniers qu'ils ont faits; ils reſſemblent à ces Nations induſtrieuſes qui perſuadent à un peuple gentilhomme qu'il n'eſt pas de ſa dignité de ſe donner aucun ſoin pour ſe procurer une exiſtence propre, afin de le retenir dans leur dépendance, & de profiter de ſon ſtupide orgueil: avec un peu d'attention, vous découvrirez bientôt que tous les avantages qu'ils vous cedent ne ſont que des préſens gratuits que vous tenez de leur généroſité: n'eſt-il pas toujours humiliant de recevoir à titre de don ce qu'on peut mériter comme tribut légitime.

## LETTRE XXXV.

SI je vous ai quelquefois fait part de nos amuſemens, Monſieur, il faut auſſi que je vous confie nos peines. En louant le château que nous habitons, il fut convenu que nous aurions la jouiſſance de la chaſſe, & que les gardes reſteroient à la charge du propriétaire : ces gardes ne ſont donc pas ſous notre autorité directe : un receveur vigilant les oblige, à toute rigueur, de faire leur devoir : ils s'y portent d'autant plus volontiers, qu'ils voient que mon pere & moi aimons cet exercice avec paſſion. Il s'eſt trouvé, à une demi-lieue de notre habitation, un braconnier qui a femme & deux enfans. Fanni vint un jour m'avertir, la larme

à l'œil, que les gardes le ſurveilloient, & étoient réſolus de le mettre en priſon. J'en fis part à mon pere, qui, le lendemain, dirige ſa chaſſe de ce côté. Il trouve l'homme déſigné, travaillant à ſa vigne, & l'aborde en lui demandant s'il n'a pas vu paſſer le liévre que les chiens pourſuivoient. La converſation s'engage ſans affectation: mon pere ne lui cache pas qu'il eſt violemment ſoupçonné de braconage. « Milord, dit à peu près le payſan, » vous vous êtes fait connoître dans » ce canton comme un trop brave ſei- » gneur, pour qu'on ne vous diſe pas » la vérité ſans crainte. Oui, j'ai chaſſé » quelquefois; mais ce n'a été que » parce que, ſi je ne l'euſſe pas fait, » ma femme & mes enfans ſeroient » morts de faim. Jamais je n'ai vendu » une piece de gibier, que pour nous

» acheter le pain qui nous manquoit.
» J'ai préféré cette reſſource périlleuſe
» à la honte de mandier. Un homme
» qui, comme moi, a eu l'honneur
» de ſervir le Roi, n'a pas pu prendre
» ſur lui, après avoir fait la plus noble
» des profeſſions, de ſe réduire à la
» plus aviliſſante ».

Je ne dis pas, Monſieur, que ce ſoient là les propres termes dont il ſe ſervit : mais je vous réponds que c'eſt le fond des ſentimens qu'il vouloit exprimer. Alors mon pere lui dit que, puiſque c'étoit le beſoin qui l'expoſoit à un ſi grand danger, il alloit donner ordre au boulanger du village de lui fournir tant de livres de pain par ſemaine, & l'engagea à ne pas continuer, parce qu'on le veilloit de près. Vous penſez bien, M. le Comte, que nous autres Anglois ne ſommes

gueres diſpoſés à regarder comme un grand crime, quand un propriétaire tue le ſanglier ou le liévre qui ſe nourriſſent ſur ſon domaine & de ſes ſueurs. Il faudroit que la moitié de notre nation eût égorgé l'autre, avant que l'on pût établir ſur nos propriétés le droit excluſif de la chaſſe en faveur des ſeigneurs.

La précaution de mon pere a été inutile : à quelque tems de-là, le malheur que nous voulions éviter eſt arrivé : ainſi j'ai la douleur de ſavoir qu'il exiſte autour de moi quatre malheureux : jugez ſi je ſuis à mon aiſe. Ce qui me peine le plus, c'eſt que le braconnier, ſurpris ſur le fait, s'eſt mis en défenſe. Dès qu'il s'eſt vu découvert, il a préſenté aux gardes le bout du fuſil, en leur criant : « le pre-» mier qui avance, eſt mort : vous

» avez à faire à un ancien ſoldat qui » eût plutôt quitté la vie, que ſes ar- » mes. Je n'ai rien à perdre que cette » vie, qui eſt trop malheureuſe pour la » regretter. Mais je connois vos droits » & mes torts. Je vas marcher devant » vous à certaine diſtance; ſi je fais » le moindre mouvement pour éviter » la priſon dont vous me menacez, » tirez ſur moi. Ce ne ſera qu'à la » porte de cette priſon que je poſerai » mon fuſil ». Heureuſement les gardes ont été aſſez prudens pour lui accorder cette capitulation..... Et me voilà en mouvement auprès du Gouverneur & de l'Intendant: Fanni, de ſon côté, prend ſoin de la mere & des enfans; mon pere, du ſien, ſollicite les ſeigneurs voiſins de prendre le braconnier comme garde-chaſſe, après quelque tems de pénitence. Je viens d'écrire

une lettre bien patétique au propriétaire de la terre..... Hélas! nous ne faiſons, en cette occaſion, que d'imiter la conduite touchante que tinrent, à ce qu'on m'a dit, deux eſtimables François, qui, forcés d'uſer de la même rigueur dans leur terre, ſecouroient, à l'inſçu l'un de l'autre, les malheureux que la néceſſité de l'exemple les avoit contraints d'affliger. C'eſt le Moraliſte (& ſa femme) dont je vous ai parlé, ſans oſer le nommer.

N'allez pas, Monſieur, blâmer l'intérêt que nous prenons à notre priſonnier, parce que mon pere l'avoit mis dans tout ſon tort. Soyons de bonne foi. Vous & moi n'aimons-nous pas beaucoup la chaſſe : d'autres que nous peuvent donc l'aimer. Quoi! parce que nous avons de la naiſſance & des richeſſes, nous croirons qu'il

n'appartient qu'à nous, d'avoir des paſſions : nous refuſerons aux malheureux la permiſſion de céder à des goûts violens. Eh ! Monſieur, rentrons en nous-mêmes, & nous ſerons plus compatiſſans pour nos ſemblables. En naiſſant une porte plus bas que notre hôtel, nous nous trouvions les enfans d'un cordonnier. La terre appartint d'abord au plus fort ; le plus adroit en eut enſuite ſa part ; & toute notre juſtice actuelle ne conſiſte qu'à conſerver aux plus heureux l'uſurpation de leurs peres. Uſons au moins d'indulgence envers l'infortuné qui fait quelques efforts pour rétablir un peu d'égalité dans le partage.

Sur ces principes, M. le Comte, j'oſe, à mon tour, attaquer votre cœur. Donnez-moi votre parole que vous adoucirez dans vos terres ce

droit terrible de la chaſſe. Vous m'avez quelquefois demandé quelle ſeroit la véritable route pour enflammer le mien : je m'empreſſe de vous l'enſeigner : c'eſt la bienfaiſance.

## LETTRE XXXVI.

JE ſuis bien de votre avis, Monſieur, il ne faut pas ſe borner à exciter les femmes à s'inſtruire par les lectures : il eſt encore néceſſaire de leur ſuggérer les moyens de les bien faire, & d'en profiter ; ce n'eſt point en liſant beaucoup de livres, mais en liſant bien les livres de choix, qu'on lit avec fruit. Je vais plus loin ; le vrai ſecret de faire des progrès ; c'eſt de méditer encore plus que de lire. Les femmes, en général, & combien d'hommes leur

reſſemblent, liſent pour lire. Elles parcoureront auſſi rapidement Pope ou la Bruyere, que Cleveland ou Clarice. J'en connois peu, qui ſoient aſſez perſuadées du fruit que l'on peut tirer des ouvrages de morale, pour ſe déterminer à ne les lire que la plume à la main, ou pour faire, à meſure qu'elles liſent, leurs réflexions ſur les vérités qu'elles pourroient appliquer à leur conduite : la lecture des livres réfléchis & deſtinés à faire penſer, ſont pour elles ce que ſont les ſermons, ni les uns, ni les autres, ne ſont la matiere de leurs méditations. « Mais, dit Montaigne, on re-» çoit les avis de la vérité & ſes pré-» ceptes, comme adreſſés au peuple, » non jamais à ſoi ; & au lieu de les » coucher ſur ſes mœurs, chacun les » couche en ſa mémoire, très-ſottement

» & très-inutilement. Si notre ame n'en » va un meilleur branle, ſi nous n'en » avons le jugement plus ſain, j'ai- » merois auſſi cher, que mon écolier » eût paſſé ſon tems à la paume ».

Une femme, qui aura parcouru beaucoup de livres, dira peut-être moins d'inepties qu'une autre, mais n'en aura pas moins les mêmes foibleſſes, les mêmes inconſéquences, & prouvera par ſa conduite, qu'elle n'a ſu s'approprier aucuns des conſeils, aucuns des principes, qu'elle n'aura fait que parcourir, ſans retour ſur elle-même : très-peu d'entre elles ont le bon eſprit de ſe faire diriger dans leurs lectures par des gens inſtruits, qui leur indiquent le plan qu'elles doivent ſuivre : toutes ont ſans doute eu des velleités de s'inſtruire, mais bientôt elles ont été découragées,

parce qu'elles ont pris ſans diſcernement les premiers livres, qui ſe ſont offerts à elles : les meilleurs Poëtes les ennuient, parce qu'elles ſont incapables d'en ſentir les plus grandes beautés, & cette incapacité ne vient que de ce qu'elles n'ont pas commencé par prendre une connoiſſance ſuffiſante de la mytologie, qui, comme l'hiſtoire, eſt la clef des belles-lettres & des beaux arts : la morale les dégoûte, parce qu'on la leur a préſentée dans des ouvrages mal faits, & ſous la forme révoltante de préceptes ſecs & durs. Enfin, l'hiſtoire les endort, parce qu'elles l'auront lue telle qu'on l'écrivoit autrefois, preſqu'uniquement compoſée de récits éternels de ſiéges, de batailles, de prodiges, de harangues. Mais aujourd'hui que tous ces défauts ont diſparu, aujourd'hui que les ſciences

morales ont été miſes, par des hommes ſupérieurs, à la portée de quiconque veut s'en occuper, & qu'ils ont préſenté l'hiſtoire ſous le vrai point de vue qui lui convient, en la faiſant ſervir moins à la connoiſſance des faits qu'à celle des mœurs : quelle facilité les femmes n'auroient-elles pas à s'inſtruire, en s'amuſant? Ne doutons pas un inſtant, que, dès qu'elles auroient montré ce deſſein, des écrivains du premier ordre ne s'empreſſaſſent à leur donner un plan d'étude ſimple, clair, méthodique, capable de leur épargner les erreurs & les dégoûts, & de leur faire faire des progrès rapides; car, il faut rendre juſtice à notre ſiecle, ſi, dans le précédent, les beaux eſprits croyoient déshonorer leur plume, en la conſacrant à des ouvrages d'une utilité trop commune, ceux de nos

jours n'héſitent pas à deſcendre juſques dans les atteliers des artiſtes, & à revêtir, des graces de leur ſtyle, tout ce qui peut être avantageux à l'humanité. Le mouvement actuel des eſprits eſt tellement porté à s'occuper des objets d'une utilité réelle, que vos littérateurs les plus diſtingués ne tarderoient pas de mettre leur gloire à compoſer un ſyſtême d'inſtruction, propre pour les femmes, s'ils les voyoient diſpoſées à en profiter. Qui ſait même, ſi le deſir de faire parvenir les lumieres aux dernieres claſſes de la ſociété, n'exciteroit pas leur zèle à imiter votre illuſtre Fenelon, qui n'a pas trouvé indigne de lui de faire une inſtruction pour les jeunes filles. Pour moi j'ai aſſez bonne opinion du patriotiſme de vos ſavans, pour croire qu'ils iroient juſqu'à faire un alphabet

de morale, à la portée & à l'uſage du peuple & des gens de la campagne; je vous ai déja montré ma tendre ſollicitude pour cet ordre de citoyens, ſi précieux & ſi négligés; c'eſt même en conſéquence de ces idées, que nous nous occupons, mon pere & moi, à prendre les meſures néceſſaires, afin d'aſſurer un ſort à une maîtreſſe d'école, pour les filles de notre village. Mais nous apportons tous les ſoins convenables à faire cette bonne œuvre, ſans qu'on connoiſſe la main d'où elle part: car vous n'ignorez pas, que rien n'eſt ſi difficile, avec les hommes, que de faire le bien: il faut uſer des mêmes précautions que ſi on vouloit leur nuire; ce n'eſt encore rien que d'avoir avec eux le deſir de les ſervir, ſi ce deſir n'eſt pas porté juſqu'à une eſpece de paſſion. Dès qu'on ſe décourage, ou

qu'on ſe révolte contre les premiers obſtacles qu'ils oppoſent, l'on manque ſon but : il faut, comme Curtius, ſe jetter, à-corps perdu, dans le gouffre, & leur être utile, malgré leur réſiſtance & leur ingratitude. Notre médecin nous eſt d'un ſecours merveilleux ; tout paſſe ſur ſon compte & ſous ſon nom. Nous béniſſons ſans contredit les Seigneurs françois, qui établiſſent des Roſieres dans leurs terres ; mais ne faudroit-il pas commencer par montrer aux jeunes filles les principes qui pourroient leur enſeigner les moyens d'obtenir la roſe triomphale ? Il eſt vrai que l'établiſſement d'une maîtreſſe d'école n'eſt qu'une bonne action, & que celui d'une Roſiere annonce avec éclat la magnificence de ſon auteur. Oh ! foibles mortels, quand ſerez-vous

aſſez eſſentiellement bons, pour faire le bien, ſans aucun retour ſur vous-mêmes? Quand le ferez-vous uniquement, parce que vous vous ſentez dignes de le faire, ſans porter votre attention ſur l'opinion que l'on aura de vous, ſans examiner ſi ceux qui en profitent y ſeront ſenſibles, ou s'ils n'iront pas même quelquefois juſqu'à vous en punir. J'ai ſouvent fait des ingrats; mais toutes les fois que j'ai vu combien j'avois été malheureuſe dans l'emploi des dons que j'ai répandus, je n'ai jamais trouvé dans mon cœur d'autre ſentiment que celui-ci:

Rendez-les-moi, grand Dieu, pour les reperdre encore!

## LETTRE XXXVII.

PUISQUE vous m'avez devinée, Monſieur, il eſt inutile d'uſer de détours pour vous avouer que, n'ayant pas le droit de vous adreſſer toujours des conſeils directs, je me ſuis ſervi de ceux que je donne aux femmes, afin que vous puſſiez en profiter. Les jeunes militaires ſont (en général, & toujours ſauf le grand nombre d'exceptions) dans la même claſſe que nous, à l'égard de l'inſtruction. Inappliqués, volages, ignorans, ſuperſtitieux, cédant, comme nous, aux premieres impreſſions que les objets font ſur eux, flottans ſans ceſſe entre les opinions d'autrui, parce qu'ils ne ſe ſont jamais mis en état, par l'examen, d'avoir un ſentiment propre : auſſi

ſont-ils tous les plus aimables créatures du monde à Paris ; mais, pour bien juger de leur mérite réel, il ne s'agit, dit mon moraliſte anonyme, que de les tranſporter en pays étranger : c'eſt-là que toutes leurs qualités brillantes s'éclipſent, & ne paroiſſent plus que des travers. Il en eſt du vrai mérite, comme des ouvrages eſſentiellement bons : ils paroiſſent tels à toutes les nations ; on les traduit dans toutes les langues ſavantes. Qu'un Vauban, un Newton euſſent voyagé, leur mérite n'étant pas de convention, les hommages de tous les gens éclairés ſe ſeroient réunis en leur faveur. Votre la Fontaine étoit, dit-on, fort gauche dans le monde ; Corneille, préſenté à une grande Princeſſe, perdit toute contenance, dans un cabinet de toilette ; l'un & l'autre cependant jouiſſoient de

l'admiration publique, & ſont les délices de toutes les nations inſtruites. Les hommes, comme le dit le même moraliſte, ne ſont pas dupes : leur eſtime n'eſt que pour ceux dont les qualités leur ſont le plus utiles ; ils donnent un boiſſeau de millet à celui qui a l'adreſſe d'en faire paſſer les grains par le trou d'une aiguille : les ſtatues ſont pour celui qui leur apprend à bien encaquer le hareng. Au lieu de vous faire une étude d'acquérir le petit talent de plaire à quelques femmes, que vous eſtimez fort peu, procurez-vous, Meſſieurs, les connoiſſances néceſſaires pour propoſer un meilleur ordre de bataille, ou pour démontrer que la meilleure politique ſeroit celle d'être juſte & vrai : alors vous aurez une véritable gloire ; dans quelques pays que vous vous trouviez, vous ſerez

recommandables, parce que vous aurez été les bienfaiteurs de l'humanité : plus l'utilité dont vous ſerez aura été générale, plus cette gloire augmentera. Les ſervices d'un Général, d'un grand Miniſtre ne ſont utiles qu'à leur nation ; les talens d'un Monteſquieu le ſont à toutes. Le Quaker, qui, dans l'aſſemblée des habitans de l'Amérique ſeptentrionale, prononça *que les nègres ſoient libres*, mérite des autels. Voilà, M. le Comte, par quels exemples un homme, qui ſe ſent capable de grandes choſes, échauffe ſon imagination, allume ſon courage, s'accoutume à mépriſer toutes ces petites victoires, que la mode lui offre au milieu du cercle étroit où il ſe concentre : que votre Colonel ait de plus beaux chevaux, une meilleure table, une plus jolie maîtreſſe que vous ; qu'un de vos

camarades joue mieux à la paume, qu'il ſoit plus agréable dans un cercle, plus élégant dans ſes habits, que vous importe? Mais que les uns & les autres vous prennent pour arbitre de leurs différends, qu'ils vous conſultent dans un jour d'action pour prendre le meilleur parti; voilà la ſorte de gloire que je vous deſirerois : ce n'eſt que d'un homme de cette trempe dont la conquête pût me toucher..... Voyez juſqu'où va ma franchiſe; une autre femme vous réſiſteroit peut-être, moi je vous donne les moyens de me ſéduire, tandis que vous cherchez à me gâter par les éloges que vous faites du ſentiment qui termine ma derniere lettre. Croyez-vous qu'un cœur qui n'eſt que bon, qui ne ſuit qu'un penchant doux & naturel, mérite tant de louanges? A quelle diſtance n'eſt-il pas

BIBLIOTHÈQUE PRINCIPALE CARENTAN

encore de ces ames ſublimes qui ſavent ſurmonter les mouvemens de la colere & de la vengeance : mouvemens qui, aux yeux des hommes ordinaires, paroiſſent ſi légitimes. Je ne peux réſiſter à l'envie de vous citer à cette occaſion l'exemple de deux hommes qui ſont mes héros en morale.

Vous avez lu, comme moi, dans l'hiſtoire, la fameuſe querelle qu'eurent enſemble Demoſthènes & Eſchine (1), tous les deux grands hommes d'Etat & célébres orateurs : tous les deux s'eſtimant, mais tranſportés de l'amour de la patrie. C'eſt cet amour à qui tout cede qui détermine Eſchine à intenter une accuſation publique contre ſon rival qui avoit conſeillé cette guerre, que

(1) Il ne faut pas le confondre avec Eſchile le tragique.

la

la perte de la bataille de Cheronée rendit ſi funeſte aux Athéniens. Il fit dans ſon plaidoyer tous ſes efforts pour rendre Démoſthenes odieux, & même pour l'avilir, en voulant faire croire que cet orateur, fuyant avec les autres Athéniens, après la perte de la bataille, s'étoit mis à genoux devant un chardon qui avoit accroché ſa robe, & que croyant que c'étoit un ennemi qui l'arrêtoit, il lui avoit demandé la vie. Jamais homme a-t-il pardonné une dériſion auſſi inſultante! Cependant Démoſthenes foudroie ſon accuſateur par ſon éloquence, le fait exiler à Rhodes comme calomniateur, & lorſqu'Eſchine paroît au port pour s'embarquer, il y trouve Démoſthenes ſa bourſe à la main & des lettres de recommandation pour l'exilé. C'eſt dans ce beau moment qu'Eſchine, tranſporté d'admiration, &

se tournant vers la ville, dit : « comment ne regretterois-je pas une » patrie où je laisse un ennemi si généreux, que je désespere de trouver » ailleurs des amis qui lui ressemblent ».

Eschine, arrivé à Rhodes, pour y professer l'éloquence, lut en public son plaidoyer, qui prouvoit ses talens, & qui fut trouvé très-beau. Il eut ensuite la générosité de lire celui de Demosthenes qui excita des applaudissemens bien plus marqués. Eh que seroit-ce donc, s'écria-t-il, si vous l'eussiez entendu lui-même!

Tels sont, Monsieur, les traits qui méritent véritablement vos éloges. C'est au feu divin de ces grandes ames que s'échauffe la mienne pour la rendre capable de les imiter. Voilà comment je voudrois qu'on employât l'histoire, à enseigner aux femmes la philosophie

morale. Il faudroit, ſuivant moi, que, dans le traité que l'on feroit pour elles, chaque précepte propoſé ne fût que dans le titre des chapitres, & que chaque chapitre ne contînt plus que le développement des faits hiſtoriques & intéreſſans qui en feroient la preuve par des exemples auſſi frappans que celui-ci ſur le pardon des injures. Je voudrois ſur-tout que, pour faire le beau code dont je ne vous préſente que des idées fugitives, loin de négliger les vérités religieuſes ſi néceſſaires au maintien de l'ordre ſocial, le premier chapitre de cet eſtimable ouvrage fût deſtiné à entretenir les femmes des rapports néceſſaires & bienfaiſans que nous avons tous avec l'Être ſuprême: à les garantir de toute tentation de céder aux preſtiges de ceux qui mettent leur gloire à rendre problématiques des

vérités démontrées : qu'on les perſuadât qu'en ſuppoſant, même contre l'évidence, que ces vérités ne fuſſent pas inconteſtables, il faudroit encore les reſpecter & les chérir, dès qu'elles ſeroient un moyen de plus pour porter les hommes à la vertu. N'regarderiez-vous pas comme un malfaiteur, celui qui ſe plairoit à détruire ces fanaux ſi utiles, deſtinés à éclairer les citoyens d'une grande ville, pendant les ténébres de la nuit.

## LETTRE XXXVIII.

OH ! M. le Comte, que nous ſommes éloignés d'être bien enſemble ! Que viens-je d'apprendre ? Vous connoiſſez très-intimément M. le Chevalier de..... notre parent commun : il

s'eſt rappellé l'amitié qui, à mon premier voyage en France, m'uniſſoit avec Madame votre mere, & que dès-lors vous paroiſſiez avoir quelque confiance en moi; il n'ignore pas non plus que, depuis mon retour, nous ſommes dans une correſpondance ſuivie. Il s'eſt donc déterminé à m'écrire, pour employer mes bons offices auprès de vous, afin de vous porter à ne pouſſer plus loin votre procès; contre qui, grand Dieu! contre M. votre pere. Il m'apprend que vous venez de le faire citer en juſtice, pour vous rendre compte des biens de votre mere. Quoi! il exiſte des loix en France, qui donnent de pareils droits aux enfans; & c'eſt celui des François, dont j'avois la meilleure opinion, qui profite de ces loix pour traîner l'auteur de ſes jours dans les tribunaux. L'on veut qu'une

nation ait de bonnes mœurs, & ſa légiſlation autoriſe les enfans à donner un pareil ſcandale! Je ſais que M. le Marquis a toujours fait beaucoup de dépenſe : ſa femme s'en plaignoit ſouvent à moi ; mais les ſubſtitutions établies dans votre maiſon, la conſoloient, parce qu'elles conſervoient au moins le fonds aux enfans. Je veux encore que, non-ſeulement il diſſipe ſon bien propre, mais qu'il anticipe ſur le vôtre, & qu'il ne vous ait laiſſé la diſpoſition que de la moitié des revenus dont vous avez le droit de jouïr. Tout cela ne vous juſtifiera, ni à mes yeux, ni à ceux des gens eſtimables : l'éclat des plaidoyers va vous donner tous les deux en ſpectacle; tous les deux vous parviendrez à vous faire méſeſtimer du public raiſonnable, & c'eſt ainſi que va débuter dans le

monde un jeune militaire, qui, avec une conduite convenable, eſt en droit de prétendre aux places les plus diſtinguées : c'eſt en révélant, par une ſcene publique, le déſordre intérieur de ſa maiſon, qu'il veut ſe frayer le chemin à des poſtes de confiance ; riche, ſi vous êtes modéré, le plus ou le moins peut-il vous déterminer à ſacrifier le bien qui doit vous être le plus cher, je veux dire l'opinion publique & l'eſtime de ceux qui pourroient vous porter aux illuſtrations pour leſquelles les talens ne ſuffiſent pas ? Songez que les gens d'affaires qui vous exagerent vos droits, ne conſiderent que l'argent ; ils ſont incapables de rien voir au-delà ; mais vous, Monſieur, ne devez-vous pas, avant tout, vous reſpecter vous-même : quel tort réel peut vous cauſer la privation de

quelque revenu ? Ne ſavez-vous pas mieux que moi, que ce ne ſont pas les grands biens qui font l'opulence, mais que c'eſt la façon d'enuſer ? L'on m'aſſure que vous entretenez à Paris une maiſon montée & des chevaux, que vous avez à votre terre un train de chaſſe très-diſpendieux, & que vous faites à votre régiment la plus grande figure ; & c'eſt vous qui voulez mettre la réforme dans la dépenſe de M. votre pere !..... Si la perſonne à laquelle vous voudrez un jour vous unir, aime le ſien comme elle le doit, de quelle terreur ne doit-elle pas être ſaiſie, lorſqu'elle apprendra que vous n'avez pas plus reſpecté le vôtre ? Vous connoiſſez les Angloiſes ; ſi j'avois un mari qui fût capable de m'outrager à ce point, dans la perſonne de mon pere, je regarderois ſon procédé comme un

arrêt de mort pour moi ; & comme il n'y auroit que ce moyen de rendre impuiſſante ſa furie contre l'auteur de mes jours, je ne prendrois de conſeil que de mon déſeſpoir.

J'ai voulu, avant que de vous écrire, acquérir quelques lumieres ſur les idées que l'on peut avoir en France de l'autorité paternelle, & me ſuis adreſſée à celui des avocats de la ville où je ſuis, qui jouit de la premiere conſidération. Après lui avoir fait part de la remarque que j'ai faite ſur la différence que je trouve entre les enfans de Paris & ceux d'..... j'ai été aſſez étonnée d'apprendre que la France, gouvernée par un ſeul Prince, eſt régie par autant de loix particulieres, qu'il y a de provinces ; que celles du midi ſuivent le droit romain, & les autres, chacune leur coutume : que la puiſſance

paternelle, dans les premieres, eſt dans toute ſa vigueur; mais que, dans les autres, elle eſt preſque nulle. J'ai vu dès-lors quelle eſt la ſource de l'irrévérence filiale des Pariſiens & de l'extrême licence de la jeuneſſe. Dès qu'on y méconnoît, en quelque ſorte, la plus ſacrée, la plus naturelle de toutes les autorités humaines, eſt-il étonnant que les enfans y ſoient ſans reſpect pour leurs peres, & les peres ſans affection pour des enfans rebelles? Quelques auteurs modernes, m'a dit mon avocat, ont achevé de rompre la chaîne de la ſubordination, en ſe permettant de rendre problématiques l'autorité paternelle & les obligations que ſes enfans ont à leur pere. Ainſi, en voulant tout réduire à des proportions géométriques, & aux prétendus droits primitifs de liberté naturelle, on a aliéné

les hommes à croire que les besoins seuls les lioient les uns aux autres, & qu'à l'exemple des animaux, dès qu'un enfant étoit en état de se passer des secours de son pere, il ne lui devoit plus rien. La jeunesse, autorisée par ces maximes destructives de l'état social, s'en est prévalu pour se livrer à son penchant à l'indépendance; & les peres ulcérés n'ont plus songé qu'à eux-mêmes. La même indifférence a saisi les autres degrés de proximité; & si, dans vos provinces, on veut bien encore être un peu parent, il est certain qu'à Paris on a cessé totalement de l'être; le fils fait rendre compte à son pere; le pere, pour se venger, ou pour se dédommager de la diminution de son revenu, met son bien à rente viagere, ou se remarie. Ces mêmes écrivains croient justifier leurs

opinions, parce que l'on a vu quelquefois des peres abuſer de leur autorité: donc, parce qu'il eſt quelques êtres dépravés, il faut que l'humanité entiere en porte la peine. Quel eſt le principe que doit ſuivre un légiſlateur? C'eſt de donner la préférence à la loi qui aura le moins d'inconvénient; & quand il veut faire pencher la balance entre le pere & les enfans, c'eſt la nature qu'il doit conſulter. S'il découvre que le pere ait dans le cœur une affection plus certaine pour ſes enfans, qu'il n'en trouve dans ceux-ci pour leur pere, doit-il héſiter un inſtant à favoriſer le pere, & à s'en rapporter à ſa tendreſſe naturelle: le cœur paternel n'eſt-il pas une ſource inépuiſable de tendreſſe pour ſon ſang? N'eſt-il pas auſſi peu de bons enfans, qu'il y a peu de mauvais peres? Le calcul

doit donc être bientôt fait : la loi ne peut refuſer ſa confiance à celui dont elle doit avoir la meilleure opinion. Laiſſons aux anciens Romains le droit de vie & de mort ſur leurs enfans ; ce droit exorbitant étoit ſans doute analogue à la conſtitution de leur République : il eſt contraire, & à nos gouvernemens modernes, & à notre religion.

Voilà ce que les François eux-mêmes penſent de cette légiſlation, & je me rappelle que quand Loke donna des loix à la Caroline, il voulut qu'elles ne ſubſiſtaſſent qu'un ſiecle, à moins qu'elles ne fuſſent renouvellées. Mais l'abus qu'on a pu faire d'un droit n'eſt pas une raiſon pour l'anéantir : un peu de philoſophie, a dit Bacon, nous porte à fronder toutes les opinions reçues ; beaucoup

de philoſophie nous en fait reſpecter pluſieurs..... Songez, M. le Comte, qu'en qualité de votre parente & de votre amie, je vais partager l'humiliation à laquelle vous expoſez votre maiſon; au lieu de retourner à Paris, mon pere eſt déja déterminé à prendre toute autre route, pour aller à Londres: nous avions le projet de nous fixer en France; il faudra bien préférer un pays où l'amour de l'argent n'a pas encore étouffé les ſentimens naturels.

## LETTRE XXIX.

MON pere, M. le Comte, étoit bien plus fâché que moi contre vous: premierement, parce qu'il eſt pere; en ſecond lieu, parce qu'il ne vous connoît pas auſſi bien que je crois vous

connoître. J'ai très-bien auguré de votre ſilence pendant un mois. M. le Chevalier de..... m'a donné d'ailleurs de vos nouvelles : elles ont vérifié tout ce que je prédiſois à mon pere ſur votre compte. Séduit par de mauvais exemples, entraîné par la fougue de la jeuneſſe, maîtriſé par la néceſſité de ſubvenir à des dépenſes que vous croyez néceſſaires, vous avez fait une fauſſe démarche, que j'oſerois appeller une heureuſe faute, puiſqu'elle n'a ſervi qu'à faire éclater davantage votre excellent naturel; non-ſeulement vous avez mis fin à toute procédure, mais vous vous êtes jetté dans les bras de votre pere, & vous avez mérité ſon pardon & le mien, en recherchant ſon amitié, par tous les ſacrifices qu'il pourroit exiger; en conſéquence, retranchement des ſuperfluités, réſolution

ferme de vous borner à ce qu'exigent votre état & votre naiſſance : modération ſur votre jeu : projets même de bienfaiſance.... Courage, mon digne parent ; vous verrez que, de tous les plaiſirs, c'eſt celui de faire du bien qui nous ſatisfait davantage, & qu'on ne peut ſe mettre en état de le goûter, qu'en retranchant ſur ceux que la vanité ſeule nous fait deſirer. Il y a longtemps qu'on a dit que nous ſacrifions tous les jours notre bonheur réel au vain deſir de faire croire aux autres que nous ſommes heureux. Nous mettons tout en ſuperficie & rien en profondeur. Les grands raviſſent, à titre d'emprunt, la fortune des peres de famille, pour nourrir des chiens & des chevaux ; ils mettent à l'aumône leurs fermiers, pour en tirer de quoi ſtipendier des muſiciens & des hiſtrions.

Vous-même, M. le Comte, en ſuivant leur exemple, vous ſeriez mis dans l'impuiſſance de jamais ſuivre les mouvemens d'un cœur ſenſible, qui vous porte à ſoulager les malheureux: vous êtiez déja devenu injuſte envers Cécile; coupable à l'égard d'un pere, & tout cela parce que vous ſuiviez le proverbe populaire: *il faut faire comme les autres.* Soyez sûr qu'à preſque tous les égards, c'eſt le contraire de cette maxime qu'il faut adopter: il en eſt de la conduite comme de la converſation. Phocion, ſurpris des applaudiſſemens qu'il recevoit dans un cercle où ſon eſprit avoit brillé, dit à l'oreille de ſon ami, il faut qu'il me ſoit échappé quelque grande ſottiſe, puiſque tout le monde me loue: dites-moi ce qui en eſt... Sentez donc, M. le Comte, l'avantage de ſe faire des principes à ſoi-même, & de

ſe mettre en garde contre l'exemple. Il n'eſt point digne d'un homme ferme, de ſe dire, je dois ou je peux faire telle choſe, parce que le duc ou le prince un tel le font, ou parce que le public en a telle opinion. Voyons par *nos* propres yeux, & n'adoptons aucune idée ſur parole. Rappellez-vous le conſeil de Straton : ce ne fut qu'en tournant le dos à la multitude, que ſon eſclave apperçut le premier les rayons du ſoleil (1).

(1) Les eſclaves ſe révoltèrent à Tir, & tuèrent tous leurs maîtres, excepté Straton que ſon eſclave déroba à la fureur des autres. Embarraſſés ſur le choix d'un roi, il fut convenu que celui qui, un tel jour, découvriroit le premier les rayons du ſoleil levant, ſeroit roi. L'eſclave de Straton lui fit part de cette réſolution. Son maître lui conſeilla, tandis que les autres auroient les yeux tournés au levant, de regarder au couchant, où ſe trouvoit une tour élevée, qui ſeroit frappée du ſoleil, avant

Ai-je ſuivi, dans notre liaiſon, la routine des femmes, auxquelles un homme dit qu'il veut leur plaire? J'ai préciſément pris la route oppoſée : au lieu d'épuiſer avec vous tous les lieux communs de leur feinte réſiſtance, de leurs modeſtes agaceries, j'ai commencé par vous prêcher : mes billets tendres ont été des ſermons. J'ai été la premiere à vous indiquer les moyens de me plaire : j'ai même oſé vous faire entrevoir que vous n'aviez pas, pour y réuſſir, tout ce que je deſirois; cependant je commence à croire que

qu'on pût voir ſon diſque. L'avis ayant réuſſi, l'eſclave avoua aux autres, que c'étoit ſon maître qu'il avoit épargné, auquel il devoit ſon adreſſe & ſon bonheur. Tous furent ſi émerveillés de la profondeur de génie que ſuppoſoit un ſi beau conſeil, qu'ils déférerent la couronne à Straton.... Les anciens, en faiſant de pareils récits, croyoient écrire l'hiſtoire.

cette méthode n'a pas détruit un ſentiment tendre, que les autres femmes entretiennent & augmentent par des moyens tout différens. De votre côté, je n'ai jamais reçu de ce ſentiment une preuve qui m'ait plus flattée, que tout ce que vous venez de faire pour M. votre pere ; vous m'auriez donné, dans un bal, les marques les plus éclatantes de préférence, vous auriez mortifié de la façon la plus forte mes rivales, en ma préſence, que je n'en ſerois pas ſi glorieuſe. Je vous dis là tout ce qui ſe peut de plus fort, comme vous voyez, & je vous jure que je ne vous rends pas, à beaucoup près, tout ce que je ſens. Avec de pareilles actions, vous deviendriez un homme très-dangereux pour une femme de mon eſpece. Mon pere joint ſes applaudiſſemens aux miens, & ne

parle plus de retourner à Londres, ſans paſſer par Paris, où nous pourrons aller cet hiver, ſi ſa ſanté le permet.

## LETTRE XL.

J'AVOIS écrit, Monſieur, à cet eſtimable Chevalier de..... pour le féliciter ſur la gloire qu'il a eue de reconcilier le pere avec le fils; mais il me fait part du deſſein qu'il a de pouſſer ſes ſuccès encore plus loin; ce deſſein eſt bien digne de lui; je ne doute pas que l'opinion qu'il a donnée de ſes vertus, aux deux parties, ne contribue à la réuſſite qu'il ſe promet: il ne ſe borne pas à la bonne action d'avoir aſſoupi un procès; ſon plan eſt d'aller paſſer quelque tems avec M. votre

pere, à ſa terre, & de l'amener à deſirer que ſon fils vienne habiter ſon hôtel à Paris; il me fait encore l'honneur de croire que je puis le ſeconder, & m'engage à me charger du fils, tandis qu'il doit travailler avec le pere, pour obtenir une réunion qui ne peut faire qu'honneur aux deux & à notre maiſon. Cet homme précieux m'aſſure qu'il a toujours déſaprouvé ces ſéparations de demeures que le prétendu bel uſage a établies entre les peres & les enfans, & ſouvent entre les maris & les femmes. A force d'aimer notre liberté, tous les liens du ſang & du mariage ſe rompent: l'homme ne veut pas voir qu'il a beſoin de ces liens mêmes pour être heureux, ou au moins pour conſerver les convenances qui produiſent le grand bien de l'eſtime publique. Interrogez ces vieux

garçons que la crainte de la gêne & des ſoins, que l'amour d'eux-mêmes ont retenus dans le célibat : ceux qui ſeront de bonne foi vous avoueront que mieux ils ont réuſſi à s'iſoler, à éviter toute liaiſon néceſſaire avec ce qui les environne, plus, à la fin de leur carriere, ils ſe trouvent à plaindre. Ils vous diront qu'il n'eſt pas de fardeau plus difficile à ſoutenir qu'une indépendance complette, une liberté abſolue ; j'en vois la preuve dans leur propre conduite. N'ayant point de femme, point d'enfans, ils adoptent leurs neveux, appellent leur ſœur ou leur niece, & font pour eux tout ce qu'ils auroient fait pour leur propre ſang. Si les parens leur manquent, ils s'attachent aux enfans d'étrangers, ou ſe laiſſent maîtriſer par une ancienne maîtreſſe, ſouvent même par une

gouvernante. D'autres prennent un parti qui n'eſt pas plus raiſonnable: tourmentés par leur apatie & par le beſoin d'être affectés, ils s'ingerent dans les affaires domeſtiques de leurs proches, & preſque toujours y portent le trouble. Nous ne voyons que des oncles ou des tantes célibataires, vouloir dominer dans la maiſon de leurs freres qui ont des enfans. Certains qu'on leur doit des ménagemens, dans l'eſpérance de leur ſucceſſion, ils veulent tout diriger, & profitent des petits mécontentemens qui s'élévent entre le mari & la femme, entre le pere & les enfans, pour les maîtriſer tous. Combien d'entr'eux, ſous prétexte d'amitié pour leurs neveux, ne les animent-ils pas contre leur pere, &, d'une étincelle, font un embraſement! Combien, par leurs prédilections inſenſées,

inſenſées, n'excitent pas la jalouſie des enfans entr'eux, & produiſent ces haines fraternelles qui donnent au Public tant de ſcenes ſcandaleuſes ! Pourquoi voyons-nous tant de ménages troublés, tant de familles déſunies ? C'eſt parce qu'un célibataire inquiet, & ſans affaires domeſtiques, y eſt allé attaquer l'autorité paternelle, ou maritale, & ſous prétexte de zele, a diviſé un pouvoir, qui, s'il n'eût pas été conteſté, ou partagé, y eût maintenu l'ordre. Lui-même eſt enfin puni de n'avoir penſé qu'à lui, de s'être privé d'une famille qu'il ſe fût créée. Qui voudra partager, ou charmer l'ennui de ſes vieux jours ? Toujours ſeul, au milieu du monde, bientôt il s'en dégoûtera ; &, livré à lui-même, accablé du poids de ſa liberté, étonné du vuide de ſon cœur, nous le verrons

s'agiter, pour trouver des objets d'affection, former des liaiſons aviliſſantes, & finir ſouvent par être la dupe & le jouet de ſes valets.... Voilà où nous mene cette eſpece d'anarchie que je vois dans les familles, cette averſion mal raiſonnée pour toute contrainte.

N'avons-nous pas, d'ailleurs, dans le cœur un autre beſoin auſſi impérieux que celui d'aimer, c'eſt celui de commander, d'avoir à diriger un être quelconque. Un enfant veut un moineau à ſes ordres; un mandiant adopte un chien, pour lui faire faire ſes volontés, autant que pour lui ſervir d'objet d'affection. L'homme qui n'a rien à aimer, perſonne à commander, peut-il ſupporter la ſolitude où il ſe trouve? Et ſans doute, c'eſt là une des raiſons qui attachent le pere aux enfans, il a beſoin d'aimer & de com-

mander ; heureux s'il s'aime aſſez lui-même, pour uſer de ſon empire avec les attentions qui peuvent le rendre cher à ceux ſur leſquels il l'exerce ; c'eſt alors qu'il reçoit la plus douce récompenſe des peines que le mariage a pu lui cauſer ; bien plus, ce n'eſt peut-être que par ce moyen, qu'il peut obtenir de ſes enfans la permiſſion de vivre.

Seriez-vous, M. le Comte, arrêté par les ſoins qu'exige l'amour filial ? Je vous réponds que, ſi vous perſévérez dans le plan de conduite que vous avez commencé à exécuter, ſi vous ſavez faire de votre temps une diſtribution raiſonnée, vous en trouverez aſſez pour les plaiſirs, pour l'étude, & pour les devoirs de la parenté. Je ſuis certaine, qu'avec l'heureux naturel que je vous connois, vous n'aurez

pas eſſayé, pendant un mois, à réveiller dans votre cœur les ſentimens que la nature y a mis, que, loin de les regarder comme importuns, ils feront bientôt vos délices. Je ne ſuis heureuſe, moi, que par l'exercice de ces ſentimens; c'eſt à eux que je dois les plus doux momens de ma vie, & c'eſt peut-être parce qu'ils rempliſſent toute la capacité de mon cœur, qu'un autre amour n'a pas ſur moi la même puiſſance, que ſur mes ſemblabbles.

## LETTRE XLI.

DE deux choſes l'une, Monſieur; ou le mauvais exemple, que je vous donne par mes diſſertations, vous a gagné, ou vous voulez me tendre un piege, en me provoquant à un combat

métaphyſique, ſur ce que vous appellez l'amour. Mais je ſens, dès l'abord, combien, à la façon dont vous le faites, j'aurois de déſavantage. Tout ce que vous m'en dites ne paroît convenir qu'à la galanterie françoiſe, dont vous connoiſſez les délicateſſes & les mignardiſes, tandis que moi, je ne conçois ce ſentiment que comme un moyen moral de porter les deux ſexes à la vertu, & aux grandes actions. Pourrons-nous jamais nous entendre, tant que vous ne ſerez de l'amour qu'un enfant, & moi un Hercule. Je vous ai déja montré à quel point je ſuis fâchée, que les gens auſteres aient porté ſur cette paſſion un jugement, qui, en la flétriſſant, pourroit empêcher qu'on n'en tirât, pour la vertu, les reſſources qu'elle préſente. Vous, Monſieur, ſans être auſſi ſévere qu'eux,

même paroiſſez pas moins éloigné de la vérité, puiſque vous n'en faites qu'un moule à jeux d'eſprit. A la lecture de votre épître, j'ai cru tenir les Poéſies (très-mal nommées) paſtorales de Fontenelle, ou les Lettres de Crebillon fils. Je ne prétends ici déprimer perſonne; car j'avoue qu'il faut de rares talens, pour ne faire qu'une marionnette du même Dieu, dont je crois que, malgré l'opinion reçue, l'on pourroit faire l'Ange tutélaire de l'humanité, en appliquant ſa puiſſance au même uſage que les peuples dont je vous ai cité l'exemple. J'admire, à cette occaſion, combien les hommes ſont de grands enchanteurs! La même paſſion, traitée par votre Poëte François, n'eſt qu'un ſentiment factice, une coquetterie très-ingénieuſe, mais ſans vérité & ſans chaleur. Dans le

temple de Gnide, c'eſt l'ingénuité, c'eſt la nature elle-même. Dans l'eſprit des Loix, & à mes yeux, c'eſt le plus puiſſant reſſort que puſſent employer la Morale & la légiſlation. Quel dommage ! que les François n'en faſſent qu'un hochet, comme on le fit d'abord de la bouſſole ; mais quelle obligation n'avons-nous pas au bon eſprit, qui le premier ſût appliquer *la marinette* à la navigation? Faiſons, Monſieur, la même choſe de l'Amour; je vous le laiſſerai volontiers couvrir de pompons : il ne ſera, dans vos mains, qu'un joli *Pantin*, pourvu que vous me permettiez d'en tirer les ſecours inappréciables, qu'il m'offre pour le bien de la ſociété : car plus j'examine cette paſſion, plus je me perſuade qu'on s'eſt trompé dans le jugement qu'on a porté de ſa nature. Parce que

les Poëtes s'en ſont emparés, pour en tirer des allégories agréables, & ſouvent licencieuſes; parce que les hommes en ont fait un uſage criminel, l'on eſt parti de-là, ſans autre examen, pour décider qu'elle ne pouvoit être qu'une ſource de corruption. Quelques Philoſophes ont trouvé plus commode de la condamner ſur parole, que de l'examiner; des hommes, plus vertueux, qu'éclairés, ont ſonné l'alarme; la proſcription a été ſi générale, que très-peu de Légiſlateurs ont oſé en faire l'uſage qu'elle méritoit. Même aujourd'hui, dans le ſiecle de la Philoſophie, j'héſite à ſoutenir que cet hémétique, proſcrit comme un poiſon, par un Arrêt ſolemnel, eſt un remede ſalutaire, s'il eſt adminiſtré par un habile Médecin. Souvenez-vous de la comparaiſon que je vous ai déja faite de

l'amour avec la vanité ; ſi elle eſt un grand vice aux yeux de ces Puritains, pourquoi permettent-ils donc qu'on l'emploie, avec tant de ſuccès, à porter les hommes aux belles actions, par l'eſpoir des honneurs, tandis qu'ils ſe feroient de ſi grands ſcrupules d'appliquer l'amour au même uſage. Pour moi, je crois qu'il en eſt de cette paſſion comme de toutes les autres, qui ne ſont bonnes ou mauvaiſes que par l'uſage qu'on en fait. La même arme, qui devient dangereuſe dans la main du meurtrier, eſt une égide bienfaiſante dans celle du défenſeur de la patrie. Vous en avez vu la preuve dans l'exemple que je vous ai cité des Samnites : vous en avez l'image vivante ſous vos yeux, dans les *Roſieres* qu'on a ſi ſagement établies dans vos provinces, en diſant par-là aux filles : ſi

vous êtes vertueuſes, vous aurez une dot & un mari ; aux garçons, ſi vous êtes d'honnêtes gens, vous obtiendrez la Roſiere & ſa dot : & toujours l'amour au fond du creuſet. Je parirois, avec vous, que le citoyen recommandable, à qui la France doit une inſtitution ſi utile aux mœurs des campagnes, ne faiſoit point de madrigaux. Il n'avoit sûrement pas, de l'amour, l'opinion meſquine ſous laquelle votre beau monde l'enviſage. Au nom de ce Dieu charmant, dont vous m'aſſurez que vous ſuivez l'empire, prenez-en, M. le Comte, des idées plus nobles & plus juſtes, ce ſera vous honorer vous-même : au lieu de ne brûler que d'un feu follet, vous ſerez embraſé d'une flamme divine & pure, digne de regner ſur une ame telle que la vôtre ; &, ſi j'oſois me mettre en ligne de

compte, je vous exprimerois à quel point je ſerois flattée d'avoir la gloire de rétablir dans votre eſtime, & les femmes, & l'amour.

## LETTRE XLII.

NE vous y trompez pas, Monſieur: quand je ſoupire ſur l'inſouciance où je vois les femmes à s'occuper du ſoin de régler leur cœur & de ſe former le jugement, je ne les ai pas ſeules pour objet. Je ſais que l'on rencontre bien plus aiſément des hommes inſtruits que des femmes : mais je ſuis en même-temps perſuadée, qu'il eſt auſſi difficile de trouver, dans un ſexe que dans l'autre, des gens qui aient fait ſervir leurs connoiſſances acquiſes, au profit de leurs mœurs, & à bien

diriger leurs actions, par des retours ſur eux-mêmes. Il ſemble que la nature humaine n'ait pas un fonds aſſez riche, pour fournir à chaque individu une capacité d'attention ſuffiſante, pour qu'il puiſſe en même-temps faire des progrès dans les ſciences, ou dans les arts, & ſe gouverner avec ſageſſe. Tel eſt bon Phyſicien, grand Geometre, excellent Artiſte, qui n'eſt qu'un écolier dans le monde, & dans la conduite de ſes affaires. L'application qu'il a donnée à l'étude des livres, lui a fait négliger celle des hommes & de lui-même. Il eſt dans la ſociété comme celui qui entreroit, à viſage découvert, dans un bal, où tous les autres ſeroient maſqués. Tout le monde le connoît, & il ne connoît perſonne. Pas un ne l'égalera du côté de la ſcience, mais tous auront la facilité de le tourmen-

ter, de prendre des avantages ſur lui, de le tourner en ridicule. Sa maladreſſe, ſes négligences, ſa fierté, lui feront manquer les occaſions de tirer parti de ſa ſupériorité. Vous ſavez cependant que notre fortune dépend encore plus de notre caractere, que de nos talens; & très-peu de gens travaillent ſur cette partie de ſoi-même, ſi eſſentielle à notre bonheur, & à celui des nôtres. C'eſt donc de ce côté moral que je voudrois diriger le principal mouvement de l'éducation des femmes, parce qu'elles pourroient, à cet égard, rendre aux hommes les meilleurs ſervices. Tandis qu'ils ſont occupés à apprendre les élémens des états qu'ils doivent remplir, les femmes, je vous l'ai déja fait remarquer, vivent déja dans la ſociété : elles ſont donc à portée de s'exercer dans la ſcience des

mœurs, & des rapports qu'ont les hommes entr'eux. Une fille, à quinze ou ſeize ans, a plus de ces connoiſſances acquiſes, qu'un garçon de vingt-cinq, & quelquefois qu'un Aſtronome de quarante. Etant par-là, beaucoup plutôt que les hommes, en état de nous bien conduire, ils recevroient de nous des avis ſalutaires, & de bons exemples. Si nous pouvons les leur donner dans l'état actuel, jugez ce que ce ſeroit, ſi notre éducation étoit conduite avec les ſoins & la méthode que je propoſe. J'oſe même dire, que l'utilité dont nous ſerions tourneroit, ſur-tout, à l'avantage d'une des claſſes les plus précieuſes de la ſociété, les gens à talens dans tous les genres. Totalement livrés à des études, qui abſorbent toute leur attention, tous leurs momens, il ne leur reſte le temps de

s'occuper, ni des affaires domeſtiques, ni des ſoins de la vie civile. Une femme éclairée, & d'un caractere ſolide, veilleroit pour eux, & ſeroit leur *mentor* à cet égard. Enfin, puiſqu'il eſt malheureuſement néceſſaire de mettre de l'adreſſe dans ſa conduite, il me ſemble que la fineſſe, qu'on nous attribue, mêlée avec la force que vous avez, vous procureroit des avantages qui vous manquent. C'eſt ainſi, qu'en identifiant les facultés des deux ſexes, en les tempérant les unes par les autres, nous atteindrions tous au vrai but de l'état ſocial, qui eſt que chacun y ſoit, pour ſon aſſocié, de la plus grande utilité qu'il eſt poſſible.....

Au moment où je vous écrivois ceci, je viens d'avoir une grande frayeur. L'on m'annonce bruſquement deux de nos jolies voiſines, & je les

entends, dans le ſalon, arriver à grands pas, en riant, comme de jeunes femmes en belle humeur. Je venois de vérifier un fait hiſtorique, qui m'avoit frappée, & que je voulois vous rappeller : juſtement j'avois laiſſé Diodore de Sicile ouvert ſur ma chiffonniere. En me précipitant pour le cacher, & mettre à ſa place un volume de Pamela, j'ai penſé tout culbuter. Je voulois, comme vous penſez bien, éviter qu'on ne me prît pour une ſavante, à laquelle on n'auroit pas manqué de donner un ridicule ; mais ce petit incident ne m'a pas empêchée, quand j'ai été libre, de reprendre mon deſſein, & voici pourquoi.

Je me ſuis ſouvenue que, dans une de mes précédentes lettres, il m'eſt échappé de m'ériger en juge de vos pieces de théatre, & de vous dire que

je n'y voyois que deux Amours vraiment tragiques. J'ai depuis regretté, plus d'une fois, qu'un Schaeſpaer, ou un Corneille, n'euſſent pas traité celui de Zarine, Reine des Schytes, que d'autres nomment Saces. L'hiſtoire nous dit qu'elle étoit fille de Marmarès, Roi de ces peuples, qui avoient ſubjugué les Medes. Cyaxare, roi des vaincus, attira Marmarès dans un feſtin, où il le fit égorger. Zarine, Princeſſe auſſi belle que courageuſe, parvenue au trône par cet événement, leve une armée, & la commande elle-même, brûlant de venger la mort de ſon pere. Les troupes de Cyaxare ont à leur tête Stryangée, ſon gendre, Prince accompli. Le combat s'engage : Zarine & Stryangée s'admirent réciproquement pendant le feu de l'action. Ainſi leur premiere entrevue ſe fait au mi-

lieu du carnage, & c'étoit là que l'amour les attendoit, pour les pénétrer d'un feu moins ſanguinaire. La victoire ſe déclara pour l'héroïne. Dans le cours de cette guerre, dont les avantages ſont balancés, les amans n'avoient d'autre moyen de ſe voir que ſur le champ de bataille, & c'étoit le lieu de leurs rendez-vous galans, bien réſolus de ſe combattre avec courage à la vue des deux armées, ſi l'occaſion s'en préſentoit. Enfin Stryangée demeure vainqueur de ſon amante & la fait priſonniere : il emploie, pour obtenir ſa main, tout ce que l'amour, fondé ſur une haute eſtime, peut ſuggérer. Zarine ne voit en lui que l'allié du meurtrier de ſon pere, &, ſurmontant ſa propre paſſion, menace de s'ôter la vie, plutôt que de manquer aux mânes d'un pere chéri. Striangée,

de ſon côté, n'écoutant plus que ſon déſeſpoir, rend la liberté à ſa priſonniere, & ſe donne la mort. De retour dans ſon royaume, Zarine y regne avec éclat, bâtit des villes, adoucit les mœurs de ſes ſujets, & les défend de ſon épée. A ſa mort, les Saces lui élevent le plus beau monument qui fût chez eux.

N'eſt-ce pas là, Monſieur, un troiſieme amour vraiment tragique ? Quels déchiremens n'eût-il pas produit, étant manié par un grand maître ? L'on m'a dit qu'il avoit été mis en tragédie, mais par un auteur qui n'a pas réuſſi..... Voilà l'amour tel que je l'enviſage: on ne devroit jamais l'expoſer en public que comme un ſentiment héroïque, capable de porter les hommes à la vertu. Après cet exemple, que l'on diſe encore que la femme eſt incapable

des grandes choſes, & que le ſublime paſſe ſes forces ?

## LETTRE XLIII.

QUELQU'ASSURANCE que vous me donniez, M. le Comte, que ma perſévérance à vous parler raiſon ne vous ennuie pas, il me prend ſouvent de grands ſcrupules ſur cette monotonie ſi peu faite pour votre age. Je ſens qu'il faudroit entrecouper, avec art, mes diſſertations de quelques anecdotes de ſociété, ou par le récit d'aventures inventées à plaiſir pour vous délaſſer quelquefois, & je ſuis bien loin de déſapprouver ceux qui ſavent enchâſſer, avec adreſſe, la morale, dans des romans ingénieux, qui amuſent l'imagination ſans danger, & remuent le

cœur d'une façon agréable ; c'eſt par-là que votre Télémaque ſera toujours le plus beau préſent qu'on ait fait à l'humanité. Ces Auteurs rendent, par cet heureux artifice, à cette ſcience précieuſe, le même ſervice que Fontenelle a rendu à l'Aſtronomie, en comblant, par l'agrément de ſon eſprit, l'intervalle qui la ſéparoit du commun des lecteurs. J'éprouve malheureuſement, que les facultés humaines ſont faites les unes aux dépens des autres : c'eſt vouloir réunir les contraires, dans le même ſujet, que d'exiger qu'il ait, à la fois, un jugement ſolide & une belle imagination : l'on ne remarque pas que l'un eſt excluſif de l'autre ; l'imagination eſt la créatrice des illuſions, & la réflexion n'a d'autre effet que de nous guérir de ces illuſions. Point de doute que vos Françoiſes ne l'em-

portent ſur nous, par les agrémens de l'eſprit & des manieres; continuellement exercées par le mouvement d'une ſociété vive & gaie, dont elles ſont l'ornement & les délices, elles ont, à cet égard, toutes ſortes d'avantages ſur des femmes, que les hommes laiſſent dans l'intérieur de la maiſon, & dont les vertus domeſtiques peuvent être le ſeul mérite. Cette différence prend encore ſa ſource dans celle de nos Gouvernemens : un Anglois, qui ſe regarde comme une eſpece de Souverain, s'occupe profondément des affaires de l'Adminiſtration de l'Etat, à laquelle il participe : chez nous, aucun citoyen ne craint un autre citoyen; on ſe croit diſpenſé, par-là, de ces égards réciproques, qui, en France, rendent néceſſaire le rapprochement des hommes, & produit leur

dépendance reſpective ; nos maris, toujours vivement agités par l'intérêt du parti politique qu'ils ont adopté, croient avoir autre choſe à faire que de plaire dans un cercle de femmes : retirés dans les lieux du rendez-vous de leurs confédérés, ils y prennent la rudeſſe que produit l'habitude de ne vivre qu'avec des hommes, tandis que leurs femmes, reléguées dans leur ménage, contractent la timidité & la *gaucherie*, inſéparables de la retraite où elles vivent. Auſſi vos Françoiſes ont-elles, au ſuprême dégré, l'art de découvrir & de donner les ridicules, lorſque nous autres ne ſommes frappées que des vices. Paſſez-moi donc, M. le Comte, mon caractere anglois. Si la fantaiſie vous eût pris de plaire à l'une de vos compatriotes, vous auriez trouvé, dans ſes lettres, tous

les charmes qu'elles ſavent répandre dans leur commerce, tandis que vous n'avez rencontré, dans les miennes, que quelques triſtes vérités. Mais, comme chacun met ſa gloire aux choſes qu'il préfere, permettez-moi de me féliciter d'avoir rempli mon objet, en vous développant à vous-même les reſſources que votre caractere comporte, pour vous exciter à une perfection dont les progrès euſſent été plus lents, ſi je n'avois pas fixé votre attention ſur les moyens d'y arriver. C'eſt en uſant du même privilege, que j'approuverai le projet que vous avez de faire des excurſions ſur tous les objets des ſciences; ſoyez sûr qu'on ne devient profond, dans celle qu'on s'eſt propoſée, qu'après avoir pris, des autres, une connoiſſance générale: je dis générale, parce que ce n'eſt

que

que celle dont on s'occupe principalement, qu'on doit connoître à fond; vous manqueriez votre but, ſi, dans la ſuite, vous continuiez à voltiger de branches en branches. Vous êtes encore dans l'âge, où la paſſion de ſavoir nous fait dévorer les premieres difficultés de chaque art: mais, ces lumieres primitives priſes, dans le rapport qu'elles ont à votre objet capital, il faut revenir à ſon but. Vous ne pourriez l'atteindre, en continuant de diviſer votre attention ſur tous les autres; votre plan doit être d'approfondir l'art militaire & la politique; c'eſt, comme nous en ſommes déja convenus, dans le calme du cabinet, dans le ſecret domeſtique, qu'on doit ſe livrer à ces études. Combien de fois le feu Lord, mon mari & mon pere, ne m'ont-ils pas aſſociée à leurs travaux littéraires,

en me chargeant de leur faire des extraits, ſur leſquels ils ſavoient qu'ils pouvoient compter ! Combien de fois, avant que de porter la parole dans la Chambre des Pairs, n'a-t-on pas eſſayé devant moi l'impreſſion que l'on croyoit pouvoir faire ! C'eſt dans ces épreuves ſavantes que s'eſt formé mon jugement, que j'ai ſenti tous les avantages que pouvoit procurer aux femmes la culture de leur eſprit, & combien il ſeroit glorieux, pour elles, de ſe montrer dignes d'être appellées à de pareils conſeils ! Votre Moliere n'eût pas conſulté ſa ſervante, s'il eût eu une femme dont le goût pût mériter ſa confiance.

Au ſurplus, Monſieur, je vous ſais bon gré de ne m'avoir pas communiqué plutôt vos remarques ſur la conduite que j'ai tenue au ſujet de Cécile.

Vos reproches, ſur l'indifférence avec laquelle je vous ai écrit dans le temps, n'euſſent pas manqué de m'offenſer; & vous m'avez devinée, en penſant que je n'aurois pu concevoir ſur elle quelque inquiétude, ſans me dégrader. N'allez cependant pas croire que je la mépriſe, parce qu'elle eſt pauvre & ſans naiſſance; il ne m'eſt pas ſeulement entré dans la tête qu'un homme, tel que je vous ſuppoſe, pût mettre quelque comparaiſon entre une femme qui a une ame à vous offrir, & celle qui n'a que des ſens. Ne vous inſulterois-je pas en vous ſoupçonnant capable de jalouſie contre le Tailleur qui me prendroit la meſure d'un corſet? Toute femme qui ſe pâme ſur ces légéretés, s'avilit; ſa colere fait preſque toujours un incendie d'une étincelle, que le dégoût ou le mépris auroit

bientôt éteinte. Tampis pour l'homme qui se les permet ; il n'y a moyen de le corriger qu'en ne les appercevant pas. Autre chose seroit, si ces gentillesses dégénéroient en habitude, ou dans un attachement formé : alors ce seroit encore bien plus tampis pour lui, puisqu'une femme, qui auroit du caractère, n'auroit plus d'autre parti à prendre que de le mépriser, &, quelque chose qu'il en coûtât à son cœur, de s'en détacher.

## LETTRE XLIV.

J'AI fait, Monsieur, une connoissance précieuse, dans l'Avocat dont je vous parlois par une de mes précédentes lettres. Je ne croyois rencontrer en lui qu'un Légiste ; ma surprise n'a

pas été médiocre de lui trouver une littérature très-variée : il a beaucoup vécu avec les Savans : vos Académiciens le conſultent avec fruit ſur tout ce qui a rapport au moral & au phyſique de ſa province. Il vient de me rendre le ſervice le plus agréable, en me procurant les ouvrages d'un de vos grands Magiſtrats François (1). Si vous en exceptez l'immortel Monteſquieu, ce Légiſlateur des Légiſlateurs, vous trouverez peu d'Auteurs, dans votre littérature, qui approchent de cet homme ſublime. Mon admiration pour lui eſt telle, que je n'ai pu réſiſter à la tentation d'en extraire les morceaux qui peuvent être à ma portée. Je vous les envoie pour vous inſpirer l'envie de vous livrer à une lecture,

(1) M. d'Agueſſeau.

dont vous retirerez autant d'utilité que de plaiſir. Elle vous montrera un homme vertueux, nourri de la fleur des belles-lettres, plein de la connoiſſance de l'antiquité ſavante, & doué de l'imagination la plus brillante & la plus ſage ; je ne connois aucun ouvrage où les convenances ſoient auſſi ſcrupuleuſement obſervées. Quel tréſor pour vous, qui vous deſtinez à la politique & au maniement des affaires, vous qui devez, après vous être inſtruit du fond des matieres, vous occuper, avec le plus grand ſoin, de l'obſervation des bienſéances ! Je le répete, c'eſt dans les Œuvres de ce grand homme que vous trouverez cette ſcience précieuſe pour un négociateur portée à ſa perfection. J'y découvre un autre avantage encore, s'il ſe peut, plus chériſſable : il ſort de cette lecture

une odeur de vertu & de candeur, qui vous pénetre délicieuſement, & fait naître la plus grande vénération pour cette belle ame, qui ſe déploie devant vous; vous ne pourrez lire cet homme admirable ſans devenir plus honnête & plus juſte; il vous offrira, outre les grandes vues qui doivent occuper le Légiſlateur, toutes les connoiſſances de détail qu'il faut avoir, pour régler avec équité les différends des Particuliers; chaque objet eſt préſenté avec la nuance qui lui convient, & toujours avec une dignité qui ennoblit les choſes les plus communes. Vous remarquerez que ce Chef de la Juſtice, chargé, par état, de conduire des corps très-difficiles à manier, poſſede l'art de leur dire les vérités les plus fortes, ſans les offenſer ni les dégrader; mais vous ſerez effrayé

des travaux que ſuppoſe la réunion d'une ſi grande multitude de connoiſſances dans un ſeul homme, & vous douterez que la vie la plus longue ait pu ſuffire pour les acquérir. Enfin vous aurez peine à comprendre comment la ſéchereſſe des matieres contentieuſes, la barbarie du langage du Palais, n'ont point abattu cette belle imagination, ni terni les graces de ce ſtyle enchanteur. Voilà, M. le Comte, le genre d'hommes pour leſquels, toute Angloiſe que je ſuis, je prendrois de l'engouement. Si j'euſſe vécu, de ſon temps, il eût été pour moi l'image la plus parfaite de la Divinité, puiſqu'il a donné à ſa nation de bonnes loix, & l'exemple de toutes les vertus.

A préſent, il faut que je vous faſſe un aveu; il vous convaincra que les

fleurs que je répands ſur le tombeau de cet illuſtre Savant, ſont, de ma part, un hommage bien ſincere. Depuis que j'ai lu ſes ouvrages, je ne crois plus ſavoir le françois, & crains que mes lettres ne ſoient pas écrites dans cette Langue; la nobleſſe, l'élégance, la pureté de ſon ſtyle me font rougir ſur le mien. Je dois cependant me conſoler : très-peu de François peuvent égaler l'harmonie d'une auſſi belle diction, au moins mon Avocat me l'aſſure-t-il. Mais voici une ſingularité qui m'a ſurpriſe : « Dès qu'un homme de loi, en France, » m'a-t-il ajouté, eſt aſſez imprudent » pour faire paroître un ouvrage de » belles-lettres, il perd, dès ce mo- » ment, preſque tout crédit dans ſon » état. On ne peut imaginer que » l'homme, qui montre un autre

» talent que celui de Juriſconſulte ;
» puiſſe être profond dans la con-
» noiſſance des loix. Cependant on
» ne demande compte, ni au Magiſ-
» trat, ni à l'Avocat, du temps qu'ils
» peuvent perdre au jeu, à la chaſſe,
» dans les cercles, mais s'ils cherchent
» leur délaſſement dans des ouvrages
» de littérature, dès ce moment on
» les croit entiérement livrés à toute
» autre étude que celle de leur mé-
» tier ; euſſent-ils la tête de Dumoulin,
» ou de Blaſchton, leur emploi dimi-
» nuera. M. de Sacy, Avocat aux
» Conſeils, diſoit ſouvent, que l'Aca-
» démie avoit fait tort à ſon cabinet.
» Telle eſt la force de l'opinion parmi
» nous ». Mais, ai-je dit, comment
conciliez-vous cette opinion avec l'ad-
miration que tous les Ordres de la
France ont pour le grand homme

dont vous m'avez fait connoître les ouvrages ; car on y voit clairement, on y ſent à chaque page, qu'il avoit la littérature la plus étendue & la plus agréable ? On devoit donc le regarder comme étant au-deſſous de la place qu'il a remplie avec tant d'éclat. « La » différence eſt grande, m'a-t-on ré- » pondu, ſes ouvrages n'ont paru » qu'après ſa mort ; l'on ignoroit ſon » ſecret. Qui peut aſſurer, s'il eût dé- » buté dans le monde par publier les » volumes qui prouvent ſes connoiſ- » ſances littéraires, que l'on n'en eût » pas pris le droit d'imaginer qu'il étoit » incapable d'approfondir la ſcience des » loix ? L'envie l'eût peut-être relégué » dans la claſſe des beaux eſprits ».

Vous devinez ſans doute, Monſieur, quel eſt mon but, en vous faiſant ce récit ; c'eſt de vous prouver que l'é-

tude des belles-lettres eſt néceſſaire, indiſpenſable pour tous les états : c'eſt de vous engager à cacher aux hommes les moyens par leſquels vous voulez parvenir à mériter leur eſtime ; travaillez-y ſans bruit ; ne paroiſſez occupé que du ſoin de vous conformer, par l'extérieur, à leurs opinions. Quelques fauſſes qu'elles puiſſent être, j'oſe vous le répéter, votre intérêt vous preſcrit de ne les pas choquer ; c'eſt même un devoir, dès que ces déférences ne bleſſent point l'honneur, & n'arrêtent pas vos progrès. Tant qu'on vous verra vivre & penſer, comme tout le monde, on croira que vous n'avez que les idées & les vues de tout le monde ; mais, lorſque l'édifice ſera élevé, & qu'il enlevera les ſuffrages, perſonne ne vous demandera compte de l'échaffaud.

## LETTRE XLV.

IL faut, M. le Comte, que je ne me ſois pas expliquée avec aſſez de clarté ſur les conſeils que je donne aux femmes, puiſque vous doutez encore qu'ils ſoient praticables. J'ai d'abord ſuppoſé que je parlois à des perſonnes prêtes à entrer dans le monde, ou qui y vivent déja; dès-lors je ſuis en droit de leur croire une raiſon commencée. Si j'ai deſiré qu'elles s'occupaſſent des ouvrages de morale, pour apprendre à ſe connoître elles-mêmes, j'ai voulu qu'on les préparât à cette étude utile par les livres de belles-lettres; aſſurément, ce n'eſt pas leur impoſer une pénitence bien rude. Mais qui eſt-ce qui les dirigera dans cette carrière à

C'eſt, comme je vous l'ai dit, le premier homme inſtruit qu'elles connoîtront; elles n'auront qu'à deſirer d'en trouver, & leurs recherches ne ſeront pas longues. Pourquoi, d'ailleurs, je le répéterai ſans ceſſe, n'auroit-on pas des Maîtres de belles-lettres & de morale, comme on a des Maîtres de muſique? Cependant, quand je parle de morale, n'allez pas croire que je veuille les aſſervir à celle d'Epictete, bien plus capable de rendre les hommes inſenſibles & durs, que de perfectionner leur ſociabilité; une Stoïcienne ſeroit un monſtre à mes yeux. Je choiſirois dans l'antiquité Plutarque & Séneque, par préférence à tous autres, parce qu'ils ont vécu dans le grand monde, qu'ils ont très-bien connu les hommes, & que leurs principes tendent moins à nous les rendre

odieux, qu'à nous garantir de nos propres foibleſſes. Je vous parlerois de Ciceron, aux riſques de me donner le ridicule d'une Savante, s'il étoit facile de faire un bon extrait de ſa morale; mais plus Sénèque ſemble s'être appliqué à reſſerrer ſes penſées dans un tour vif & concis, comme l'a fait depuis l'Auteur des maximes, plus l'Orateur Romain paroît s'être attaché à éviter ce ſtyle ſententieux. Il a préféré de délayer ſes idées dans des phraſes oratoires & ſonores, qui en rendent, à la vérité, la lecture plus agréable, mais bien moins fructueuſe. Ce deſir de plaire, par la beauté de la diction, ſe fait ſentir juſques dans ſes traités philoſophiques, écrits, peut-être, avec trop d'abondance: en ſorte que ſes penſées n'ont plus, ni la préciſion, ni le nerf que ſemble exiger la morale.

Vous ſavez, au reſte, qu'on a de bonnes traductions, ou des extraits bien faits de tous ces Auteurs anciens. Parmi les modernes, je vois le Télémaque, les Eſſais moraux de M. Hume, Pope, la Bruiere, les Contes moraux de M. Marmontel, les bons livres ſur les paſſions, ſur l'éducation, les doutes ſur les opinions reçues dans la ſociété, les conſidérations de Duclos ſur les mœurs, & nombre d'autres ouvrages bien penſés & bien écrits, capables d'apprendre à ſe connoître ſoi-même & les autres. Ce ne ſeroit qu'avec précaution, & quand leur jugement ſeroit formé, que je confierois Montaigne aux femmes : je n'ai pas lu d'Auteur qui ait mieux approfondi le cœur humain; je l'admire, ſur-tout, d'avoir choiſi le ſien pour faire ſon cours d'anatomie morale, mais ſon

ſepticiſme pourroit les égarer. Il en eſt de même de ce Moraliſte moderne, que je n'oſe toujours vous nommer, & qui, avec une égale profondeur de vues, préſente des opinions encore plus hardies. Je gémis, quand je vois de grands hommes perdre ainſi le fruit de leurs travaux & de leurs bonnes intentions, en alarmant la religion ou la pudeur. Vous avez encore Loke; quelqu'excellent qu'il ſoit, c'eſt le dernier que je leur propoſerois, parce qu'il eſt beaucoup trop abſtrait; peu de gens ſont en état de le lire avec fruit, & à Dieu ne plaiſe que je veuille faire de mes ſemblables des Métaphyſiciennes : je ne les engage à s'inſtruire que pour s'éclairer davantage ſur leurs devoirs, pour les rendre vertueuſes par principes, & les garantir des préjugés & des erreurs, qui ſont l'effet néceſſaire

de leur ignorance ; j'aimerois cent fois mieux les laiſſer telles qu'elles ſont, que de les livrer aux ſubtilités de la Dialectique, ou d'en faire des raiſonneuſes importunes. Mais enfin, comment veulent-elles avoir par elles-mêmes une juſte opinion des choſes, ſi elles ſe concentrent ſans ceſſe dans le cercle étroit des idées qu'elles reçoivent par la tradition orale ; ſi, toujours environnées des mêmes objets, bornées au commerce des mêmes perſonnes, elles ſe condamnent à n'être que les ſinges de leurs parens ?

Le plus grand obſtacle que je trouve à l'accompliſſement des ſouhaits que je fais pour elles, c'eſt la fauſſe perſuaſion où je les vois, qu'elles ſont incapables de l'application que leur inſtruction exigeroit. Mais, encore un coup, les élémens de l'hiſtoire & des belles-

lettres exigent-ils une fatigue d'attention, plus grande que ceux de la muſique? Cependant elles les ont dévorés, ces élémens : elles y donnent des dix années d'étude & d'exercice; & l'on voudra me faire croire qu'elles n'ont pas aſſez de tenue pour ſe ſoumettre à la néceſſité, bien plus grande & plus facile, de cultiver la plus noble partie d'elles-mêmes? Oh! mes cheres amies, j'ai meilleure opinion de vous, que vous ne l'avez vous-mêmes. Vous êtes ſupérieures aux hommes, pour tout ce qui eſt du reſſort du goût, dans les ouvrages d'eſprit; vous leur êtes ſupérieures en courage, dans les maux qui affligent l'humanité; quand une paſſion ne vous égare pas, vous êtes les juges, par excellence, de tout ce qui conſtitue le mérite perſonnel, toutes les fois qu'on a donné à votre

éducation le même ſoin qu'à celle des hommes ; vous les avez étonnés par vos ſuccès. Deſcartes vous croyoit même plus propres qu'eux à la philoſophie ; peut-être ne portoit-il juſques-là votre capacité, que parce que le diſciple qui lui fit le plus d'honneur fut une Princeſſe (1), auſſi célebre par ſon ſavoir, que par ſes malheurs. Quoi qu'il en ſoit, croyez moi, vous n'avez beſoin que de vouloir, & vous pourrez tout, ſi vous le voulez avec force. *L'on ne veut point aſſez*, dit l'un de vos grands hommes : vous ne vous croyez incapables d'une application ſoutenue, que parce que vous n'avez pas même eſſayé de vous y livrer. Quoi ! parce que, juſqu'ici, on vous a laiſſé penſer que vous ne pou-

(1) Eliſabeth, Princeſſe Palatine.

viez avoir que des fantaiſies, vous imaginez que les forces vous manquent, pour ſuivre un plan déterminé! c'eſt vous dégrader : vous vous effrayez d'un phantôme de votre imagination. Si vous croyez que les principes de la Morale exigent, pour être conçus, une grande contention d'eſprit & des études rebutantes, mon Auteur favori, Montaigne, vous dira, « qu'ils ne ſont pas plus difficiles à » comprendre qu'un conte de Bocace, » & qu'un enfant en eſt plus capable, » au ſortir de la Nourrice, que d'ap» prendre à lire & à écrire ». Quelle eſt, parmi vous, la mere tendre, qui ne deſire le bonheur, la perfection de ſes enfans, & qui ne ſouhaite ardemment qu'ils reçoivent la meilleure éducation? Mais ſera-ce par des ſouhaits vagues & ſtériles, qu'aucune parvien-

dra à leur procurer ces avantages ? Puiſque chacune de vous en ſent tout le prix, comment ne tentez-vous aucun moyen de réaliſer vos vœux ? Pourquoi ne conſultez-vous pas tous les bons ouvrages qui traitent des mœurs & de l'éducation ? Comment n'implorez-vous pas les lumieres de tant d'hommes eſtimables, qui ſeroient ſi capables de vous mettre ſur la voie, & de vous diriger ? Prenez-vous pour votre fille tous les ſoins ; avez-vous fait la moindre portion des études, que l'éducation d'Adele a coûté à Madame Dalmane ? Et vous voulez avoir les mêmes ſuccès ! Liſez ſon eſtimable ouvrage, il vous pénétrera de l'indiſpenſable obligation où vous êtes de faire de l'éducation de votre famille l'objet capital de votre attention & de vos ſoins perſonnels. Qui-

conque ne lui reſſemble pas, n'eſt pas véritablement mere; ou renoncez à vos vœux indiſcrets, & convenez que vous ne ſavez pas aimer vos enfans, ou déterminez-vous aux travaux, à la méditation, aux combinaiſons qu'exige l'art de les bien élever.... Vous voyez, M. le Comte, que votre Dom Quichotte retombe, à l'heure qu'on y penſe le moins, dans le délire que lui cauſe ſa paſſion, pour le bonheur & la gloire de ſon ſexe. Heureuſe ſi, en vous communiquant mes idées ſur les femmes, il s'en trouve quelques-unes que l'homme, dont je ſouhaite le plus la perfection, puiſſe appliquer à ſon uſage; car ce ſera toujours en cherchant à lui être utile, que je lui prouverai à quel point je l'eſtime.

*P. S.* Il me vient, Monſieur, un

grand ſcrupule, ſur ce qu'il pourroit bien m'être arrivé de vous préſenter, dans le cours de notre longue correſpondance, plus d'une fois, les mêmes idées. C'eſt le malheur ordinaire des Apôtres de la Morale : comme ils ont à perſuader des vérités, qui, malgré toutes leurs précautions, ne ſont pas réjouiſſantes, ils ſont forcés de revenir, à pluſieurs repriſes, ſur les mêmes préceptes. Je me ſouviens de n'avoir pas retenu mon catéchiſme, dès la premiere fois qu'on me l'a fait lire. Voltaire, pour juſtifier ſes répétitions, diſoit, que, lorſqu'on a une opinion à établir, il falloit la publier dans les carrefours, ſur les toits, & en marteller ſi ſouvent les cerveaux humains, qu'à la fin elle y entrât. C'eſt bien dommage qu'il ait employé un ſi

beau

beau zèle à plaider une cauſe, qui ne valoit aſſurément pas la mienne,

## LETTRE XLVI.

VOUS êtes encore bien François, mon cher parent, puiſque l'eſtime que je vous offre ne vous ſatisfait pas autant qu'un ſentiment plus tendre. Comme les femmes ordinaires n'ont à vous préſenter que des qualités agréables, & qu'elles ſe croient au comble de leur gloire, quand elles ſont parvenues à exciter des deſirs, à remuer les ſens, les hommes ont cru qu'il étoit de leur honneur de produire ſur elles les mêmes effets; mais ſi l'aimant & le fer étoient animés, & que vous les viſſiez ſe glorifier de leur excellence, parce qu'ils ont la puiſſance de s'attirer,

pourriez-vous trouver ridicule la vanité qu'ils tireroient de cet effet néceſſaire de leur conſtitution, & d'un avantage indépendant de leur volonté ? Voilà cependant à quoi ſe réduit tout le mérite de l'impreſſion d'un ſexe ſur l'autre; voilà le grand mérite dont tous les deux ſe font tant d'honneur ; ainſi les deux ſexes ſont convenus de préférer ces convulſions phyſiques à un attachement éclairé, profond & durable, né de l'intime conviction d'un mérite réciproque. Mais tous ces honnêtes gens ſont-ils bien sûrs qu'une inclination qui a commencé par un examen raiſonné du caractere, & des qualités de l'objet aimé, ſoit excluſive de cette ivreſſe à laquelle ils attachent un ſi grand prix ? croient-ils que, parce qu'un gourmet délicat examine avec attention la couleur d'un vin, qu'il le

flairé & le goûte avec soin, soit incapable de s'enivrer; parce qu'il aura voulu commencer par se bien assurer de l'excellence de ce vin? N'y a-t-il pas au contraire, tout à parier, que, si sa vue, son odorat & son goût sont également satisfaits, il préférera, à toute autre, une liqueur dont il aura bien constaté les bonnes qualités, qu'il s'y attachera constamment, & que la confiance qu'il y aura prise, le déterminera à s'y livrer sans réserve. Trompés par l'air froid, & quelquefois hautain des Angloises, les François les croient peu capables de cette effervescence, qui leur paroît si précieuse. Mais plusieurs de ceux qui nous connoissent, vous diroient peut-être que, si, comme les Françoises, nous n'éparpillons pas notre sensibilité, dans des démonstrations extérieures, cette

retenue tourne tout au profit de la profondeur de notre attachement : l'amour n'eſt, en France, qu'une eſpece de jeu ; pour nous, c'eſt une affaire ſérieuſe, c'eſt notre vie, notre exiſtence, parce qu'en général il eſt fondé ſur un examen plus réfléchi : pour les Françoiſes, beaucoup plus accoutumées à la galanterie, qu'à la tendreſſe, parce qu'elles ſont plus répandues que nous dans le monde ; l'amour n'eſt le plus ſouvent qu'un appétit des ſens, un amuſement paſſager ; chez nous c'eſt une affection de l'ame, c'eſt le produit d'une eſtime ſentie ; moins nous voyons les hommes, & plus fortement nous nous attachons à celui qui a touché notre cœur ; & c'eſt encore un effet naturel de la différence de nos gouvernemens & de nos mœurs. *Je ne décide pas entre Genève*

*& Rome* : mais en vérité votre enthousiasme pour le perpétuel mensonge de l'amour, m'étonne : il me semble toujours que vous prenez l'ombre pour le corps : cette erreur me paroît beaucoup plus importante que vous ne croyez, parce qu'elle peut considérablement influer sur le bonheur des mariages. Votre habitude de croire qu'il n'y a de vrais plaisirs que dans la frénésie de la passion, vous gâte l'imagination ; elle ne vous laisse plus de sensibilité pour les plaisirs de l'innocence ; blasés par les liqueurs fortes, vous n'avez plus de palais pour les boissons salutaires. Que vous vous connoissez mal en volupté ! Loin de courir après ces météores qui vous éblouissent, & qui vous égarent, si vous entendiez bien vos intérêts, vous garderiez des sens pour les choses

ſimples : ne verrez-vous jamais que ces grands ébranlemens de l'ame la laiſſent bientôt dans une ſolitude qui lui rend enfin l'exiſtence inſupportable ? Qui eſt-ce qui mene nos Anglois à la conſomption ? C'eſt preſque toujours l'abus qu'ils font de toutes leurs facultés. Moins diſtraits que vous par la ſociété des femmes, livrés à eux-mêmes, & ſans crainte de déplaire à un ſexe qu'ils bravent, ils ſont beaucoup plus expoſés que vous à donner dans la débauche. C'eſt après s'être livrés à tous les excès du vin, du jeu & des femmes publiques, que l'ennui les gagne, & les conduit au ſuicide. Tandis qu'avec plus d'économie dans leurs jouiſſances, avec plus d'ordre dans l'uſage de leur liberté, avec une plus juſte idée de ce que c'eſt que la volupté, ils euſſent joui plus long-temps & plus délicieu-

ſement. L'homme véritablement voluptueux eſt, à mon gré, celui qui fait attention au plaiſir qu'il ſent, qui ſait le graduer, le ſuſpendre, le ſavourer à longs traits, le diverſifier, & ſe ménager toujours quelque nouvelle jouiſſance pour le lendemain. Le voyageur prudent, qui ſe propoſe une longue courſe, ne la commence qu'à petites journées : tout ce qu'on veut faire le mieux qu'il eſt poſſible, demande de la réflexion & des calculs : la ſcience de vivre eſt un art, qui, comme tous les autres, exige des combinaiſons & des ſoins. Demandez à Saint Evremond, à Fontenelle, s'ils ont fourni une carrière auſſi long-tems agréable & ſaine, ſans y avoir fait attention, ſans avoir réfléchi ſur la néceſſité de la modération, de la ſobriété & de l'économie de leurs pouvoirs.

Soyez sûr que ces véritables épicuriens ont évité les grandes secousses de l'ame, & les plaisirs violens, avec le même soin que le commun des hommes les cherche. Il n'appartient qu'aux gens sages, aux philosophes-pratiques, de donner des leçons de plaisir.

Belle morale pour une femme qui a maintenant deux jeunes gens à conduire! Ce sont vos jolis cousins, mes petits parens, du college de..... Mon pere a obtenu du Baron de..... que ses fils vinssent passer avec nous les derniers quinze jours des vacances. Nous sommes déja tous les trois grands amis. Vous connoissez ma folie pour les jeunes gens de cet âge. Une des curiosités du château qui les a le plus frappés, c'est, comme de raison, mon plateau volant & chantant. Je n'ai pu me refuser aux vives instances qu'ils

m'ont faites, de les aider à en faire un autre du même genre. C'eſt une des grandes affaires à laquelle nous paſſons notre tems. Fanni, qui doit fournir le moteur de toute la machine, eſt notre quatrieme artiſte : je ne rougis point de vous avouer que je mets la main à l'œuvre avec le plus grand intérêt. Le plaiſir que je procure par cette complaiſance, eſt pour moi une jouiſſance ; car j'ai toujours été heureuſe du bonheur des autres. Je prévois une occaſion brillante & prochaine, où ce chef-d'œuvre pourra paroître avec éclat, & combler de gloire ſes auteurs. On s'en fait d'avance une très-grande fête.

## LETTRE XLVII.

DEPUIS que nous vivons à la campagne, Monsieur, les mœurs de la province nous ont gagné. Nous croyons que tous les petits événemens qui nous arrivent méritent de fixer l'attention de l'univers : on dit que Voltaire lui-même s'étoit *rouillé* sur les bords du lac de Genève. C'est donc en vous demandant grace pour cet enfantillage, que je veux vous faire part de ce qui vient de se passer à la pêche de cet étang, qui est dans le bois où nous avons quelquefois chassé ensemble : vous vous rappellerez qu'il est à près d'une lieue du château. Au milieu de cette thébaïde, l'on ne trouve d'habitation que celle du Meûnier.

Comme j'ai grand ſoin, pour la ſanté de mon pere, de ſaiſir toutes les occaſions de lui procurer de la diſſipation, j'ai voulu profiter de cette pêche pour raſſembler, avant les froids de l'hiver, la nobleſſe des environs & quelques citadins. Mon deſſein a encore été de donner à nos deux jeunes parens une petite fête où leur joujou de table pût leur faire honneur & plaiſir.

Mon grand embarras étoit de trouver où donner à dîner, ſur le lieu, à tout ce monde. Je me ſuis tranſportée au moulin avec le Maître d'hôtel & le Cuiſinier : nous n'y avons trouvé qu'une chambre à cheminée. L'honnête Meûnier s'eſt empreſſé, voyant mon deſſein, de m'offrir de faire ranger, dans ſon cellier, ſon bagage & ſon lit, pour me donner une cuiſine. Mais où manger, ſi ce n'eſt dans la

grange ? encore étoit-elle pleine de fourrage. Nous vîmes qu'en entaſſant le tout dans le fond, nous pourrions nous procurer un eſpace pour une table de vingt-cinq ou trente couverts. L'on avoit ménagé dans cette grange un retranchement pour l'âne & la chêvre. Notre bon Meûnier nous aſſura qu'on pourroit facilement le ſupprimer, & enſuite le rétablir. Rien n'eſt impoſſible avec de la bonne volonté. Je vous épargne les autres détails, pour en venir aux grands événemens.

La veille du jour fixé pour la pêche, j'envoyai le Cuiſinier avec le fourgon muni, à ce que je croyois, de tout ce qui étoit néceſſaire pour cette folie. Le lendemain nous arrivons ſur l'étang. Nos voiſins s'y étoient rendus, les hommes en chaſſant, les dames en voitures. Je les avois averties de venir

en pet-en-l'air, afin que tout répondît au lieu qui devoit les recevoir. Par une autre prévoyance de la même eſpece, comme il falloit donner un air de vie au déſert où je les attendois, je les avois priées d'amener leurs femmes & leurs domeſtiques : d'un autre côté, je penſe toujours que, quand les maîtres ſont en gaieté, il faut que tout leur monde en profite. Vous entendez que ce n'étoit plus la ſaiſon de faire trouver-là des bergers danſant ſur le gazon. La fraîcheur de l'automne commence à ſe faire ſentir. Je n'avois cependant pas négligé d'appeller quelques Muſiciens pour en donner la ſurpriſe aux convives pendant le dîner.

J'oublios à vous dire qu'au moment de partir pour le rendez-vous, j'eus grande peur que tout mon projet ne manquât, & que les débourſés que

j'avois déja faits, en eſpérances de plaiſir, ne me rentraſſent point. L'on vint m'annoncer que la Meûniere étoit accouchée pendant la nuit. Je me reprochois déja d'avoir peut-être hâté cet événement par la révolution que pouvoit avoir cauſée à cette femme l'apparition de gens comme nous dans la chaumiere de Philemon & Baucis. Mon Médecin, qui étoit de notre partie, monta en cabriolet, à ma priere, pour aller d'avance prendre ſoin qu'il n'arrivât rien à l'accouchée, & que cet incident ne troublât pas la fête.

Au milieu de la pêche, on prit un brochet monſtrueux, que pluſieurs hommes avoient bien de la peine à maîtriſer. Les cris de joie des Pêcheurs raſſemblerent ſur la chauſſée tous nos friands. Grande diſſertation entr'eux pour ſavoir à quelle ſauce on le met-

troit. Mais ce qui causoit bien d'autres inquiétudes, c'est que l'on manquoit d'un vaisseau assez long pour le faire cuire sans le déshonorer. C'étoit une vraie désolation. Au milieu de ces profondes délibérations, où je tenois mon coin, je me rappellai le fameux turbot de Juvenal, & j'opinai gravement d'après lui, qu'il étoit indispensable de convoquer le Sénat dans une occasion de cette importance. Nous avions-là des convives « qui, comme » ceux du Poëte, auroient distingué, » du premier coup de dent, l'huître de » Circe, de celles des rochers de Lu- » crin, ou du promontoire de Rutupe. » Ils vous auroient dit, au simple coup » d'œil, de quel parage venoit un hé- » risson de mer ». Toute cette joyeuse agitation finit cependant par convenir qu'il falloit, dès qu'on ne pouvoit le

manger d'un ſeul morceau, ſe déterminer, en ſoupirant ſur cette cruelle néceſſité, à couper la tête de l'hydre pour enfin en demeurer vainqueurs. Pendant ce temps-là, nos deux jeunes parens voguoient dans les nacelles ſur l'étang.

Cependant on dreſſoit le couvert. Nous avions beaucoup plus de monde que nous n'en attendions. Il fallut, pour allonger la table, prendre chez le Meûnier des treteaux & des planches qu'on ajuſta comme l'on put. C'eſt ſur ce grand théâtre, que parut avec honneur le chef-d'œuvre de méchanique de nos petits amis. Un ſur-tout de vermeil eût juré dans une grange: celui que deux écoliers avoient fait, y étoit bien plus convenable. Nous avions employé à ſa formation les deux pavillons du précédent, ajuſtés

à leur nouvelle deſtination ; au lieu du bâtiment carré long du milieu, on avoit poſé horiſontalement un cilindre mobile, & fait de fil de laiton, comme les cages à oiſeaux. Le tout étoit ſur une ſeule planche bien peinte & joliment contournée. L'un des pavillons contenoît une ſerinette, & l'autre un écureuil dreſſé par Fanni : on ne voyoit ni l'un ni l'autre. Lorſque l'on entra pour ſe mettre à table, on ſe contenta de louer la ſingularité & l'élégance de cet édifice. Perſonne ne parut ſe douter du myſtere enfantin qu'il recéloit. Mes deux jeunes gens pétilloient d'impatience de voir la réuſſite de leur induſtrie.

L'attention qu'on y faiſoit fut bientôt détournée par un ſujet plus important. Votre Miladi, que vous croyez ſi ſenſée, s'étoit bien occupée

d'un joujou fort inutile dans un déſert, & elle, comme le Maître d'hôtel, avoient oublié tout net, l'eſſentiel, c'eſt-à-dire, des ſieges de table, au moins pour les dames. Où en trouver?... On n'eut, pour en tenir lieu, que des bancs de bois, des ſacs de farine & des bottes de paille. Mais le beſoin les convertit ſur-le-champ en fauteuils délicieux : on avoit grand appétit. Les uns vouloient même en faire des lits de table, à la façon des Orientaux : les autres prétendoient que nous ne pouvions manger qu'à l'européenne, puiſque nous n'avions pas à nos ordres ces charmantes Balliaderes, qui vont égayer les repas des Sultans. J'admirois avec quelle gaité deux chevaliers de Saint-Georges (1); car Milord ***

(1) Cet ordre eſt auſſi connu ſous le nom d'ordre

eſt venu paſſer quelques jours avec mon pere, une grand'croix de Saint-Louis, un Préſident & un Avocat général, occupoient la même place dont on avoit délogé la chêvre & l'âne. Mais vous ſavez que grande chere & belle humeur font tout paſſer.

Quand on ſe fut arrangé le moins mal qu'il étoit poſſible, & que le dîner fut commencé, je preſſai, à la grande ſatisfaction de mes deux jeunes amis, le reſſort d'un de leurs pavillons pour ouvrir la porte à l'écureuil, & lui donner l'entrée dans le cilindre. Je ne ſaurois vous peindre la ſurpriſe que cauſa ſon apparition ſubite, avec ſa ſuperbe queue, & ſon air dégagé. Mes deux méchaniciens étoient au comble

---

de la Jarretiere. C'eſt le plus ancien ordre ſéculier de l'Europe : il a précédé celui de Saint-Michel,

de la joie. L'écureuil ſe mit bientôt en exercice. Autre ſurpriſe d'entendre les ſons mélodieux d'un prélude, & enſuite un air agréable, donné par la ſerinette miſe en jeu par le mouvement que le petit ſaltinbanque communiquoit au cilindre. En preſſant un autre reſſort, je faiſois changer l'air qu'on venoit d'entendre : la marionette rentroit dans ſa retraite, & en ſortoit à volonté. Vous entendez qu'on ne tarda pas à deviner le myſtere, mais nos jolis parens n'en eurent pas moins le plaiſir de la ſurpriſe qu'ils cauſoient, & la gloire du ſuccès. Il fallut enſuite uſer de toute mon autorité pour que *ververt* (1) n'expirât pas ſur le tas des bonbons qu'on vouloit lui donner.

(1) Nom du perroquet que le poëme charmant de Greffet a rendu célèbre.

Peut-être, à ce récit, vous demandez-vous à vous-même, M. le Comte, comment cette même tête, qui vous a tenu des propos ſi graves, peut loger les idées qui la portent à travailler à des hochets avec des enfans. Je gage que vous êtes tenté de croire que ce n'a été que dans mes bons intervalles, que je vous ai pu paroître ſi raiſonnable. Il ne tiendroit qu'à moi de vous répondre d'abord, que Newton a bien commenté l'Apocalipſe, que l'auteur de l'Eſprit des Loix a fait le Temple de Cnide, que le ſévère Caton s'enivroit quelquefois; enſuite je vous ferois une ſavante diſſertation pour vous prouver qu'il eſt dans la nature de l'eſprit humain d'allier les contraires. Mais laiſſons les billeveſées de la métaphyſique pour ces inſtans *lucides*, qui ne nous viennent, hélas! que trop ſouvent

pour nos plaiſirs. J'ai des choſes bien plus preſſées à vous raconter.

La diſette des ſieges obligeoit pluſieurs de nos hommes à ſe tenir de bout derriere les dames. Ils recevoient ſur leur pain les morceaux qu'elles leur donnoient, & alloient de tems en tems s'aſſeoir ſur des trônes qu'ils s'étoient faits avec des fagots.

Autre malheur! Les verres manquerent..... Mon pere imagina de faire verſer le vin dans un grand ſaladier, qu'un Laquais tenoit élevé; & ces Meſſieurs, avec des chalumeaux, ſe mettoient au tour pour boire la ſanté des dames.

La tête, toujours pleine des mœurs de nos anciens maîtres les Romains, j'avois concerté, avec mes Muſiciens, que le morceau par excellence ne ſeroit ſervi qu'au ſon des inſtrumens. Le

Maître d'hôtel avoit envoyé chercher au château les ornemens qui devoient parer & couvrir ce plat d'honneur, & remplacer le plateau vivant. Le Médecin, qui a le cerveau un peu poëtique, diſparut un moment pour aller, diſoit-il, s'aſſurer par lui-même ſi tout étoit bien. Le traître s'étoit bien gardé de me faire part de ſon vrai deſſein.

Quand tout fut diſpoſé à ſon gré, il rentra, & la muſique, à laquelle on ne s'attendoit gueres, ſe fit entendre. Elle annonçoit le beau brochet. « A » l'inſtant, c'eſt Juvénal qui parle, les » portes du ſallon, tournant ſur leurs » pivots mobiles, s'ouvrent pour laiſſer » entrer le ſuperbe morceau. Le Li» burne (1) qui le précéde, nous avertit » de rendre nos actions de graces, &

(1) C'étoit un Officier du palais des Empereurs.

» de consacrer cet heureux jour au bon » génie qui nous procuroit un mets » digne d'être offert au grand Pon» tife (1) ».

Or, ce mets étoit couvert. Dès qu'il fut placé, au son des instrumens, je priai la dame qui étoit au milieu de la table, vis-à-vis mon pere, de vouloir bien découvrir aux yeux des mortels attentifs, cette merveille que le dessus nous cachoit. Elle le fit; mais quelle fut notre surprise à tous de voir, au lieu du poisson tant fêté, le petit garçon dont la Meûniere étoit accouchée : c'étoit un tour du Docteur : le mal étoit irréparable. Si j'avois voulu m'en formaliser, je n'eusse trouvé personne de mon avis, tant cette

(1) Ces Empereurs avoient eu la sage politique de réunir dans leur main la puissance civile & l'autorité religieuse.

facétie

facétie fut agréable à tout le monde, ſans en excepter mes deux jeunes gens, qui ſe tenoient les côtés.

Dès que l'enfant ſentit l'air extérieur, il ſe mit à crier, à remuer ſes petits membres, & nous donna un jet d'eau très-plaiſant. Vous concevez quel fut l'effet d'un ſpectacle auſſi peu attendu; je craignois que mon pere n'en fût incommodé, tant il ſe livra au plaiſir général de nos convives. Le brochet ne fit plus la ſenſation qu'on en avoit eſpéré; nous en étions bien dédommagé par la belle humeur que cette eſpieglerie n'avoit fait qu'augmenter.

Au milieu de ces folies, je me figurai voir paſſer par haſard, dans ce moment, ſur la chauſſée de l'étang, des voyageurs de l'Aſie, qui reculoient d'horreur, trompés par le mêts qu'on

avoit ſubſtitué au brochet; qu'à leur retour, ils s'étoient empreſſés de faire le récit effrayant d'un repas ſolemnel, dont ils avoient été les témoins oculaires, & qui leur avoit prouvé que, de tous les antropophages, les François ſont les plus atroces, parce que ceux-là ne mangent que des hommes morts, rôtis, ou bouillis, tandis que ceux-ci, d'une cruauté plus rafinée, font ſervir ſur leur table des enfans vivans; que ce n'eſt ni la miſere, ni la famine, qui portent le peuple à cette extrémité, mais qu'il eſt d'uſage conſtant que les Seigneurs, dès qu'une femme eſt accouchée ſur leur terre, s'aſſemblent & ſe faſſent, au bruit des fanfares, un feſtin de ſon fruit. Je voyois à l'inſtant un Philoſophe tartare, échauffé ſur un fait auſſi bien prouvé, préſenter à l'Académie de Samarcande un diſcours

éloquent, pour démontrer, par d'excellentes raisons prises du climat, de la religion & du gouvernement, qu'en effet il doit nécessairement arriver que, plus un peuple est aimable & éclairé, plus ses mœurs & ses coutumes soient abominables.... Et, puis, fiez-vous, après cela, aux jugemens des voyageurs! Croyez-moi, répondez plutôt, quand on vous fera de pareils récits.... Bon, bon! c'est l'enfant du moulin.

Ma main est lasse d'écrire.....à demain, Monsieur, le reste de mon récit.

## LETTRE XLVIII.

JE vous ai laissé hier au dessert, Monsieur. Dès qu'il fut servi les domestiques, à l'exception de mon nègre,

allerent dîner à l'office, c'eſt-à-dire, dans la baſſe-cour qui ſéparoit la maiſon du Meûnier de notre ſalle à manger, dont les deux battans étoient reſtés ouverts, enſorte que nous voyons tout ce qui ſe paſſoit. Nos gens avoient apporté, au milieu de cette cour, les deux huches du Meûnier. En les ouvrant toutes deux, à certaine diſtance l'une de l'autre, leurs couvercles réunis, & appuyés par des pieux, formoient une table ou buffet; l'on tiroit des coffres les plats, où chacun venoit prendre ſon morceau, pour l'aller manger ſur les brancards du charriot, le timon de la charrue, ou ſur des tonneaux renverſés, qui rouloient ſouvent ſous le convive, & l'expoſoient, quand il étoit à terre, aux ris des aſſiſtans.

L'on avoit réſervé, pour les demoi-

ſelles, les ſieges d'honneur, & ces ſieges étoient les bats de l'âne & des mulets. Le Meûnier avoit fourni pour nappe deux draps jaunes, tout blancs de leſſive : les ſacs de farine, vuides, tenoient lieu de ſerviettes, & rendoient riſibles ceux qui s'en ſervoient.

Nos pêcheurs ſavoient à merveille ſe paſſer de verres : ils renverſoient dans leur bouche l'orifice d'une bouteille, dont ils tenoient le fond en l'air, & buvoient ainſi gaiement à la ſanté des demoiſelles. On découvroit dans la chambre qui avoit ſervi de cuiſine, & dont la porte étoit ouverte, l'accouchée dans ſes cornettes, aſſiſe ſur un faiſceau de ſarment, garni d'un oreiller, & appuyée ſur un demi-ſac de bled, regardant avec joie toute cette orgie.

Les petits garçons, en attendant

qu'on songeât à eux, s'étoient emparés d'une corde, qu'ils avoient attachée à deux arbres, pour s'en faire une balançoire, qui les amusoit beaucoup, & nous aussi. Cette cour formoit un vrai tableau de Teniers, dont nous méritions assurément bien nous-mêmes d'être le pendant. Combien j'ai desiré que vous pussiez partager des plaisirs aussi capables d'intéresser une imagination telle que la vôtre!

J'étois très-curieuse de savoir les propos qui se seroient tenus; je les appris le lendemain, à mon lever, par Fanni, qui me dit que nos gens s'étoient exactement conformés aux conseils que je leur avois donnés de se montrer supérieurs à des villageois par leur politesse. Les bonnes gens étoient ravis de se voir prévenus par des Messieurs & des Dames bien vêtus, qui leur

cédoient les meilleurs morceaux, & les engageoient à boire d'un vin, dont ils ne faiſoient pas chez eux leur ordinaire.

Fanni, le maître d'hôtel & le cuiſinier s'étoient chargés de faire les honneurs du buffet. Lorſqu'ils furent au milieu du dîner, le Meûnier, qui étoit ſur ſon pallier, & ſentoit l'autorité qu'il pouvoit prendre, craignit, ſans doute, que les autres payſans ne portaſſent trop loin le plaiſir de la bonne chere, & qu'ils ne ſe livraſſent à quelque emportement qui nous déplût. Il monta ſur le boiſſeau, qui lui ſervoit de ſiege, & dit : « Mes camarades, prenons garde à nous ; n'allons pas » deshonorer la France aux yeux de » ces bons Seigneurs Anglois, qui nous » comblent de biens, en nous faiſant » prendre pour des ivrognes. Jurons

» tous que celui qui s'enivrera, ſera » plongé trois fois, tout habillé, dans » l'étang, & qu'il ne ſera jamais Mar- » guillier de la Paroiſſe ». L'on répondit à cet Orateur, en plein vent, par un conſentement général. Je crois bien que la crainte de compromettre la gloire de la nation ne fit pas grande impreſſion ſur l'auditoire, mais l'on ſe contint, ſur la menace faite par un homme qu'on ſavoit très-capable de l'exécuter.

Le plus plaiſant du récit de Fanni, fut la peinture qu'elle me fit des galanteries qu'elle avoit reçues de deux rivaux qui s'étoient empreſſés de lui plaire. L'un étoit le Marchand de poiſſon, demi-payſan & demi-bourgeois. Comme il étoit le plus aiſé des aſſiſtans, le ſeul qui ſût lire, & qu'il avoit de plus, dans le gouſſet, une montre

d'argent toute neuve, il ſentoit ſes avantages. Le chapeau ſur l'oreille, le jarret tendu, le ton aſſuré, il parloit, avec une noble confiance, un patois à peine intelligible. Il ſavoit la politeſſe, & tiroit ſouvent ſa montre pour faire voir à ſa Dame quelle heure il étoit, mais au juſte; car il lui avoit très-bien fait obſerver que ce bijou précieux marquoit auſſi les minutes. Les autres payſans admiroient ce phénomene, qui ne leur étoit pas familier. A l'égard de ſes devis galans, il ne les avoit sûrement pas pris dans les Eglogues de Fontenelle. Les efforts maladroits qu'il employoit pour en voiler la nudité, ne contribuoient qu'à les rendre encore plus ſcandaleux. Dans toute autre occaſion Fanni l'eût chaſſé de ſa préſence.

L'autre étoit le garde-moulin, jeune,

vermeil, mais timide. Son air eût même été niais, ſi un verre de vin, & le deſir de plaire, ne lui euſſent prêté un peu de hardieſſe. Il n'étoit pas accoutumé à ſe trouver avec des Dames vêtues de ſoie, & portant de petits chapeaux anglois : à peine pouvoit-il lier quelques mots de ſuite : mais ſon éloquence étoit dans ſes yeux, ſes geſtes, & ſur-tout dans ſon embarras. Alarmé, comme de raiſon, ſur le grand effet que pouvoient produire ſur ſa Dame, & la montre d'argent, & le ſon des écus que le Marchand faiſoit entendre de ſa poche, il diſparut un inſtant, & revint, en cachant derrière lui quelque choſe : c'étoit le plus beau des œillets qu'il cultivât ſur ſa fenêtre. Il attendit adroitement que ſon rival tirât la redoutable montre, pour, de ſon côté, préſenter le brillant œillet;

& ce fut là ſon triomphe. La belle dédaigna de regarder l'heure qu'il étoit, accepta de bonne grace le bouquet, & le mit à ſon côté. Elle crut que le garde-moulin deviendroit fou de ſa victoire, tandis que Turcaret (1), tout honteux, remettoit ſa montre d'argent dans ſon gouſſet, & diſparoiſſoit en jurant.

Fanni, après m'avoir fait fort au long ce récit, prit un air plus ſérieux, qui me fit croire qu'elle avoit encore quelque choſe à me dire. Je le lui demandai. Elle répondit qu'elle n'oſoit pas commencer ce qu'elle brûloit de m'apprendre, de crainte de m'attriſter, après m'avoir fait rire. Je lui ordonnai

(1) Nom que Lesage a donné à une de ſes Comédies, qui eſt une ſatyre violente des Financiers de ſon temps.

de ne me rien cacher ; & voici le précis de ſa narration, interrompue ſouvent par ſes larmes & les miennes.

J'eſpérois, Monſieur, pouvoir vous achever aujourd'hui cette éternelle narration ; mais il me reſte encore trop de choſes à dire, pour ne pas les remettre à un autre jour.

## LETTRE XLIX.

JE prends toujours, dans mon récit, la place de Fanni, afin d'abréger les détails. J'avois penſé que, quoique le dîner eût été fort gai, mes deux jeunes gens le trouveroient trop long, *ſi je* les retenois tant que le deſſert dureroit. Après leur avoir donné les fruits qui pouvoient leur plaire, je fis appeller leur valet-de-chambre, & le chargeai

d'aller ſe promener avec eux ſur l'étang, ſans les perdre de vue. Ils rencontrerent ſur la chauſſée deux femmes, avec trois enfans, très-mal vêtus, qui regardoient à travers les branches d'arbres ce qui ſe faiſoit dans la cour. Une d'elles, au moment qu'ils paſſoient, dit, en ſoupirant : hélas ! voilà des gens bien heureux; ils font bonne chere, tandis que nous, ni nos enfans, n'avons pas encore mangé de la journée. Sur le champ nos jeunes parens tiennent conſeil, & ne tardent pas à leur dire : attendez-nous là, mes bonnes gens, bientôt vous ne vous plaindrez plus; & tout de ſuite ils prennent leur courſe pour revenir au moulin. Lorſque le valet-de-chambre, qui les avoit entendus, voulut offrir de leur éviter cette peine, ils étoient déja bien loin. Fanni, les voyant ac-

courir à toutes jambes, sans leur guide, craignit qu'il ne fût arrivé quelque accident. Elle fut bientôt détrompée, lorsque, tout hors d'haleine, ils vinrent lui dire à l'oreille le sujet qui les amenoit. Elle ne savoit en quoi mettre ce qu'ils demandoient. Le Chevalier tira de sa poche un mouchoir qui ne lui avoit pas servi. Pendant qu'elle le rempliſſoit abondamment, ils trepignoient de joie & d'impatience. Le Comte, de son côté, sollicitoit le maître-d'hôtel & le cuisinier; il voulut absolument se charger lui-même d'un gros pain & de deux bouteilles de vin. Le Chevalier disoit à Fanni: ma bonne amie, encore ce morceau de chevreuil, peut-être les pauvres gens n'en ont-ils jamais mangé; & puis, il faut qu'il en reste pour porter à leurs maris. La proviſion faite, les voilà triomphans, &

partis comme des oiſeaux. A peine Fanni pouvoit-elle retenir ſes larmes, tant elle étoit attendrie par la bonté du cœur de ces aimables pourvoyeurs des malheureux.

Le valet-de-chambre fut témoin de la joie avec laquelle, de retour auprès de ces femmes, ils leur diſoient, l'un, ce mouchoir, qui eſt tout blanc, contient de bon rôti, du poiſſon, &c., l'autre, en l'interrompant, ajoutoit, tenez, voilà du pain & de bon vin; &, tous les deux, mangez, & portez le reſte chez vous; emportez auſſi les bouteilles, le mouchoir, on vous donne tout, tout eſt à vous; &, ſans attendre de réponſe, ils courent du côté où étoit le bateau. Cependant le Comte fait réflexion que ſon frere a été plus charitable que lui, en abandonnant ſon mouchoir: il retourne avec em-

preſſement ſur ſes pas, & donne le ſeul petit écu qui lui reſtoit de ſes plaiſirs.... Et vous n'adoreriez pas d'auſſi belles ames!.... A l'inſtant je volai à la chambre de mes enfans : là, je les baiſai, les ſerrai contre mon ſein..... je les arroſai de mes larmes.

Revenons à notre ſalle à manger, où nous ne nous doutions guères du bon emploi que faiſoient nos jeunes gens du congé que je leur avois donné. Nous étions au deſſert ; la joie continuoit ; la ſeconde table n'étoit pas moins gaie. Tout-à-coup l'on entend les coups de fouet d'un courrier, & on le voit paſſer, ventre à terre, par la chauſſée. Un inſtant après, il entre avec ſes bottes & un paquet cacheté, qu'il remet à mon pere, en lui diſant qu'on venoit de l'apporter de la ville en toute diligence. Après l'avoir ouvert,

avec la permiſſion de la compagnie, mon pere, que j'avois prévenu, parut très-étonné de recevoir une lettre écrite en chiffres qui lui étoient inconnus. Je dis que, parmi les Muſiciens, il y avoit un Italien qui pourroit nous les expliquer. Il entra avec ſes camarades. C'étoit une chanſon notée, qu'on chanta avec des accompagnemens. Le même paquet contenoit une ronde de table, faite pour le lieu de la ſcène : nouvelle folie de la Moraliſte Miladi & de ſon Médecin.

L'apparition du courrier ſur la chauſſée avoit ramené nos deux navigateurs. Fanni, qui aime, pour le moins, autant la danſe, que ſa grave Maîtreſſe, avoit profité d'une petite pelouſe, voiſine de la cour, où l'un de nos gens, avec ſon violon, amuſoit les autres, tandis que leurs Maîtres chantoient.

Le jour baiſſoit, & nous n'attendions plus perſonne à dîner, lorſque nous vîmes entrer deux nouveaux convives. Or, devinez, M. le Comte, qui ce pouvoit être; je vous le donne en dix..... C'étoit l'âne & la chevre, qui, au jour tombant, rentroient des champs dans leur gîte ordinaire. Le negre voulut les effrayer avec ſa ſerviette; nous ſentîmes tous que ce ſeroit manquer aux droits ſacrés de l'hoſpitalité, que de chaſſer de chez eux ceux qui vouloient bien nous y ſouffrir; qu'il falloit, au contraire, ſe montrer très-reconnoiſſans, par beaucoup de politeſſes. En conſéquence, on s'empreſſa de leur offrir du pain, & ils ne tarderent pas à ſe familiariſer. C'étoit une choſe à peindre que de voir la tête difforme de l'âne, à côté de celle de la jolie Comteſſe de..... qui lui paſſoit ſon beau

bras ſur le col, tandis que, de mon côté, je tenois la chevre par la barbe pour lui faire manger des biſcuits....

Oh! femmes riches, ou titrées de la capitale, qui paſſez vos jours ſur des chaiſes longues à vous plaindre, avec dignité, d'indigeſtions, de picottemens dans le ſang, de criſpations de nerfs, qui ne jouez la mauvaiſe ſanté que pour forcer les gens à vous appercevoir, & vos amis, à feindre de vives alarmes ſur un danger, auquel ils ſentent bien que n'eſt point expoſée une tête ſi chere; vous, qui n'adoptez une vie auſſi puérile, que pour ſoutenir, comme vous pouvez, & cacher aux autres, le vuide de votre tête, & votre profonde nullité, quittez cette exiſtence puſillanime, venez à mon moulin, entrez dans la grange, prenez place à table entre mon âne & ma

chevre ; je vous céderai gaiement la moitié de ma botte de paille, & vous verrez qu'on peut goûter des plaiſirs ailleurs qu'à vos grands ſoupers, où l'on fait ſi décemment, & ſi triſtement bonne chere. Mais, pour connoître le prix de ces plaiſirs ingénus ; mais, pour être dignes de les partager, acceptez, pendant quelques mois, un logement au château, pour y vivre avec Miladi ; là, nous ferons enſemble de bonnes lectures, des extraits des meilleurs traités de philoſophie morale ; nous mettrons en commun nos réflexions, pour nous former des principes ſtables ; nous tâcherons d'imprimer, dans notre mémoire, ces belles maximes, ces vers heureux, qui, par leur préciſion & leur énergie, nous faciliteront le ſouvenir de quelque grande vérité, ou d'un ſentiment ſublime. Venez enſuite me voir

tenir ſolemnellement mes états; d'abord à l'office avec mes fourniſſeurs, le maître-d'hôtel & le cuiſinier; puis, à la baſſe-cour, dans ma laiterie, donner des ordres, écouter les comptes qu'on me rend, &c. Pour votre récompenſe, je vous menerai voir les belles fleurs de mon pere, mes tourterelles, mes petits poulets, mes agneaux. Je jetterai, en votre préſence, du grain à mes pigeons; leur multitude empreſſée nous environnera en volant; quelques-uns pourront ſe repoſer un inſtant ſur nos têtes, & vous partagerez avec moi cette douce ſatisfaction qu'on reſſent toujours à donner du plaiſir à tout être ſenſible. Vous ſerez enchantée de voir à vos pieds cette charmante fourmilliere, dans la plus vive agitation, & nuancée des plus belles couleurs, les uns voltigeant

par-deſſus les autres; celui-ci donner un coup de bec à ſon voiſin, celui-là roucouler auprès de ſa bien aimée, qu'un beſoin plus preſſant rend inſenſible à ſes careſſes. Jamais vous n'aurez conſidéré, dans vos palais, de tapis de pied comparable à celui-là.

Nous prendrons, après cela, chacune un joli pannier à compartimens, & nous irons cueillir, de nos belles mains, de ſuperbes pêches, ou des prunes, en leur conſervant ce beau velouté qui les rend ſi appétiſſantes. Revenues au château, nous travaillerons, avec nos femmes, à des chemiſes & des layettes pour les pauvres. De temps en temps nous donnerons de petites fêtes à nos amis; nous irons, mais à pied, les viſiter. La chaſſe, la pêche, la danſe, la muſique, achèveront de remplir nos momens. Je vous

certifie que vous n'aurez pas ſubi, pendant trois mois, cette rude pénitence, que vos Médecins, au lieu de compoſer pour vous de triſtes ordonnances, ne vous feront plus, comme le mien, que des chanſons & des rondes de table. Enfin, de retour à Paris, ceux que vous étonnerez, par la ſanté (preſque indécente) dont vous jouirez, vous demandront, avec empreſſement, ſi c'eſt à Meſmer, ou à Comus, que vous la devez, vous leur répondrez, en riant, non..... c'eſt à l'enfant du moulin.

Tandis que nous faiſions table commune avec nos deux nouveaux convives à quatre pieds, le meûnier entra dans le ſalon, avec ſon habit des grandes fêtes, tirant beaucoup de courtes révérences, tournant ſur une de ſes mains ſon chapeau, commen-

çant des phraſes qu'il n'achevoit pas, & par leſquelles je me doutai cependant qu'il m'invitoit à être la marraine de cét enfant, que nous n'avions pas mangé. J'acceptai cet honneur avec joie, & priai l'aſſemblée de venir au baptême (1). Mais, quand nous fûmes réunis au château, je fus incertaine ſur le choix du parrain. Vous concevez que cet embarras ne pouvoit regarder que mes deux petits amis. Lequel prendre ? Perſuadée que les préférences indiſcretes, que les parens accordent à un enfant ſur l'autre, ſont la principale ſource des haines fraternelles, je leur propoſai un petit jeu qui leur plût beaucoup, ce fut de tirer à la courte-

(1) L'on ſait qu'il peut y avoir en Angleterre des Catholiques, comme en France des Proteſtans.

paille.

paille. Le Chevalier gagna, & fut d'abord tranſporté de joie : mais bientôt, s'appercevant que les larmes rouloient dans les yeux de ſon frere, il ſauta à ſon col, puis au mien, en me ſuppliant de trouver bon qu'il cédât cet honneur à ſon aîné. Ce combat charmant attendrit tous les ſpectateurs ; heureuſement quelqu'un dit, qu'autrefois un enfant pouvoit avoir deux parains. Cette lueur d'eſpérance rétablit la joie. En tout cas, chacun de nous avoit rempli les bienſéances..... Quelle eſpérance ne nous donnent pas de ſi précieux enfans !

Vous connoiſſez trop, Monſieur, la profonde vénération que m'ont inſpirée les vertus de votre Monarque, pour ne pas penſer que j'ai donné, à mon petit meûnier, le beau nom de LOUIS. Enfin nous terminâmes notre

journée, en célébrant, par des danſes, l'heureuſe arrivée du nouveau né, dans le meilleur des mondes poſſibles.

## LETTRE L.

J'AI beaucoup ri, Monſieur, de la permiſſion que vous me donnez de vous parler morale tant que je voudrai, pourvu que je l'interrompe quelquefois pour vous faire des récits pareils à ceux qui rempliſſent mes dernieres lettres ; mais ſavez-vous qu'on n'a pas tous les jours des enfans à faire ſervir ſur ſa table, ni un âne & une chevre pour convives. Oublier donc ces folies, pour écouter les reproches que j'ai à vous faire ; car il ne tiendroit qu'à moi de m'offenſer de

vos remercimens, pour avoir contribué, par nos amis, à vous faire obtenir le régiment que vous demandiez. Vous nous communiquez votre projet, & nous instruisez des gens qui peuvent en opérer le succès; mon pere est assez heureux pour les connoître très-intimement. Ce n'est pas par de simples lettres de recommandation qu'on doit agir, quand on veut servir efficacement; il faut payer de sa personne; voilà nos principes. Pour remplir ce devoir, qu'avons-nous fait de si merveilleux? C'a été de quitter une campagne, que nous pouvions facilement retrouver. Mon pere n'a pas eu beaucoup de peine, comme vous pensez bien, à me persuader que je pouvois vous être utile; je me fais fait un plaisir de ne vous rien dire de notre plan, afin de jouir de votre surprise,

quand vous rencontreriez, chez le Miniſtre, des gens que vous croyez à cent lieues de-là.

Il faudra compter, parmi les jours les plus heureux de ma vie, ceux que j'ai paſſés pendant le court ſéjour que nous avons fait à Paris. Combien a été pure la joie que j'ai ſentie, en voyant le pere & le fils réunis ſous le même toit, & vivant avec la même cordialité qui regne entre mon pere & moi! J'aime à croire que c'eſt à cette bonne conduite, autant qu'à vos qualités perſonnelles, que vous devez la conſidération dont vous jouiſſez déja à la cour, & dans le monde. Les tranſports que le régiment vient de faire éclater, en vous voyant à ſa tête, ont été pour moi un autre triomphe; je ne déſeſpere même pas, quelque jour, de me trouver à la parade, puiſ-

que mon pere, après avoir parcouru le midi de la France, ſe détermine, avant que de retourner en ... à voir les provinces ſeptentrionales, où vous êtes. Nous allons paſſer quelque temps à Bruxelles : une partie de ſa famille y réſide ; cependant je n'ai pas voulu quitter Paris, ſans voir ma protégée Cécile : ſa préſence n'a fait qu'augmenter l'intérêt que je prends à ſon ſort ; & j'ai baiſé ſon fils avec l'attendriſſement que cauſent toujours ces innocentes victimes des foibleſſes humaines. Enfin, M. le Comte, je me trouve dans cette heureuſe ſituation de l'ame, où l'on ſe félicite d'exiſter.

Je ſais, au reſte, réduire à ſa juſte valeur tout ce que vous voulez bien me dire ſur la chaleur que j'ai miſe dans mes ſollicitations pour vous, & la grande influence que vous croyez

que j'ai eue sur le succès; mais je ne perdrai pas une si belle occasion de vous faire remarquer à quel point les femmes sont, & pourroient être encore plus utiles aux hommes, si on prenoit d'elles les soins que je conseille. Pour bien solliciter une grace, un procès même, avec avantage, ce n'est pas tout d'être jolie; la beauté seule ne fait, dans ces cas, que les exposer; la culture de l'esprit, la solidité du caractere, non-seulement les garantissent, mais encore contribuent à les faire réussir. Je me souviens que Madame votre mere, dans le grand procès qu'elle sollicita pour la substitution de son Marquisat, me menoit avec elle dans les momens décisifs, & ne me cachoit pas que, quelque talent qu'elle eût à manier la parole, elle feroit un bien plus grand effet, quand

elle seroit soutenue par l'intérêt qu'une jeune parente, telle que moi, inspireroit à ses Juges. Je servois à faciliter les entrées, & à prolonger les audiences dont elle avoit besoin : mais elle m'étonnoit souvent par la netteté avec laquelle elle traitoit des matieres sauvages, & qui sont si éloignées de la portée des femmes ordinaires ; nous faisions ensemble des études particulieres, afin de nous préparer pour les grandes occasions ; j'étois chargée de lui faire les extraits des écrits, & je me pénétrois, dès-lors, de la nécessité d'étendre l'instruction des femmes jusqu'aux affaires de Palais. En effet, quelle que soit une fortune, des malheurs peuvent l'ébranler & la renverser. Je ne rencontre, dans le plus grand monde, que des gens obligés de défendre leur état, leur patrimoine, ou

leur honneur. Si, dans ces cas, la Partie intéreſſée ſe trouve inepte & ſe manque à elle-même, quel danger ne court-elle pas? Quelle ſupériorité prend ſur elle ſon adverſaire, quand, par ſa capacité, il eſt en état d'inſtruire, ou de ſéduire ſes Juges, dans le ſecret des ſollicitations? C'eſt, ſurtout, dans cette partie qu'une femme inſtruite peut rendre aux hommes les ſervices les plus eſſentiels; les portes qu'on refuſe, ſans ſcrupule, à un homme, ſont ouvertes à une femme; avec lui les momens ſont comptés; avec elle on les oublie. Jugez des avantages qu'elle peut ſe procurer, ſi elle s'eſt accoutumée de bonne heure à bien parler, à mettre de l'ordre & de la préciſion dans ſes idées, à montrer de l'élévation dans l'ame & de grandes qualités. L'intérêt qu'elle inſpire ſe

meſure ſur l'eſtime qu'elle fait naître pour ſa perſonne; & tandis que ſon adverſaire, ou ſon concurrent, ſe morfond dans l'antichambre, elle s'empare de toutes les avenues de l'ame de ſon Juge, ou du Miniſtre..... N'allez pas croire, au moins, que je vouluſſe que les femmes deviniſſent des ſolliciteuſes en titre; c'eſt un talent qu'il ne leur ſied d'exercer que quand la néceſſité les y force. J'ai toujours regardé la manie de plaider, paſſez-moi le terme, comme la guenon des paſſions. Si celles qui ont cette fureur, pour leur propre compte, me paroiſſent ſi haïſſables, jugez de ce que je penſe de celles qui ſe chargent, par goût, de cabaler pour les autres, ſans s'être aſſurées, avant tout, ſi c'eſt la bonne cauſe qu'elles ſoutiennent, & ſi elles n'agiſſent point pour un

fripon contre un galant homme. Eh! quelle eſt toujours la ſource de ces turpitudes? C'eſt que les femmes ne ſe ſont mises en état de juger de rien par elles-mêmes. Un intriguant, qui ſait qu'il n'eſt queſtion que de parler à leurs ſens, ne manque pas de les émouvoir par des menſonges pathétiques; le premier venu, qui les agite, eſt auſſi ſûr de les avoir pour lui, que l'auroit été ſon adverſaire, s'il fût venu une heure plûtôt pour monter la machine en ſens contraire.... A l'égard de celles qui ſollicitent pour de l'argent, mettons-les ſur la même ligne que les femmes publiques, puiſqu'elles ſont également l'opprobre de mon ſexe.

Cependant ce n'eſt pas ſans une eſpece de ſaiſiſſement que je me rappelle le moment où nous penſames

échouer dans notre entrepriſe, lorſque la Cour fut à Marly. Il eſt donc vrai que les petites ames maîtriſent ſouvent les grandes, & que les cauſes les plus minces produiſent quelquefois des effets auſſi importans. Toute ma philoſophie ne m'avoit point préparée aux manœuvres que votre concurrent employoit pour vous ſupplanter. Comment ſe trouve-t-il des gens qui ſacrifient ainſi leur honneur au deſir de parvenir à des grades, qui ne peuvent être remplis que par des gens d'honneur? Cet événement m'a confirmée dans la réſolution où je ſuis d'exécuter enfin un projet d'ouvrage, qui roule depuis long-temps dans ma tête, mais qui m'a toujours effrayée par ſon étendue: c'eſt un Traité des friponneries des honnêtes gens.

## LETTRE LI.

VOUS ne ménagez pas assez votre monde, Monsieur; comment voulez-vous que mon cœur suffise au ravissement que m'ont causé les deux cadeaux qui accompagnoient votre lettre? Le premier est une traduction de votre façon, d'une partie des Essais moraux de M. Hume, & des Dialogues de Milord Littelton. Quoi! vous m'aimez assez pour avoir appris l'Anglois à mon insçu? Ah! malgré le costume françois, si vous eussiez apporté vous-même votre ouvrage, je me serois jettée dans vos bras, & vous aurois embrassé avec transport. Vous n'avez pas d'idée de la joie que mon pere fait éclater de son côté. Déja, dans nos spéculations, nous nous préparons

à vous recevoir, un jour, Ambaſſadeur à Londres. Songez que cette nation mérite d'obtenir la préférence, dans vos études, comme dans votre eſtime : mais avant que d'y paroître avec un caractere public, je veux que vous commenciez les voyages, qui manquent à votre éducation, par un ſéjour raiſonnable, dans ma patrie, en ſimple particulier; car ce n'eſt qu'en voyant une nation chez elle, qu'on parvient à la bien connoître; & la nôtre eſt aſſurément digne d'une étude particuliere. Vous verrez enſuite celles qui vous préſenteront des places de guerre à examiner, une diſcipline militaire perfectionnée. Que l'Italie ſoit votre dernier terme : l'examen des chefs-d'œuvre des beaux arts ne doit être que le luxe des connoiſſances d'un homme de votre état.

Mais quelles reſſources vont vous offrir tous les bons ouvrages faits dans la Langue que vous venez d'apprendre? C'eſt une mine inépuiſable dans tout ce qui dépend de la morale, de la légiſlation & de la politique. Vous y trouverez ce nerf qui manque ſouvent à vos productions nationales. Si quelquefois nous étonnons, par notre hardieſſe, ſi nous portons les grandes vérités au-delà des juſtes bornes, nous faiſons ſentir, au moins, à quel point la liberté de penſer peut élever l'ame. De mon côté, me voilà déſormais bien à mon aiſe: juſqu'ici, par déférence pour vous, je n'ai guéres pris mes exemples que dans vos Auteurs; maintenant je pourrai puiſer, à pleine vaſe, dans de nouvelles ſources non moins abondantes, & dont vous ſerez en état, comme moi, de ſentir tout le mérite.

Vous ajoutez, par ſurcroît de généroſité, le recueil que vous avez fait ſur les femmes célebres, qui ont porté la couronne avec éclat, ou qui ſe ſont diſtinguées par des faits d'armes, ou par des talens ſupérieurs. Oh ! galanterie françoiſe, que vous êtes ſéduiſante, quand l'on fait vous diriger avec autant de délicateſſe..... ! Oui, M. le Comte, vous proclamez ſur mon ſexe, par cet unique ouvrage, s'il étoit connu, mille fois plus d'effet que tous mes ſermons ; je ne voudrois que lui ſeul pour réveiller, chez les femmes, le deſir de reconquérir cette conſidération perſonnelle que je leur deſire avec tant de perſévérance.

Ce recueil, au reſte, ſuppoſe une lecture très-variée, & la critique la plus judicieuſe. C'eſt travailler en maître que de n'avoir pas entaſſé tous les

faits qui ſont à notre gloire, mais d'en avoir fait un choix ſévere, qui atteſte le goût de ſon Auteur. Quelle reconnoiſſance ne vous dois-je pas d'y avoir inſéré, avec honneur, l'hiſtoire intéreſſante de ma chere Zarine! Je vais vous donner, Monſieur, une nouvelle preuve de la franchiſe de mon caractere; j'avois eu le même deſſein que vous, l'exécution en étoit commencée depuis long-temps; mais, à la lecture de votre ouvrage, je n'ai pas héſité à raſſembler les canevas du mien, & à les jetter au feu. Je l'avoue de bonne grace, les hommes ont une force dans les idées, ils les rendent avec une vigueur de pinceau, que les femmes n'ont pas. Il eſt donc vrai que vos facultés intellectuelles ſont, comme vos facultés phyſiques, plus nerveuſes que les nôtres, & vous avez la tête, ainſi

que le bras, plus vigoureux que nous. Mon enthouſiaſme, pour mes ſemblables, ne m'empêche pas, comme vous le voyez, de rendre hommage à la vérité : auſſi, dans tout ce que je vous ai dit en leur faveur, n'ai-je jamais prétendu qu'elles duſſent avoir ſur vous une ſupériorité, que la nature leur refuſe : j'ai ſeulement voulu qu'elles ſe montraſſent dignes de marcher à côté de leurs chefs, avec plus de gloire qu'elles ne le font. Eh ! Meſſieurs les Colonels, ne cheriſſez-vous pas davantage les Officiers, les Soldats même, dans leſquels vous remarquez cette confiance, cette audace, que donne la conſcience de ce qu'on vaut ? N'allez-vous pas au combat, avec plus d'aſſurance, quand vous pouvez compter ſur ceux qui vous environnent ? Et ne ſommes-nous pas vos ſeconds dans

le combat perpétuel de la vie ? Malheur aux Supérieurs qui préferent de commander à de vils eſclaves, plutôt qu'à de grandes ames, qui oſent s'élever juſqu'à eux. A quoi tendent donc tous les vœux, tous les efforts que je fais pour rompre le charme qui retient mes pareilles dans un aſſoupiſſement qui les dégrade ? A leur mériter l'eſtime & la confiance de leurs Généraux, à juſtifier, à leurs propres yeux, la ſeule paſſion, qui, étant bien dirigée, puiſſe rendre, à des Chefs ſi précieux, la vie ſupportable, en leur préſentant, dans une femme aimable, un ami sûr, éclairé, un conſolateur tendre & courageux, qui les aide à ſoutenir, ou à braver les maux attachés à l'humanité.

*P. S.* J'oubliois à vous répondre ſur la permiſſion que vous me demandez

de faire copier les lettres où je tâchois de vous faire la description de la pêche de l'étang, pour les envoyer à un Poëte de votre connoissance, avec priere de les mettre en vers. Quoique, assurément, je ne me flatte point d'avoir fait, sans y penser, fait en prose, comme vous le dites, un Poëme bucolique, cette idée me rit beaucoup; & je recevrois, avec grand plaisir, à ma toilette, la brochure, où je me verrois transformée en Théocrite & Virgile.

## LETTRE LII.

Vous êtes un indiscret, M. le Comte, vous avez montré mes lettres à votre ami, M. le Chevalier; &, s'il pouvoit y avoir une bonne raison pour

vous excuſer, je la prendrois dans le mérite d'un pareil confident ; mais enfin c'eſt un confident, & mon ſecret n'eſt plus ni à vous, ni à moi. N'allez pas croire, cependant, qu'il y ait, de ſa part, une autre indiſcrétion de me l'avoir avoué ; toute la faute doit rouler ſur moi, & vous allez en juger. La premiere fois que cet eſtimable Militaire m'aborda, après avoir reçu votre confidence, je remarquai une différence ſenſible dans ſes regards & ſes diſcours : je vis, par la façon dont ſes yeux ſe fixoient ſur moi, dès qu'il me croyoit occupée de quelqu'autre objet, qu'il avoit appris, ſur mon compte, quelque choſe d'intéreſſant ; cette remarque réveilla mon attention ſur lui. J'avouerai que ce que je découvris ne put que me flatter ; car toutes mes obſervations me firent ſentir, qu'il

avoit acquis pour moi un ſurcroît de conſidération. Il eſt ſi aiſé à une femme, dont l'eſprit eſt toujours en vedete, de pénétrer ce qui ſe paſſe dans une ame belle & franche, comme celle de votre ami! Ses diſcours ne firent que confirmer mes premieres conjectures; je ne tardai pas à y remarquer cette teinte de vénération qui perce toujours, ſans que nous nous en doutions, en faveur des perſonnes dont nous avons une opinion diſtinguée: juſques au ton de ſa voix, ſes moindres geſtes, m'annonçoient que, depuis la derniere fois que je l'avois vu, mon mérite s'étoit conſidérablement accru dans ſon eſprit. J'eus la vanité de croire, que cette révolution glorieuſe ne pouvoit s'être opérée que par la lecture de mes rêveries morales; vous entendez qu'une femme doit toujours tenir à ſon ſexe

par quelque petit coin, & qu'il fallut absolument satisfaire ma curiosité. L'occasion toute naturelle s'en présenta, lorsqu'après le dîner une partie de promenade fut proposée : il ne me fut pas difficile d'avoir le Chevalier pour mon Ecuyer, & , sans affectation, de m'éloigner avec lui du reste des convives. Je vous fais grace du détail des petites ruses dont je me servis pour l'amener à mon point; comme il ne manquoit pas d'adresse pour faire votre éloge, j'en pris le prétexte de lui dire une chose très-vraie, c'est que l'amitié, dont il vous honore, a toujours été un des principaux motifs de mon estime pour vous; je fus même persuadée, lui ajoutai-je, que c'eût un bonheur pour la femme à laquelle M. le Comte pourroit s'attacher. Comme il est dans le cœur humain de ne pouvoir

goûter un bonheur, qu'autant qu'un ami ſûr en eſt témoin, au moins la gloire de cette femme ſeroit en ſûreté dans d'auſſi dignes mains que les vôtres. Vous ſuppoſez par-là, Madame, dit le Chevalier, une femme foible, & qui auroit beſoin de la diſcrétion de ſon amant. Croyez-vous qu'il n'en exiſte pas une ſeule qui ne riſquât rien à voir ſon ſecret confié à un tiers? A Dieu ne plaiſe, répondis-je, que j'aie ſi mauvaiſe opinion de mon ſexe; mais enfin, ſi cette femme, par une délicateſſe exceſſive, avoit exigé de M. le Comte une diſcrétion rigoureuſe; quelqu'eſtimable que fût le confident, ce ſeroit toujours une offenſe pour elle, de ce qu'on n'auroit pas reſpecté ſes ſcrupules. En diſant ces mots, je fixai ſur le Chevalier des yeux qui lui annonçoient mes ſoupçons, & qui jetterent

le trouble dans ſon ame pleine de candeur. Craindriez-vous, Madame, a-t-il dit, avec une voix & un ton, qui prouvoient ſon agitation, que le Comte m'eût fait quelque confidence indiſcrete..... Je ſais mieux, Monſieur, que de le craindre, j'en ſuis perſuadée. Peu s'en eſt fallu que le bon Chevalier ne ſe ſoit jetté à mes genoux, au milieu de la promenade. Je l'ai vu ſi conſterné de la crainte de mon reſſentiment, qu'il a fallu que ce fût moi qui miſe toute mon adreſſe à le calmer. Quand il a été un peu remis, je gage, lui ai-je dit, que vous avez été bien étonné de voir une ſi grande quantité de lettres écrites par une maîtreſſe à ſon amant, & que la choſe du monde, dont il y fût le moins queſtion, fût préciſément la paſſion qui les occaſionnoit & qui devoit les remplir? Nulle

apparence

apparence d'un ſentiment tendre, nulle tracaſſerie galante, point d'orage amoureux, nulle mignardiſe de coquetterie. Je conviens, Monſieur, que ce n'eſt point là faire l'amour à la mode du pays; mais auſſi remarquez que ce n'eſt pas une Françoiſe qui écrit. Les Inſulaires ont toujours certain air étranger, même ſauvage, ſi vous voulez. Chacun ne peut-il pas avoir ſa phyſionomie? Si la mienne differe de la vôtre, il nous faut un Juge déſintéreſſé pour décider laquelle eſt préférable. En attendant, que chacun garde la ſienne: ſouvenez-vous que j'ai dit à M. le Comte, que vos Françoiſes parlent de l'amour plus joliment que nous; reſte à ſavoir qui d'elles, ou de nous, le reſſentent mieux. Nous ſommes plus lentes, plus difficiles à nous déterminer; mais auſſi, quand

le-feu, après avoir long-tems fermenté, se manifeste, c'est un embrasement. Elles prouvent par les paroles, & nous par les actions. Nous disons long-tems que nous n'aimons pas, & à l'heure qu'on y pense le moins, il nous échappe quelque grand trait de passion qui nous trahit, & comble les vœux de celui qui en est l'objet.

Vous pensez bien, M. le Comte, que le Chevalier n'a pas manqué de solliciter votre pardon, par des éloges de mes lettres, & ces éloges étoient d'autant plus capables de m'appaiser, que je les voyois faits par un homme plein de franchise, & digne de sentir les vérités que je vous ai dites. Si j'en crois les assurances qu'il m'a données, je reçois le plus digne prix du courage que j'ai eu de vous donner des conseils, puisque vous en avez retiré tout

le fruit que je me propoſois, & que l'eſpérance que j'avois conçue de contribuer à vos progrès n'a pas été vaine. Mais je me ſuis apperçue, ſur la fin de notre entretien, que M. le Chevalier, comme beaucoup d'autres François, avoit de la peine à croire, qu'une femme eût pu ſoutenir une correſpondance auſſi ſuivie, & traiter, avec une certaine conſtance, une matiere ſi ſérieuſe. Il ſemble toujours, à ces Meſſieurs, qu'il n'appartient point à un Sybarite de vouloir manier les armes d'Hercule. Je me ſuis alors exécutée de bonne grace, en lui diſant : Vous partagez, Monſieur, la prévention que j'ai remarquée dans beaucoup de vos compatriotes ; il eſt reçu à Paris, que les femmes ne ſont pas capables des productions qui demandent de la force dans le raiſonnement, de la combi-

naiſon dans les idées, & une certaine ordonnance ferme & développée ſans confuſion. Dès qu'on y ſent, en quelques endroits, une touche mâle, pleine, & facile, tant pis pour le pauvre Auteur en cornette; on décide, ſur le champ, qu'il a eu un bon *Teinturier*. Eh! bien, Monſieur, ai-je ajouté en riant, le mien eſt tout trouvé, c'eſt mon pere; je conſens, très-volontiers, que vous lui faſſiez l'honneur de tout ce qui vous a paru, dans mes lettres, paſſer la portée de vos Dames, pourvu que vous me laiſſiez mes petits oiſeaux, mon âne & ma chevre, & ſur-tout l'enfant du moulin. Ainſi mon déſintéreſſement n'eſt pas médiocre, puiſque, dans le partage du bien commun, je lui abandonne tout ce qu'il y a de véritablement utile, pour ne me réſerver que les tableaux. Mais ſi je ſuis

la peine de la mince opinion que l'on a des femmes, ce ſera une nouvelle preuve de la néceſſité où elles ſont de ſuivre les conſeils que je leur donne. Soyez bien perſuadé que ſi elles s'y déterminoient, vous ne les croiriez pas long-tems incapables de produire un ouvrage eſtimable : quoiqu'aſſurément je ſois bien éloignée d'en vouloir faire des auteurs.

Je ne fermerai point cette lettre ſans vous dire à quel point je ſuis enchantée que vous vous ſoyez procuré l'ouvrage du moraliſte profond, que je vous ai ſouvent cité, ſans le nommer. J'ai toujours penſé qu'il eſt le premier, & peut-être le ſeul, qui ait véritablement ſondé l'abîme du cœur humain, & qui, à cet égard, nous ait rendu le même ſervice, que Loke, ſur notre entendement. La lecture de

ces deux auteurs vous fera voir qu'ils m'ont fourni d'excellentes idées, & qu'on pourroit encore en tirer des ſecours infinis, pour le but que je propoſe, ſans expoſer les femmes à s'égarer dans la métaphyſique d'ouvrages auſſi abſtraits.

## LETTRE LIII.

AINSI vous prétendez, Monſieur, que je n'ai fait que la moitié de ce que mes lettres vous promettoient, en me bornant à vous prouver qu'il eſt de l'intérêt & de la gloire de mes ſemblables, de ſe procurer une éducation plus ferme & mieux raiſonnée que celles qu'elles ont reçue juſqu'ici : je dois de plus, ſuivant vous, en indiquer les moyens, en traçant à vos yeux, par des lettres formelles, le

meilleur plan qu'elles puiſſent ſuivre, les études qu'elles peuvent ſe propoſer, & les limites qu'elles ne doivent pas franchir. Ne vous rappellez-vous donc pas que c'eſt là préciſément l'objet du prix académique que mon pere & moi voulons faire propoſer. Soyez sûr que je n'euſſe pas attendu votre défi, ni provoqué par une médaille les talens de gens plus habiles que moi, ſi je me fuſſe ſenti la capacité de bien traiter un ſujet de cette importance, & qui exige une infinité de lumieres qui me manquent. Comment voudriez-vous que, dans l'eſpace & le déſordre de quelques lettres, je puſſe embraſſer avec préciſion la multitude d'idées qu'il faut combiner, enchaîner avec autant d'ordre que de clarté. En ſuppoſant que j'euſſe aſſez de connoiſſances acquiſes, un jugement aſſez ſolide pour fournir

le fond de ce bel ouvrage, une étrangere pourroit-elle ſe flatter de revêtir la richeſſe de ce fonds des charmes de la diction, néceſſaires pour le faire goûter par les aimables diſciples auxquelles il ſeroit deſtiné : car je perſévere à croire que l'on manquera ſon but, ſi l'on ne commence pas par rendre agréable, par faire aimer la vérité qu'on ſe propoſe de perſuader. Cette premiere attention me paroîtra toujours de la derniere conſéquence pour le ſuccès d'une nouveauté qui préſente, au premier aſpect, des études pénibles à faire. La morale eſt une femme ſur le retour, qu'on ne peut rendre ſupportable que par les ſecours de l'art : mais combien il eſt difficile de compoſer ſa parure! Les ornemens qu'on pourroit lui donner, la déparerront, au lieu de l'embellir, ſi vous ne

les prenez pas dans la nature même, s'ils ne ſont point de ce beau ſimple, que j'admire dans Télémaque. Avec quelle juſteſſe l'auteur n'a-t-il pas ſaiſi la nuance convenable pour réuſſir, ſans ſortir de la gravité du ſujet, à délaſſer, de ſes préceptes, l'imagination de ſon lecteur, par ſes charmantes deſcriptions de la vie champêtre, par la fraîcheur des tableaux ſur leſquels il le promene. Si cette reſſource eſt épuiſée, employez au moins cette gaité franche, qui charme toujours les jeunes imaginations, & les diſpoſe, par le plaiſir vif qu'elles reçoivent, à ſe laiſſer conduire par la main qui les guide : l'inſtituteur n'eſt plus un précepteur qui les inquiete, c'eſt un camarade éclairé qui rit quelquefois avec ſes diſciples. Si vous voulez fixer la mobilité de leur eſprit, peignez tout ce que vous dé-

crivez ; animez par la chaleur du ſtyle, par quelques fleurs ſemées avec art, les récits que vous leur faites. Au milieu de la narration la plus riante, préſentez-leur rapidement le trait de morale, ou le ſentiment honnête que vous voulez qu'ils retiennent : faites qu'il naiſſe du ſujet, ſans paroître deſtiné à leur faire une leçon directe. Les images vives qui les auront frappés en même-tems que le précepte, ſerviront à l'imprimer dans leur mémoire & dans leur ame. Evitez ſur-tout, en voulant être ſimple & naturel, de devenir puérile, ou trivial. Enfin, puiſque je ſuis ſur le ton dogmatique, les peres & les inſtituteurs ne ſauroient apporter trop d'attention à ſe faire pardonner l'empire que leur donne leur qualité. Toute autorité eſt par elle-même odieuſe, rendons-la ſupportable par

l'adreſſe avec laquelle nous en uſons.

J'admire ſouvent l'art que mon pere emploie pour faire faire à ſes Laboureurs & à ſes Jardiniers tout ce qu'il veut. Vous ſavez que ce ſont-là des enfans d'une autre eſpece. Leur âge & l'exemple ſemblent les autoriſer dans leurs obſtinations. N'allez pas croire qu'il leur parle en maître, pour vaincre leur attachement à leurs anciennes routines : c'eſt en les interrogeant ſur l'utilité des changemens qu'il veut y apporter : c'eſt en les conſultant avec familiarité, appuyé ſur une bêche ou ſur la branche d'une charrue : il leur fait quelquefois part des nouvelles publiques, & demande celles de leurs familles. Auſſi tous l'aiment-ils ; tous viennent-ils avec empreſſement prendre ſes ordres, toujours déguiſés en conſeils. Je ſuis quelquefois tentée de

le deſſiner, avec ſon chapeau de paille, aſſis ſur un arroſoir, la ſerpette à la main, la jarretiere à la jambe (1), deviſant ſous un pommier au milieu de ces bonnes gens.

Ne me croyez donc pas, Monſieur, aſſez téméraire pour me flatter d'atteindre à la perfection que je deſirerois dans le plan que je propoſe, puiſque moi-même je cherche à réunir les lumieres de pluſieurs gens du premier mérite, pour procurer aux femmes une méthode sûre, facile & capable de faire faire à celles qui exiſtent des progrès qui les dédommagent du tems qu'elles ont perdu, & de mettre les jeunes perſonnes en état de commen-

(1) On a déja vu que le pere de Milady étoit Chevalier de l'Ordre de Saint-Georges, qui a pour marque ordinaire, une jarretiere à la jambe gauche.

cer avec ſuccès. Tout ce que j'ai pu ſemer dans mes lettres ne forme que des idées générales, de ſimples tâtonnemens bien inférieurs & très-différens d'un ſyſtême complet d'inſtruction, tel qu'il le faudroit. Auſſi des apperçus de ce genre laiſſent-ils à ce beau ſujet toute ſa fleur. J'aurai ſeulement eu le plaiſir d'annoncer qu'il exiſte une nouvelle contrée morale, qui n'a pas encore été fréquentée, & d'en avoir de très-loin indiqué la route. Laiſſons au navigateur habile, qui y abordera le premier, la gloire & la reconnoiſſance que doit lui mériter l'importance de ſa découverte.

*P. S.* Dès aujourd'hui, Monſieur, je conſigne de bon cœur en vos mains ma ſoumiſſion de contribuer pour une bonne part dans la ſouſcription, s'il en eſt fait une en ſon honneur.

## LETTRE LIV.

DEPUIS quelque tems, Monſieur, je differe à vous faire part d'un de mes chagrins. Vous vous rappellerez que le Médecin & l'Avocat dont je vous ai parlé, ſont les ſeuls hommes vraiment inſtruits que j'aie trouvés dans ce pays-ci. Comme ils joignent à beaucoup de connoiſſances acquiſes, de très-bonnes mœurs, ils jouiſſent du droit de diriger l'opinion publique & de faire les réputations. Car ici, comme ailleurs, le troupeau de moutons ſuit la même route que les deux premiers ont priſe : où voyez-vous des gens en état d'avoir une opinion perſonnelle, & de découvrir par eux-mêmes le vrai dégré de mérite de ceux avec

leſquels ils vivent journellement ? Il faut par-tout le coup de tambour du public, ou des hommes ſupérieurs, pour les avertir qu'ils poſſedent un tréſor, que, ſans cela, ils n'auroient pas apperçu. Il eſt donc arrivé que ces deux honnêtes gens ont commis, à mon égard l'indiſcrétion de ne diſſimuler à perſonne leur eſtime pour les lumieres qu'ils ont cru me trouver. Et tandis que je mettois toute mon adreſſe à bien cacher mon péché, voilà que j'apprends que l'on me prend pour une femme forte, une ſavante, une dixieme muſe. Les académiciens emploient des amis pour ſe faire préſenter chez moi, veulent me conſulter ſur leurs écrits, me communiquer leurs plans, & ſavoir mon jugement ſur les ouvrages anciens ou nouveaux. Tous ces honneurs m'ont miſe dans un em-

barras extrême, & donnent la comédie à mon pere. Mais ce qui ne me la donne pas à moi, ce ſont nos dames. J'étois parvenue à très-bien vivre avec elles, en prenant les précautions néceſſaires pour prévenir les inquiétudes que ma figure & ma taille pouvoient leur donner. J'avois évité, avec le plus grand ſoin, de me mêler de leurs querelles & de leurs affaires. Jamais je n'avois parlé d'aucune qu'avec éloge. En ſorte qu'il s'étoit établi entre nous une cordialité, une franchiſe que l'on dit être fort rares parmi les femmes. En très-peu de tems, j'ai vu celles de ma ſociété devenir contraintes avec moi, m'obſerver, & me regarder avec des yeux étonnés. L'on m'a même rapporté qu'elles m'accuſoient d'être dédaigneuſe, fiere, mocqueuſe; qu'elles commençoient à trouver mon regard

rude, mon nez hautain, ma bouche tournée au rire ſardonique. En conſéquence, les unes viennent plus rarement au château, les autres n'oſent plus parler en ma préſence; d'autres, avant que de ſe trouver avec moi, empruntent des livres, apprennent par cœur quelque trait d'hiſtoire, ou des vers pour paroître inſtruites devant celle qu'on leur a peinte comme un prodige de ſavoir, comme un auditeur ſévère & redoutable. Ainſi je ne ſuis plus cette Angloiſe charmante, douée de toutes les qualités ſociales, qui donnoit des fêtes galantes, & montroit une gaité ſi franche. L'on s'étoit bien trompé ſur ſon compte, puiſque ce n'eſt plus qu'une pédante, une érudite, en un mot, une philoſophe. De mon côté, les ſachant livrées à ces préventions, je ne ſuis plus avec elles de

cette aiſance qu'inſpire la confiance réciproque ; vous ſentez quelle contrainte cela met dans la vie. J'en ſuis peinée au point que je déſerterai ce pays où je me plaiſois ſi fort, ſi je ne réuſſis pas dans les efforts que je fais pour remettre ces têtes-là. J'ai commencé par être de la réſerve la plus ſévere, peut-être même un peu dure, avec nos académiciens : car un des ridicules que je craindrois le plus, ce ſeroit de faire de ma maiſon un hôtel de *Rambouillet*. Quand je ſuis chez moi, je ne manque pas d'arrêter toute converſation qui prend l'air ſcientifique : il ne doit être permis de diſſerter que dans le tête à tête. Je cache avec ſoin, quand quelque étranger loge au château, tous les livres ſérieux, & ne laiſſe en évidence que les autres. J'affecte de travailler avec mes femmes

aux ouvrages de la main, & de ne m'occuper que de détails domeſtiques. Mais je crains bien de prendre des peines inutiles. Ils ont tous fait une eſpece de conjuration de ſe venger de la tromperie que je leur ai faite, en affectant de ne paroître qu'une femme ordinaire, avec laquelle on pouvoit, ſans riſque, ſe montrer tel qu'on eſt. Ils imaginent que j'ai cherché par-là à me ménager le droit de leur donner des ridicules, & m'en puniſſent, en voulant abſolument que je ſois une pédante haïſſable, au lieu de la femme aimable qu'ils avoient cru d'abord voir en moi. J'en ſuis quelquefois d'une ſi grande colere, que je me ſuis ſurpriſe à deſirer qu'ils m'attaquaſſent plutôt ſur un article qui, ſans contredit, formeroit une injure bien plus réelle : ainſi me voilà de-

venue tout-à-fait Françoiſe, puiſque je crains moins l'idée du vice, que celle du ridicule : ainſi voilà la tête de votre moraliſte culbutée, parce que celles de ſes voiſins extravaguent. C'eſt à préſent à moi à recourir à vos conſeils. Vous connoiſſez mieux que moi le génie de votre nation. Que faut-il faire? J'ai toute ma vie penſé qu'être aimé eſt un bien préférable à tous les autres avantages imaginables. La gloire, les honneurs, la conſidération perſonnelle elle-même, ne ſont à mes yeux que des chimeres, ſi vous manquez ce grand but, ce bien ſi précieux pour les belles ames. Depuis que je l'ai perdu, il me ſemble que le pays que j'habite ne ſoit plus qu'un deſert. Chacun a ſa manie : la mienne eſt d'aimer & d'être aimée. Serois-je donc enfin réduite à ne pouvoir remplir un cœur ſi ſenſible

que par ce petit dieu, contre lequel j'ai tant de prévention!..... Mais quelle eſt au fond la véritable cauſe du chagrin que j'éprouve? Hélas! Monſieur, c'eſt que ceux qui ont réſolu de me haïr, n'ont pas eu le courage de ſe mettre en état de ne trouver en moi qu'une femme ordinaire: c'eſt que les femmes qui m'environnent, ignorent que, loin de me mocquer d'elles, en voyant à pluſieurs d'entr'elles la tête ſi vuide, l'ame ſi puſillanime, tous mes vœux ſeroient de les voir plus empreſſées à acquérir les connoiſſances qui les mettroient en droit, en les pouſſant bien plus loin que je n'ai pu le faire, de me regarder en pitié, & par conſéquent de m'aimer tendrement. On ne maltraite jamais gueres que les gens dont la ſupériorité nous bleſſe.... Terminons cette longue complainte:

l'abſence que mon pere projette pour remettre les eſprits. Les deux auteurs du mal m'ont promis d'y travailler. Peut-être à mon retour trouverai-je plus de facilité à rentrer dans des droits dont la perte me rendroit inconſolable..... Et vous femmes inſtruites & accréditées, que ne pouvez-vous m'entendre ! je vous engagerois à joindre vos efforts à ma foible voix, pour exciter nos ſemblables à ne plus traiter en ennemies, celles qui les ſurpaſſent en connoiſſances acquiſes ! Qu'une noble émulation entre nous prenne plutôt la place de l'envie, & la femme éclairée ceſſera d'être, à l'égard des autres, le roſſignol pourſuivi par des corbeaux, jaloux de la mélodie de ſon chant.

## LETTRE LV.

C'ÈST donc en riant de ma peine, Monſieur, que vous prétendez me conſoler. A vous entendre, le déchaînement de mes voiſines contre moi eſt un Oſtraciſme, qui me fait autant d'honneur, qu'il en faiſoit autrefois aux grands hommes qui en étoient l'objet. Toutes ces idées de vaine gloire ne me dédommagent point du plaiſir d'être aimée, ni du malheur que j'ai eu de faire des ingrates; car vous aurez remarqué que, dès mes premieres lettres, j'ai fait en général l'éloge de celles qui aujourd'hui me donnent un ridicule. Une femme du grand monde ſe ſeroit peut-être cru en droit de ſe mocquer de provin-

ciales; je ne les ai, au contraire, préſentées que du beau côté, en vous diſant que j'en avois trouvé plus d'une très-éclairée. Je perſévérerai même à leur rendre juſtice. Celles qui vont le moins à Paris m'ont paru les plus inſtruites, & d'une ame plus ferme, que vos demi-femmes de Cour. C'eſt toujours, ce me ſemble, parce qu'on eſt plus ſoi-même en province qu'à Paris, & qu'on s'y trouve moins expoſé à ſe gâter par la contagion de l'exemple. Peut-être eſt-ce auſſi par la même raiſon que les Angloiſes ont plus de caractere que vos dames. Le ſeul reproche qu'on peut faire à mes provinciales, eſt d'outrer tout ce qui vient de la capitale. J'en vois de très-honnêtes, qui, à force de vouloir imiter ou perfectionner les modes de Paris, ſe mettent comme des actrices, ou quelque

quelque chose de pire encore. Il en est de même des manieres & du ton : elles portent ce qu'on appelle la *décence* jusqu'à la plus ennuyeuse affectation. Vous ne me soupçonnerez sans doute pas de braver un extérieur aussi nécessaire au maintien des bonnes mœurs ; si l'on n'en a pas le fond, au moins est-il toujours bon d'en montrer les apparences. Je ne puis cependant vous dissimuler, que, dans la capitale même, plusieurs femmes de très-bonne espece m'ont paru porter cette vertu beaucoup au-delà des justes bornes. Leur société en devient contrainte, monotone & fastidieuse. Aussi se plaignent-elles avec amertume, de ne pouvoir attirer, ou fixer chez elles, les hommes, qui trouvent toujours des prétextes pour les quitter, & se rendre chez des femmes moins honnêtes &

plus gaies. J'en connois qui ont été réduites, pour avoir du monde, à admettre à leur table, des chanteuses très-peu respectables par leurs mœurs, & dont la présence écartoit les femmes honnêtes ou titrées.... Eh! Mesdames, soyez moins aiguës & plus amusantes, & vous aurez, sans ces secours violens, bonne compagnie plus souvent & plus long-tems.

Ne pourrois-je pas tirer de-là une nouvelle preuve de la vérité qui m'occupe toujours. Ce n'est ni l'honnêteté, ni la vertu qui par elles-mêmes font fuir les gens, c'est le peu d'adresse des femmes qui les professent, ou qui n'ont point assez de ressources dans l'esprit, pour faire oublier aux hommes, des plaisirs plus piquans. En passant les bornes de la vraie décence, qui ne consiste au fond que dans la

nocence des actions, on s'eſt fait un extérieur trop froid, l'on n'a plus que des converſations compaſſées, un ſourire de convention. La dignité a pris la place de cette gaité que je regarde comme l'ame des repas & le beaume de la vie; gaité qui ne peut ſe communiquer aux autres, qu'en ſe manifeſtant au dehors d'une façon marquée, mais qu'on regarde malheureuſement comme trop bourgeoiſe. Cette décence pénétre juſques dans les ſalles de ſpectacle, où elle exige que, comme un être impaſſible, on paroiſſe inſenſible aux larmes, comme aux ris. La danſe, la muſique ont reçu la même empreinte de raffinement. A force de les rendre ſavantes, la multitude n'y peut voir que la difficulté vaincue, & les admire en baillant : trop peu de gens ſont en état d'en ſentir les

fineſſes. Auſſi de bons obſervateurs m'ont-ils aſſuré que votre nation perd ſenſiblement de cette ancienne gaité. Croyez-vous que ce ſoit en continuant de mettre par-tout de la métaphyſique qu'on la lui rendra. Il me ſemble qu'à force de ſophiſtiquer vos plaiſirs, vous riſquez de les perdre. L'on redoute tellement chez vous le reproche de la groſſe gaité, que vous n'en aurez bientôt plus du tout;

On ne rit plus, on ſourit aujourd'hui;
Et vos plaiſirs ſont voiſins de l'ennui.

J'aime votre Moliere, parce qu'il a pouſſé la philoſophie, ſon amour pour tous les hommes, juſqu'à ſacrifier quelquefois ſa gloire au plaiſir de faire rire le marchand de la rue Saint-Denis. Si la providence m'eût appellée au trône, l'hommage le plus flatteur que

mon peuple eût pu me rendre, ç'auroit été de jouir à mes yeux de tous les plaiſirs honnêtes.

Quand je ſuis arrivée dans cette province, j'y ai trouvé d'abord la meilleure compagnie diſpoſée à faire ſentir, ſur-tout à une étrangere, qu'on y connoiſſoit très-bien les uſages de la capitale, & même, ſi l'on veut, ceux de la Cour. En conſéquence, on ſe guindoit. Mais, comme la belle nature, dès qu'elle ceſſe d'être contrainte par l'exemple, ne cherche qu'à reprendre ſes droits, j'entrepris de prévenir l'ennui qui nous menaçoit. La franchiſe & l'aiſance me parurent le vrai remede pour empêcher un ſi grand mal. Je montrai le goût le plus décidé pour tous les plaiſirs ſimples & champêtres, & beaucoup d'averſion pour tout genre de prétention.

Au lieu de visiter les Seigneurs voisins en belle voiture, j'entrois dans la cour des châteaux, ou à pied, ou montée sur un âne : je ne faisois assaut aux diamans, qu'avec les fleurs de nos prairies : si je chantois dans un dîner, ce n'étoit que des *brunettes* qui ne valoient que par la facilité des airs & le mérite des paroles. C'est ainsi que j'étois parvenue à rendre notre société très-gaie, jusqu'au moment de la frénésie qui vient de la saisir, & que je supporte avec tant d'impatience, que nous avons engagé une troupe nouvelle de comédiens, arrivée dans notre ville, à jouer de préférence celles des pieces de Moliere, les plus capables de couvrir de ridicule les savantes & les précieuses. J'espere bien m'y trouver en grande loge, pour y applaudir. Mais voulez-vous empêcher ce travers

de renaître, voulez-vous détruire ces académies privées, où préſident, à ce qu'on m'a dit, des virtuoſes Pariſiennes, répandez les lumieres ſur l'eſpece entiere des femmes : dès que toutes ſeront inſtruites, vous n'aurez plus ni ſavantes, ni bureaux particuliers de beaux eſprits féminins, ni conjuration contre les femmes éclairées. Le meilleur moyen de détruire le merveilleux en tout genre, eſt de rendre publics & communs les prétendus ſecrets des charlatans..... Mais n'en ſeriez-vous pas un en amour, en me promettant que le vôtre pour moi me dédommagera de l'amitié des femmes de ma ſociété? Quand je reçois de vous des lettres auſſi délicates, auſſi tendres, que celle que j'ai ſous les yeux, je conſulte avec complaiſance mes glaces & mon cœur. La vanité

m'inſpire des momens de confiance, que la réflexion détruit bientôt. Je commence des lettres que je ſupprime le lendemain! Quelquefois je regarde votre abſence comme un bonheur qui me ſauve des impreſſions que pourroient faire ſur moi les agrémens de votre perſonne. D'autres fois je voudrois vous voir, pour ſoumettre tous ces preſtiges à un examen ſévere, & pouvoir enſuite prendre une détermination invariable ſur un ſentiment qui me paroît toujours être de toutes les choſes de ce monde la plus incertaine, & dont cependant le bonheur d'une femme ſenſible dépend.

*P. S.* Je relis ma lettre, & trouve qu'il eſt aſſez plaiſant que ce ſoit une moraliſte angloiſe qui vous excite à conſerver, avec plus de ſoin, cette

ancienne gaité qui rend votre nation ſi aimable aux yeux des autres. Je ne parle cependant que des peuples modernes ; car l'Empereur Julien a dit qu'il aimoit les Gaulois, parce qu'il leur trouvoit une gravité conforme à ſa philoſophie ſtoïcienne. Ce ſeroit une autre ſingularité que leurs deſcendans ne tinſſent la qualité contraire que de leur mêlange avec les Germains ou Allemands, qui paſſent pour n'être ni gais ni légers. Vous devriez bien, M. le Comte, dans vos momens de loiſir, propoſer à quelque ſavant ce grand problême à réſoudre : *par quelles cauſes, phyſiques, morales ou politiques, la réunion de deux peuples graves & phlegmatiques, en a-t-elle produit un moequeur, galant & très-bon chanſonnier?* Cette idée réveilleroit le ſouvenir des défis que les Rois de la vé-

nérable antiquité ſe faiſoient, en s'envoyant des énigmes à deviner.

Je recois dans l'inſtant un mot de mon aimable voiſine de campagne, la Comteſſe de ***. Elle me répéte que ſon mari continue à ſe trouver très-bien, d'avoir pris, pour garde chaſſe, mon braconnier, qui ſe comporte à merveille. Que d'hommes vous conſerveriez à la ſociété, ſi, au lieu d'avoir toujours le glaive levé ſur leur tête, vous vouliez procurer, aux coupables de ce genre, les facilités de redevenir d'honnêtes gens!

## LETTRE LVI

NOUS voilà donc brouillés ſans retour, M. le Comte; vous ne me pardonnerez jamais le tort que j'ai

avec vous ; entendons-nous, s'il vous plaît ; & daignez examiner de ſang-froid, ſi je pouvois me conduire autrement. Votre valet-de-chambre dépêche à mon pere un courier à Bruxelles, pour l'inſtruire que votre concurrent au régiment eſt venu vous provoquer à un combat ſur la frontiere ; qu'après l'avoir déſarmé, vous lui avez rendu ſon épée, & qu'il a voulu ſe battre de nouveau ; qu'avant que de tomber ſous vos coups, il vous a fait dans la poitrine une bleſſure dont les ſuites ſont fort alarmantes. Vous ne doutez pas ſans doute de l'effet que cette nouvelle produiſit ſur nous : mon pere, pénétré de ſa propre douleur, & frappé de l'état déplorable où il me voyoit, prit ſur le champ le ſeul parti qui pût me rendre à la vie ; ce fut de demander des chevaux de

poſte, pour voler à votre ſecours. Je ceſſai bientôt, à tous égards, d'être femme : un quart d'heure ſuffit, pour reprendre les habits & le courage d'un homme ; & nous voilà partis, courans jour & nuit. Le feu, qui prenoit à nos roues, ne nous arrêtoit qu'un inſtant ; mais, à quatre poſtes de vous, il fallut en changer ; cela demandoit du tems ; je priai mon pere de me laiſſer prendre le cheval d'un des domeſtiques, qui couroient avec nous, & j'arrive à franc étrier chez le Chirurgien major. Votre valet-de-chambre avoit heureuſement dit dans ſa lettre que c'étoit en ſa maiſon que vous aviez été tranſporté. Mon premier ſoin fut de m'aſſurer de votre état : la réponſe ne pouvoit que m'effrayer : alors je dis au Chirurgien que j'étois votre parente, que mon deſſein étoit de paſſer pour ſon éleve, qu'il

verroit que je n'étois pas ſans talent pour les panſemens, & qu'il falloit ſurtout qu'il ſe prêtât aux précautions que je voulois prendre pour n'être pas reconnue. Il ne manqua pas de me répondre comme un homme qui entendoit fineſſe à ma demande; mais peu m'importoit : je crois cependant qu'à l'arrivée de mon pere, il fut bientôt détrompé. Nous convînmes que l'on commenceroit par vous prévenir que Milord..... étoit en chemin pour vous venir voir, & qu'il ne pouvoit pas tarder à arriver; que ſi, après le panſement, vous étiez en état de voir quelqu'un, mon pere iroit vous embraſſer. En attendant l'heure, je montrai au Chirurgien qu'il pouvoit, ſans crainte, me faire opérer ſous ſes ordres; ſa ſurpriſe ne fut pas médiocre. Votre valet-de-chambre n'avoit pas

eu de peine à me reconnoître ; je concertai avec lui la marche que nous voulions tenir. Mais quand j'entrai dans votre chambre, je ſentis mes forces diminuer, & mes jambes trembler ſous moi : cependant, comme le Chirurgien me mit en activité, je repris courage, & remplis mes fonctions, à la ſatisfaction de mon maître. Votre abattement vous privoit de l'uſage de vos facultés ; je n'eus donc pas de peine à garder l'incognito ; il y eut cependant un moment critique : c'eſt lorſqu'un peu revenu à vous-même, après le panſement, vous dites à demi-voix. Oh ! Miladi, ſi je meurs, qui pourra ſentir, comme je le fais, tout ce que vous valez ! Ce peu de mots convertit ſur le champ le jeune élève en femme, & en femme ſi foible, que le Chirurgien fut obligé

de me prendre dans ſes bras pour me porter hors de la chambre.

L'on vous a inſtruit des autres circonſtances de mon ſéjour auprès de vous, pendant les trois jours que dura l'extrême foibleſſe où vous étiez. Je ſouhaite que les ſoins perſonnels que je vous ai rendus aient contribué à votre guériſon ; mais, dès que j'ai vu tout danger paſſé, il ne me convenoit plus de reſter, & j'ai preſſé mon pere de partir, avant que quelque indiſcrétion vous eût appris ce qui me concernoit, ou que vous euſſiez pu vous-même deviner mon ſecret, malgré toutes les précautions que je prenois. Comment, devenu prophête après l'événement, n'avez-vous pas eſſayé à me faire croire que, plus d'une fois, votre cœur vous avoit averti que la main qui vous touchoit, le faiſoit

treſſaillir involontairement ? Car tant de gens croient aux preſſentimens, à la force du ſang, à la ſympathie, que c'eſt une pitié ; je vous ſais très-bon gré d'être au-deſſus de ces foibleſſes. Dès que votre ſanté ſe rétablit, ne faites aucune imprudence, qui puiſſe en retarder les progrès, & venez, ſitôt que vous le pourrez, ſans inconvénient, à Bruxelles, célébrer votre convaleſcence, avec votre digne ami, le Chevalier. Examinez à préſent, ſi, d'après ces explications, votre colere contre moi ſeroit raiſonnable ; n'aurois-je pas riſqué, en me faiſant connoître, de vous cauſer une révolution, & de compromettre ma gloire.

## LETTRE LVII & derniere.

POINT de doute, M. le Comte, que, dans la logique françoiſe, il ne ſoit démontré qu'une femme eſt épriſe, & même violemment amoureuſe d'un jeune homme, dès qu'elle prend ſur elle d'uſer d'un déguiſement, pour aller le ſoigner elle-même, & devenir ſa garde-malade. Nombre de vos dames, je n'entends cependant par-là que celles qui ſont ſur le retour, pourroient même trouver cette conduite un peu haſardée pour une femme de mon état. Je le leur pardonne, dès qu'il eſt convenu chez elles qu'il ne peut pas exiſter, entre une femme & un homme aimables, d'autre ſentiment que celui de l'amour. Cette petite

injuſtice ne pourroit-elle pas venir de ce qu'on a un peu perdu à Paris l'idée des ſentimens que la parenté & une tendre eſtime ſont capables d'inſpirer à des cœurs honnêtes? Comme ce qu'on y appelle amitié n'eſt autre choſe qu'une liaiſon d'intérêt ou d'amuſement : comme la parenté n'eſt plus qu'une affaire de décence, le moyen qu'on y puiſſe croire que, de nos jours, il eſt encore des cœurs dignes de reſſentir & de porter ces ſentimens juſqu'à une certaine ivreſſe. Ce n'eſt point ainſi qu'on penſe à Londres; malheur aux ames froides, qui, quand leurs amis ſont en danger, peuvent trouver des raiſons de ne pas voler à leur ſecours; mais on a décidé, en France, qu'il n'y auroit que l'amour qui pût produire ces étonnans effets: & vous ſavez que, quand les gens qui

ſe croient en état de donner le ton, ſe ſont accordés à prendre une erreur pour une vérité démontrée, quiconque oſe les contredire, n'a pas beau jeu. Heureuſement, j'écris à un homme, qui ſait penſer d'après lui-même, & qui ne croit pas que les mœurs ou les opinions du *Marais* doivent être celles de l'univers entier. Je vous avouerai cependant que cette éternelle ſuppoſition d'amour me révolte & me ſemble très-humiliante pour l'humanité; elle enleve aux belles ames tout le plaiſir qu'elles peuvent tirer des ſervices qu'elles ſont capables de rendre; car quel mérite peut-on trouver à une femme épriſe, de ſecourir ſon amant; elle n'agit que dans ſon intérêt perſonnel, en cherchant à conſerver un bien qui n'exiſte que pour elle. Le rôle d'une parente, ou d'une amie,

a, ſuivant moi, bien plus de nobleſſe: elle n'eſt animée que par des ſentimens déſintéreſſés. Pourquoi ne pas vouloir que l'amitié ſeule ſuffiſe pour porter une femme à s'aſſurer par elle-même, ſi l'on ne néglige aucun des ſecours qui peuvent ſauver un parent qu'elle eſtime? Ne vous ai-je pas dit, dès le commencement de notre liaiſon, que je me regardois, à votre égard, comme une maman, qui veille au bien-être de ſon fils.

Je crois donc, M. le Comte, que vous vous êtes trop hâté de prendre ma derniere démarche pour une démonſtration évidente d'un amour dont vous ne pouviez plus douter, & de me preſſer en conſéquence de vous donner une réponſe déciſive qui aſſure votre bonheur. Je ſuis trop votre amie, pour ne pas vous avertir qu'un Fran-

çois qui, comme vous, eſt deſtiné à jouer un grand rôle, doit moins s'occuper de ſon bonheur, que de ſa gloire. Que diroient vos brillans amis, s'ils venoient un jour à ſavoir que, comme un enfant, vous avez épouſé votre pédagogue? Rappellez-vous que nous nous piquons tous les deux, de ne pas penſer comme le vulgaire. Quel a été mon but en conſentant à la correſpondance, que nous avons enſemble depuis près de deux ans? De vous inſpirer le deſir de cultiver votre eſprit, & de régler votre cœur; j'ai voulu vous communiquer mes idées ſur l'opinion où je ſuis, que, ſi l'on donnoit aux femmes une éducation plus nerveuſe & mieux combinée, elles pourroient rendre le même ſervice aux autres hommes : je crois vous avoir prouvé de plus qu'il exiſte des gens

vertueux, qui ne ſont ni triſtes, ni ennemis des plaiſirs honnêtes. N'ai-je pas, de mon côté, aſſez bien rempli ma tâche, en donnant le précepte & l'exemple : du vôtre, jamais diſciple n'a fait plus d'honneur, que vous, à ſon maître. Voilà donc la piece dénouée. On ſe mocqueroit de nous, ſi une aventure auſſi philoſophique que la nôtre, finiſſoit, comme tant de romans & de comédies, par un mariage.

FIN.

# TABLE

## DES LETTRES

Contenues dans la IIe Partie.


LETTRE XXVIII, page 1
— XXIX, 10
— XXX, 17
— XXXI, 23
— XXXII, 28
— XXXIII, 34
— XXXIV, 40
— XXXV, 51
— XXXVI, 58
— XXXVII, 67
— XXXVIII, 76
— XXXIX, 86
— XL, 93
— XLI, 100
— XLII, 107

—— XLIII, 116
—— XLIV, 124
—— XLV, 133
—— XLVI, 145
—— XLVII, 154
—— XLVIII, 171
—— XLIX, 180
—— L, 194
—— LI, 204
—— LII, 211
—— LIII, 222
—— LIV, 230
—— LV, 239
—— LVI, 250
—— LVII & derniere, 259

Fin de la Table.

St. Fr. Fund

2456 **Miladi** (Lettres de) sur l'Influence que les femmes pourraient avoir dans l'éducation des hommes. *A Amsterdam*, 1784, 2 parties rel. en un vol. bas. pleine, dos orné. [34] 10 fr.
Cachets sur les titres.

By L. Damours